BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
COLL. II 153
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto 6
Num.° d' ordine 24
47-025
34325

B. Prov.
Coll 11(133)
118
3
10

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Digitized by Google

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

CORRESPONDANCE.

TOME XII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

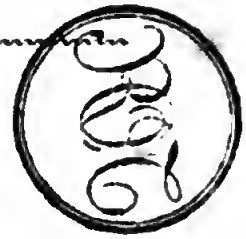
PARIS

DELANGLE FRÈRES.
MARIUS AMYOT, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JULIEN, N° 5, DERRIÈRE L'HOTEL-DIEU.

M. DCCC. XXX.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.



LETTRE MMDCCLXIX[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le 1er mai 1760.

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison;
Mais je vois, au flambeau qu'allume ma raison,
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros, qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talents.
Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillants.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade;
C'est l'auteur que *la Henriade*
Mérita d'immortaliser.
Pour moi, je me renferme en mes justes limites;

[1] Réponse à la lettre MMDCCLV. (CLOG.)

Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talents du poëte et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers; c'est comme si l'océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une ode *aux Germains;* une épître *à d'Alembert;* une autre épître *sur le commencement de cette campagne*, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser; mais, je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine, ou Boileau, pour qu'ils aillent à la postérité; et ce qui n'est pas digne d'elle ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous saurez que, depuis que j'ai lu l'Arioste, j'ai pris monseigneur de Mayence en aversion; et, depuis l'aventure de Lisbonne[1], l'Église ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protége, ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de Choiseul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois... toute la scène se changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, *M. le comte de Tournai*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des *bêtes*[2]; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens[3], singes, chats, ou perroquets;

[1] * Du 3 septembre 1758. (Cloc.)

[2] * Allusion aux peuples de Clèves et de Westphalie. (Cloc.)

[3] * Frédéric, comme Henri III et Crébillon, aimait beaucoup les chiens. Quant à Voltaire, sa demeure ressemblait à l'arche de Noé.

et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent devaient renoncer au nombre de leurs très humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait, etc., etc.? Le paradis d'Éden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose que, pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère Lourdis[1] a fabriqués.

Pour votre duc, M. le *comte*, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers[2] comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux, si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens, en outre, que ni Socrate ni le juste Aristide n'auraient jamais consenti qu'on démembrât le moins du monde la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous, qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dis-

Il parle, dans la *Correspondance*, de son ours, de son lapin, de son singe (*Luc*), de son aigle, etc. Il ne tarda pas à avoir un jésuite; et ce jésuite n'était pas *le premier homme du monde*. (CLOG.)

[1] *La Pucelle*, ch. XXI. (CLOG.)

[2] Le duc de Choiseul s'était vanté à Voltaire d'avoir composé, pour répondre à une ode du roi de Prusse contre Louis XV, celle dont le philosophe cite quatre strophes dans ses *Mémoires*. Cette réponse à l'ode de Frédéric est de Palissot. (CLOG.)

positions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc, il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le *comte*, vous paierez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces, et tous ces drôles, qui fesaient les impertinents, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de Saint-Germain est un *conte pour rire*. Pour votre duc, il ne sera pas long-temps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII*[1]; je n'en ai fait tirer que douze exemplaires, que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de Virgile; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parceque je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera; il n'en est pas de même du public; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques moments de reste, la démangeaison d'écrire me prend; je ne me refuse pas ce léger plaisir;

[1] *Réflexions sur les talents militaires et sur le caractère de Charles XII*, in-8°. (Cloo.)

cela m'amuse, me dissipe, et me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts, à coup sûr; et, pour moi, ou, pour mieux dire, pour les intérêts de l'état que je gouverne, il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix; que mes vers vous causent un profond sommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande, monsieur *le comte*, à la protection de la très sainte immaculée Vierge, et à celle de monsieur son fils l. p. FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père, peut-être lui ferez-vous plaisir, et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

LETTRE MMDCCLXX[1].

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Je vous suis très obligé, monsieur, de m'avoir envoyé les deux chants de *la Pucelle*, que j'ai lus avec bien de l'empressement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous

[1] Les éditeurs de Kehl ont classé ce billet entre 1762 et 1764; il doit être, au plus tard, des premiers mois de 1760. (CLOG.)

me faites un bien sensible plaisir de m'apprendre que votre santé et le fameux Tronchin vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une personne d'un mérite tel que le possède le *petit Suisse*.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMDCCLXXI.

A M. SAURIN,

A PARIS.

5 mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur. J'aime beaucoup Spartacus[1]; voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que Noricus tourne ses armes contre Spartacus pour se venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de Maxime, qui accuse son ami Cinna, parcequ'il est amoureux d'Émilie. Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien, et non pour

[1] La tragédie qui porte ce titre avait été représentée, pour la première fois, à la Comédie française, le 20 février précédent. (CLOG.)

bon. Peut-être le parterre de Paris aura desiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriscules. Je ne hais pas qu'un Spartacus soit quelquefois un peu raboteux; je suis las des amoureux élégants. Ma cabale veut donner malgré moi une pièce toute confite en tendresse; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt[1]. Cela a un faux air de Bajazet; cela est bien médiocre. J'en ai averti; ils veulent la jouer; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. Helvétius; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui l'aime. *Tout est dit:* non, tout n'est pas dit; et vous auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes; on ne sait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille contre elle sur les bancs, dans les rues; on la joue à la Comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes, molinistes, cafés, bord..., tout se déchaîne contre les philosophes; et les pauvres diables sont désunis, dispersés, timides. En Angleterre, ils sont unis, et ils subjuguent.

[1] Ce *benêt* est Ramire, dans *Zulime*, ou *Médime*, ou *Fanime*. (Clog.)

Je viens de recevoir le *Discours* de Le Franc de Pompignan, et *les Quand*[1]. Il me prend envie de les avoir faits. Ce discours est bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites, et je hais les persécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques uns me remercient d'avoir osé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être esclave? Je voudrais vous voir vous et votre ami[2].

Faites-moi le plaisir de me mander le succès de la pièce contre les philosophes, et le nom de cet Aristophane.

LETTRE MMDCCLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 6 mai.

Mon cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites[3]. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi[4], pour la pre-

[1] Voyez les *Facéties*, pag. 106 et 108. (Cloo.)
[2] Helvétius. (Cloo.)
[3] Dans la lettre MMDCCLXIV. (Cloo.)
[4] Le 2 mai. (Cloo.)

mière fois, et hier, pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'est pas mal écrite, sur-tout dans le premier acte; que, du reste, il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont Helvétius, Diderot, Rousseau, Duclos, madame Geoffrin, et mademoiselle Clairon, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît, en général, que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cent cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient furent révoltés au point, qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principes et sans mœurs; et c'est M. Palissot, maquereau de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames de Villeroi[1], de Robecq[2], et du Deffand votre amie, et ci-devant la mienne. Ainsi la pièce a pour elle des p..... en fonctions, et des p..... honoraires. En hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître Aliboron

[1] Fille du duc d'Aumont. Madame du Deffand, dans quelques lettres de janvier et de février 1767, à H. Walpole, représente madame de Villeroi comme *une hurluberlue*, *un drôle de corps*, *un tintamarre personnifié*, et, enfin, comme *un ouragan sous la figure d'un vent-coulis*. (Clog.)

[2] Née Montmorenci-Luxembourg. La princesse de Robecq, jolie, galante, et fort *amie* du duc de Choiseul, mourut le 4 juillet 1760. (Clog.)

dit Fréron, de l'Académie d'Angers [1]; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs *puissants* [2]. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, Séguier et Joli de Fleuri, auteurs de ce beau Réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. Séguier a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet.

Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger; vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre Palissot? en vaut-il la peine? Contre des femmes, contre des gens puissants et inconnus, qui protégent la pièce et qui le nient? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne; c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile, c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce [3] qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

[1] * L'*abbé* Fréron était effectivement de l'Académie royale d'Angers, ainsi que Voltaire et Cideville. (Clog.)

[2] * Le premier de ces protecteurs était le duc de Choiseul qui trouvait bon, au surplus, qu'on donnât *des coups de bâton* à Palissot. (Clog.)

[3] * *Médime.* — C'était *Zulime* avec des changements. (Clog.)

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Philihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe.* C'est une satire violente des prêtres. Je ne sais ce qu'il deviendra, et moi aussi ; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage.

Je ne connais que légèrement Helvétius ; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de Saurin, je le vois plus souvent ; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaûd ; sa pièce de *Spartacus* a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie.* J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres ; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la Sorbonne et le Parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord Shaftesbury appellerait bien aujourd'hui *poor lady.* Vous voyez combien elle est malade ; elle n'a de recours qu'en vous ; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCLXXIII.

A M. LE KAIN.

Mon cher et grand acteur, quand vous pourrez venir introduire un peu de bon goût à Lyon et à Dijon, vous me ferez un extrême plaisir de ne pas

oublier les Délices et le château de Tournai, où vous trouverez un théâtre grand comme la main, mais où l'on admirera vos talents tout aussi bien que sur un plus grand. Vous avez, dit-on, envie de jouer *la Mort de César* et celle de *Socrate*. *Socrate* ne passera point, et *César*, sans femmes, ne peut être joué que chez des jésuites. Cependant, si on le veut absolument, il faudra s'y prêter, à condition que l'auteur de *Socrate* le rende plus susceptible du théâtre de Paris.

Il vaudrait beaucoup mieux jouer *Rome sauvée;* cela formerait un beau spectacle sur un théâtre purgé de petits-maîtres. Il arriverait peut-être à *Rome sauvée* la même chose qu'à *Sémiramis;* elle n'a réussi que quand la scène a été libre.

Je fais bien peu de cas de *Médime;* le présent est médiocre; mais je fais un cas infini de vous.

LETTRE MMDCCLXXIV.

A M. LACOMBE[1],

A PARIS.

Aux Délices, 9 mai.

Je recevrai, monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'ho-

[1] « Jacques Lacombe, « né à Paris en 1724, avocat, et reçu li- « braire en 1766, est mort dans cette ville le 16 septembre 1801. »

norer. Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Les Mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin; plusieurs ont été pris en route par les housards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette Histoire réussisse en France; je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de Charles XII divertissaient jusqu'aux femmes; des aventures romanesques, telles même qu'on n'oserait les feindre dans un roman, réjouissaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naissant, la création de la discipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares inconnus à Versailles et à Paris; et vous m'avoue-

selon M. Beuchot. — L'*ouvrage* dont il s'agit ci-dessus est l'*Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, 1760, in-12. Lacombe publia en 1766 un in-8° intitulé: *Poétique de M. de Voltaire*. Voyez la lettre que lui écrivit le philosophe, à ce sujet, le 26 mai de la même année. Dans celle du 9 février 1767, à Damilaville, Voltaire dit qu'un hasard singulier lui a fait connaître Lacombe. (Cloc.)

rez que je cours grand risque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il se pourra encore que maître Abraham Chaumeix me dénonce comme un impie, attendu que Pierre-le-Grand n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'église grecque à la romaine, proposée par la Sorbonne. Les jésuites se plaindront qu'on les ait chassés de Russie, tandis qu'on a laissé une douzaine de capucins à Astracan. Nous verrons, monsieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je suis aussi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait sur le théâtre à des hommes respectables. Serait-il possible, monsieur, qu'on eût désigné injurieusement dans la pièce nouvelle MM. d'Alembert, Diderot, Duclos, Helvétius et tant d'autres? J'ai peine à croire que notre nation légère soit devenue assez barbare pour approuver une telle licence. Je ne sais qui est l'auteur de cette pièce; mais, quel qu'il soit, il aurait à se reprocher toute sa vie un tel abus de son talent; et les approbateurs[1] auraient encore plus de reproches à se faire. Peut-être la licence qu'on sup-

[1] Il s'agit ici des approbateurs en général; mais Crébillon qui, comme censeur du théâtre, avait refusé d'approuver *Mahomet*, et s'était mal conduit avec Voltaire dans plusieurs autres circonstances semblables, reçut ordre du duc de Choiseul de ne rien supprimer dans la comédie de Palissot, et il obéit en esclave. (Cloo.)

pose dans cette pièce n'est-elle pas aussi grande qu'on le dit. J'ignore si la pièce a été jouée; j'ai conservé à Paris peu de correspondances; je sais seulement, en général, qu'on m'y attribue souvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, monsieur, serviront à me désennuyer de ceux qui me sont venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges; mais vous savez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous pardonnerait même le sujet.

LETTRE MMDCCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 mai [1].

ACTE V, SCÈNE II.

MÉDIME, armée, soldats dans l'enfoncement.

(à son père.) (à sa suite.)

Non, n'allez pas plus loin. — Frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Médime, et ne la vengez pas.
Vous n'avez que trop bien secondé mon audace;
J'ai mérité la mort, méritez votre grace;
Sortez, dis-je.

[1] * C'est par erreur qu'on a imprimé cette lettre parmi celles de 1761, dans un recueil de *Lettres inédites de Voltaire* publiées en 1818, et dans les éditions des Œuvres complètes mises au jour depuis cette époque. (CLOG.)

MOHADAR.

Ah, cruelle[1] est-ce toi que je voi?

MÉDIME, en jetant ses armes.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.

. . . . . .

. . . . . .

Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais, pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire:
C'est assez vous venger, et ce sang à vos yeux,
Ce sang, qui fut le vôtre, est assez précieux.

Peut-être ces deux derniers vers, prononcés avec une grandeur mêlée de tendresse, pourront faire quelque effet.

N.B. que dans la dernière scène Mohadar dit:

J'ai trop vu, je l'avoue, en ce combat funeste.

Il y avait:

J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste[1];

et cela fesait deux *malgré moi* en deux vers.

Voilà, mon divin ange, de quelle manière j'ai obéi sur-le-champ à votre lettre; et, si vous n'êtes pas content, je trouverai peut-être quelque chose de mieux.

Je sacrifie mes craintes et mes remords aux espérances et à l'absolution que vous me donnez. Allons donc, puisque vous l'ordonnez. C'est déja quelque chose que mademoiselle Gaussin ne joue

[1] C'est Bénassar qui dit ce vers dans *Zulime*, act. V, sc. III. (L. D. B.)

pas Énide; mais gare que mademoiselle Clairon ne donne de ses tons à mademoiselle Hus, et qu'au lieu du contraste intéressant de deux caractères opposés on ne voie qu'une écolière répétant sa leçon devant sa maîtresse! en ce cas, tout serait perdu. Mademoiselle Clairon en sait-elle assez pour enseigner un jeu différent du sien?

Je suis mortifié, en qualité de Français, d'homme, d'être pensant, de l'affront public qu'on vient de faire aux mœurs, en permettant qu'on dise sur le théâtre des injures atroces à des gens de bien persécutés[1]. A-t-on lâché un plat Aristophane contre les Socrates, pour accoutumer le public à leur voir boire la ciguë sans les plaindre? Est-il possible que madame de La Marck[2] ait protégé si vivement une si infame entreprise?

Vous me faites un plaisir sensible, mon cher ange, en donnant le produit de l'impression à Le Kain. Il faudra qu'il veille à empêcher les éditions furtives. Vous pouvez promettre le profit de l'édition de *Tancrède* à mademoiselle Clairon; ainsi il n'y aura point de jalousie, et Le Kain pourra hautement jouir de ce petit bénéfice, supposé que la pièce réussisse. Vous saurez que *Tancrède* est

[1] D'Alembert, Diderot, Duclos, Helvétius, etc., nommés dans la lettre précédente à Lacombe. (CLOG.)

[2] La comtesse de La Marck, à laquelle Palissot avait dédié sa comédie des *Tuteurs*, en 1754. (CLOG.)

corrigé, comme vous et madame Scaliger l'avez ordonné.

Mais je vous demande une grace à genoux. Il y a un M. Jacques à Paris. Vous ne connaissez point ce nom-là; c'est un homme de lettres qui a du talent, et qui est sans pain. Il voulait venir chez moi; j'ai pris malheureusement à sa place une espèce de géomètre [1] qui me fait des méridiennes, des cadrans, qui me lève des plans; et je n'ai rien pu faire pour M. Jacques. Je lui destinais cinq cents francs sur la part d'auteur que je donne aux comédiens, et deux cents sur l'édition que je donne à Le Kain (supposé toujours le succès dont mes anges me flattent); au nom de Dieu, réservez cinq cents francs pour Jacques. Il serait même bon qu'il présidât à l'édition, et qu'il fît la préface.

Vous me direz: Que ne donnez-vous à Jacques cinq cents francs de votre bourse? Je vous répondrai que je suis ruiné; que j'ai eu la sottise de bâtir et de planter en trois endroits différents; que j'ai chez moi trois personnes à qui j'ai l'insolence de faire une pension; que madame Denis, après sa réception à Francfort, a droit de ne se rien refuser à la campagne; que la proximité d'une grande ville et le concours des étrangers exigent une grande dépense; qu'enfin je suis devenu un

[1] * Sans doute Siméon Valette. (Cloc.)

grand seigneur, c'est-à-dire que j'ai des dettes et point d'argent, avec un gros revenu. Voilà mon cas; il ne faut rien cacher à son ange gardien.

Vous n'avez rien répondu sur la juste haine que je porte à la ville de Paris; est-ce que je n'ai pas raison? Mais j'ai bien plus raison de vous aimer jusqu'à mon dernier moment, avec la plus tendre reconnaissance. Madame Scaliger permet-elle qu'on lui en dise autant?

J'ai oublié l'adresse de Jacques. Il demeurait à Paris, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Séverin, chez ..... je ne m'en souviens plus. C'est un M. Audelet ou Audet, homme d'affaires... On pourrait donner des billets à Jacques. V.

LETTRE MMDCCLXXVI[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Meissen, le 12 mai

Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux, si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un

[1] Réponse à la lettre MMDCCLVIII. (CLOG.)

temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula seculorum.*

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais, si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante [1] de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas; j'ai bien ici d'autres affaires, et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* [2] est en plein voyage. Si un certain petit duc [3] possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la

[1] Elle se nommait Laforêt. — Tout le monde connaît ce vers de Piron, dans *la Métromanie*, act. II, sc. VIII :

« Molière, avec raison, consultait sa servante. »

(CLOG.)

[2] Voyez plus haut la lettre MMDCCLXXII. (CLOG.)

[3] Le duc de Choiseul. (CLOG.)

mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabriolcs [1] sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de régnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets et du nerf dans l'exécution; mais, en vérité, ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Malebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût, vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, sur-tout ses Éléments de philosophie, et son Discours encyclopédique. Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

[1] Voyez plus haut, lettre MMDCCLXV, la note [1], relative aux *Convulsionnaires*. (CLOG.)

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans [1], et votre ame est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas; je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux Sophocle et aux Euripide; je parlerai à Thucydide de votre Histoire [2]; à Quinte-Curce, de votre Charles XII; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différents. Mais Maupertuis, pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Akakia* à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets [3]; c'est le seul moyen de les empêcher de les lire au coin des rues et en plein marché. FÉDÉRIC.

LETTRE MMDCCLXXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Tournai, par Genève, 14 mai.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui, par les mains du jeune M. de Soltikof, les deux Mémoires dont

[1] Voltaire avait soixante-six ans, depuis le 20 février. (L. D. B.)
[2] L'*Essai sur l'histoire générale*. (CLOG.)
[3] Ce reproche s'adressait sans doute à Voltaire. (CLOG.)

votre excellence a bien voulu le charger pour moi. Je me flatte que je recevrai autant d'instructions sur les affaires et sur la guerre que j'en reçois sur les moines et sur les religieuses. Je présume, monsieur, que vous avez reçu à présent le volume qui va jusqu'à Pultawa, et que vous ne laisserez point imparfait le bâtiment que vous avez élevé. Quoique j'aie suivi en tout, dans ce premier volume, les Mémoires authentiques que j'ai entre les mains, cependant si je me suis trompé en quelque chose, ou même si j'ai dit quelques vérités que le temps présent ne permette pas de mettre au jour, il sera aisé de substituer d'autres pages aux pages que vous croirez devoir être réformées. Cette histoire est votre ouvrage plutôt que le mien; il ne doit paraître que sous vos auspices; ainsi tout doit être muni du sceau de votre approbation. Je suis bien persuadé que vous n'aurez point de vains scrupules; votre esprit juste en est incapable. Vous savez mieux que moi ce que je vous ai toujours dit, que l'histoire ne doit être ni une satire, ni un panégyrique, ni une gazette. Il faut sur-tout que l'histoire puisse fouiller dans le cabinet, sans pourtant abuser de cette permission.

J'espère que la paix de l'Europe, qui ne peut nous être donnée que par vos armes victorieuses, sera l'époque de la publication[1] de l'*Histoire de*

[1] La publication du second volume de l'*Histoire de l'empire de*

Pierre-le-Grand. Ce sera une grande consolation pour moi de servir à réfuter les calomnies odieuses dont on a osé noircir depuis ce héros de votre nation. Mais je suis bien vieux et bien infirme; il faut que je me hâte et ne meure point avec le regret de n'avoir point achevé ce que vous avez fait commencer. Je suis toujours à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec les plus respectueux sentiments, etc. V.

LETTRE MMDCCLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mai.

Un Gasparini, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. Duru[1], quoi qu'en dise le grand Fréron mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de

Russie, etc., n'eut lieu que vers la fin d'avril 1763, après le traité de paix signé à Hubertsburg le 15 février. (Cloc.)

[1] Personnage de *la Femme qui a raison*. (Cloc.)

l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don Quichotte. Que les intéressés pourvoient à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu *Tancrède;* elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'Oreste? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportements contre son père, larmes sur le corps de son amant, évanouissement, retour à la vie, transports, désespoir aux yeux de ceux qui ont fait ses malheurs; si cela n'est pas théâtral, si cela n'est pas déchirant, je suis un grand sot.

Patience; *la Chevalerie* a quelque chose de bien neuf, en dépit de l'envie; et madame Scaliger sera contente; et je baise le bout de vos ailes plus que jamais. Ainsi fait *Clairon*-Denis.

LETTRE MMDCCLXXIX.

A MADAME D'ÉPINAI.

19 mai.

Ma belle philosophe, *les Qui* et *les Quoi*, qu'on m'envoie, m'ont amusé; il faut rire de tout; il n'y a que ce parti-là de bon. On parle des *Si*, des *Mais*

et des *Pourquoi;* il faut que quelque bonne ame fasse les *Comment.*

La comédie contre les philosophes a donc réussi. Eh bien! ils en seront plus philosophes. Qu'est-ce qu'une comédie intitulée *le Café*, et une *Relation du Voyage de frère Garassise*[1]?

Où est ma belle philosophe? où est le prophète?

Mille tendres respects.

LETTRE MMDCCLXXX.

A M. BERTRAND.

20 mai.

Mon cher philosophe, si la misère de ma machine et de mes affaires me permet le voyage, j'irai à Manheim, et je porterai votre catalogue. Il vaut mieux parler qu'écrire; mais ce ne sera que vers le mois de juillet, sinon j'écrirai[2].

Je ne sais pourquoi je me suis amusé à prendre le parti[3] du *Koran* ou de l'*Alcoran* contre un sot; car je suis un pauvre Osmanli, et je ne fais nul cas du *Koran*. Pour *l'Écossaise*[4], elle n'est pas de moi,

[1] Présenté au roi le 11 mai 1760. (CLOG.)

[2] Voltaire n'ayant pu aller voir l'électeur, lui écrivit au sujet du cabinet d'histoire naturelle du pasteur Bertrand. (CLOG.)

[3] Je pense que Voltaire fait allusion à la *Lettre civile et honnête*, etc., imprimée dans le tom. VI de l'*Essai sur les mœurs*. (CLOG.)

[4] Cette pièce, publiée alors depuis peu de temps, sous le titre

ni bien des sottises nouvelles qu'on m'attribue. On a joué Jean-Jacques Rousseau à Paris, et on l'a fait marcher à quatre pattes. Il me semble pourtant qu'après toutes nos humiliations nous ne devrions nous moquer de personne.

Je vous embrasse tendrement. Ne m'oubliez jamais auprès de M. et de madame de Freudenreich. *Vale.*

LETTRE MMDCCLXXXI.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Tournai, par Genève, 20 mai.

Si vous avez eu mal à la jambe, mon cher marquis, votre tête et votre cœur vont très bien. Votre lettre m'a enchanté; tout ce que vous dites est vrai, hors les louanges dont vous m'honorez, la fin surtout de cette *Chevalerie* étant fort languissante. Figurez-vous que cela avait été imaginé, fait et envoyé en trois semaines. Les jeunes gens sont toujours un peu trop vifs; mais on fait ensuite des retours sur soi-même. J'ai l'impudence de penser que mademoiselle Clairon ne serait pas mécon-

de *le Café ou l'Écossaise*, etc., *avait été faite en huit jours*. Elle fut représentée, pour la première fois, le 27 juillet 1760, et obtint, dit d'Alembert, *un succès prodigieux*. C'était la contre-partie de la comédie de Palissot. (Cuoo.)

tente de la dernière scène. Oreste a des fureurs tout seul; mais des fureurs auprès de son amant qui expire, aux yeux d'un père qui est cause en partie de tant de malheurs, aux yeux de ceux qui avaient proscrit l'amant et condamné à mort la maitresse; des fureurs mêlées de l'excès de l'amour; mais embrasser son amant qui meurt pour elle, mais repousser son père et lui demander pardon, et tomber dans les convulsions du désespoir: si cela n'est point fait pour le jeu de mademoiselle Clairon, j'ai tort.

Je crois qu'en tout le rogaton de *la Chevalerie* est moins mauvais que le rogaton de *Médime;* mais c'est à ceux qui me gouvernent à régler les rangs et l'ordre des sifflets. Je n'ai point fait *les Quand,* mais il me prend envie de les avoir faits. Il n'y a qu'à rire de tout ce qui se passe; les philosophes sur-tout doivent rire, s'ils sont sages. On m'envoie de Paris les pauvretés[1] ci-jointes; on les dit de Robbé; en ce cas, Robbé est un sage, car il rit. La guerre des auteurs est celle des rats et des grenouilles; cela ne fait de mal à personne. Jansénistes, molinistes, convulsionnaires; Jean-Jacques, voulant qu'on mange du gland; Palissot, monté sur Jean-Jacques allant à quatre pattes; maître Joli de Fleuri braillant des absurdités, les cham-

[1] * Sans doute quelques autres *Facéties* que Voltaire attribuait à Robbé, poëte libertin et dévot, né à Vendôme en 1714. (Cloo.)

bres assemblées : tout cela empêche qu'on ne soit trop occupé des désastres de nos armées, et de nos flottes, et de nos finances. Il faut vivre en riant et mourir en riant; voilà mon avis, et la façon dont j'en use. Les Délices rient et vous embrassent.

N. B. On me reproche d'être *comte*[1] de Fernei; que ces jean-f.....-là viennent donc dans la terre de Fernei, je les mettrai au pilori. N'allez pas vous aviser de m'écrire à M. le *comte*, comme fait *Luc*[2]; mais écrivez à Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, titre dont je fais cas, titre que le roi m'a conservé avec les fonctions; car, pardieu! ce qu'on ne sait pas, c'est que le roi a de la bonté pour moi, c'est que je suis très bien auprès de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul, et que je ne crains rien, et que je me f... de.... et de.... et de....[3], ainsi que de Chaumeix, et que je leur donnerai sur les oreilles dans l'occasion. Pourtant brûlez ma lettre, et gardez le secret à qui vous aime.

[1] * Voyez la signature de la lettre MMDCCXX. (CLOG.)

[2] * Lettre MMDCCLXIX. (CLOG.)

[3] * Les noms effacés dans cette phrase étaient sans doute ceux de quelques personnages parlementaires et de Pompignan, auxquels Voltaire venait de donner *sur les oreilles*, dans *le Pauvre Diable*, satire qu'il publia plus tard. (CLOG.)

LETTRE MMDCCLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 mai.

Je n'aime point, mon divin ange, que madame Scaliger soit toujours malade; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer *la Mort de Socrate;* vous êtes un anti-Anitus. Mais que dira maître *Anitus*-Joli de Fleuri? Ce *Socrate* est un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles scènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les persécuteurs plus ridicules et plus exécrables; mais aussi elles ne contribueront pas à les désarmer. Les Fleuri feront ce qu'ils firent à *Mahomet;* et ce pantalon de Rezzonico ne fera pas pour moi ce que fit ce bon polichinelle de Benoît XIV. Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de Socrate, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre ne doit pas pérorer long-temps; tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur Hume, il n'y a qu'à donner

Digitized by Google

à Fréron le nom de guêpe, au lieu de frelon; M. Guêpe fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pour quoi cette Lindane est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais ne s'en soucient guère. Lindane est à Londres; on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Écosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous serez servi, et vite.

26 mai.

On pourrait rendre *le Droit du Seigneur* très intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aisément donner quelques coups de ciseau; vous serez encore servi sur cet article, quand vous voudrez.

Très bonne idée, excellente idée de reculer *Médime*, elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philosophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitassent de ma pièce, après s'être déshonorés en se prêtant, pour de l'argent, au déshonneur de la nation.

Mon très cher ange, voilà une vilaine époque.

La pièce de Palissot, le discours de maître Joli, celui de maître Le Franc de Pompignan, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout juste après Rosbach, les *billets de confession*, et les convulsions.

M. de Choiseul est-il bien affligé de la maladie de madame de Robecq? Je la tiens morte; c'est la maladie de sa mère[1]. C'est bien dommage; mais pourquoi protéger Palissot? Hélas! M. de Choiseul protége aussi ce Fréron. Il a bien mal fait de s'adresser à lui, pour répondre[2] aux invectives horribles de *Luc* contre le roi; il ne connaît pas Fréron; c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

[1] La duchesse de Luxembourg, morte en 1747. (Clog.)

[2] Il s'agit de l'ode qui commence ainsi :

« O Muse, soutiens mon courage!
« Retrace-moi, etc. »

Palissot l'avait composée, par ordre de Choiseul, pour répondre à celle dont Voltaire cite vingt-quatre vers dans ses *Mémoires*, tom. II de cette édition, pag. 106 et 108. (Clog.)

LETTRE MMDCCLXXXIII.

A M. D'ALEMBERT.

A Tournai, 26 mai.

Mon cher et grand philosophe, j'ai suivi vos conseils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouassent quelque chose de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très faible drame[1] ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophes; j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des *monosyllabes*[2]. On m'a envoyé *les Que*, on m'a promis *les Oui, les Non, les Pour, les Qui, les Quoi, les Si*. Il est très bon de rire aux dépens des faquins qui font les importants, et des absurdes feseurs de réquisitoires; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de Hume, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom[3].

[1] *Médime*. — Cette pièce ne reparut au théâtre, le 29 décembre 1761, qu'avec son premier titre, celui de *Zulime*. (Clog.)

[2] Voyez les *Poésies*, tom. IV, pag. 171 à 179. Toutes ces facéties sont de Voltaire, excepté *les Si*. (Clog.)

[3] Allusion au nom de Socrate. (Clog.)

Pourriez-vous me rendre un petit service? J'ai fait jadis des *Éléments de Newton;* ils se trouvent dans l'édition des Cramer; je les ai fait examiner avec soin. On trouve que je ne me suis pas mépris; pourrai-je les faire approuver par l'Académie des Sciences? comment faut-il s'y prendre?

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes; je tâcherai de les peindre; cela m'amuse quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir; les Cramer imprimeraient tout ce que vous voudriez; et, à l'égard des plats sociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur; ainsi fait madame Denis.

J'apprends que mademoiselle Clairon est malade; cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

LETTRE MMDCCLXXXIV.

A M. DE CHENEVIÈRES.

Aux Délices, 26 mai.

Ressusciter[1] est sans doute un grand cas;
C'est un plaisir que je viens de connaître;

[1] Chenevières, premier commis de la guerre, à Versailles, avait mandé au philosophe que le bruit de sa mort s'y était répandu. — Ce n'était pas la première fois que Voltaire apprenait une semblable nouvelle. (Cloo.)

Mais le plus grand, ce serait d'apparaître
A ses amis; je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles
C'en serait trop pour les gens d'ici-bas
Que deux plaisirs, et sur-tout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de Chenevières, et votre ami, qui me fait d'aussi jolis compliments; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel que j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

LETTRE MMDCCLXXXV.

A M. THIERIOT.

A Tournai, et non à *Tornet*, 26 mai.

Je n'ai pas un moment; la poste part. Je reçois la bêtise [1] qu'on a jouée à Paris, j'en lis deux pages, je m'ennuie, et je vous écris.

Vous m'envoyez, mon ancien ami, d'autres bêtises qui ne sont pas de Resseguier, mais de Le Franc et de Fréron, et moi je vous envoie des *Que*

[1] *Les Philosophes.* (Cloo.)

qui m'ont paru plaisants. J'avais déja retiré ma guenille tragique quand Clairon est tombée malade; j'ai déclaré que je ne voulais rien donner à un théâtre où l'on a joué la raison et mes amis.

Il m'est d'ailleurs très égal qu'on joue des pièces de moi, ou qu'on n'en joue pas; je n'attends nulle gloire de ces *performances*[1]. L'intérêt n'y a point de part, puisque je donne le profit aux comédiens; MM. d'Argental font ce qu'ils veulent pour s'amuser. D'ailleurs, je me .... de tout bon ou mauvais succès, et de toutes les sottises de Paris, et des réquisitoires, et de maître Abraham Chaumeix, et des Fréron, et des Le Franc, et de *tutti quanti*. Il faut ne songer qu'à vivre gaiement; c'est à quoi j'ai visé et réussi.

« Excepto quod non simul essem, cætera lætus. »
Hor., lib. I, ep. x, v. 50.

Envoyez-moi donc *les Quand, les Si, les Pourquoi*, qu'on dit imprimés en couleur de rose, *les Oui*, et *les Non*.

[1] Mot anglais qui signifie *ouvrages*. (Cloc.)

LETTRE MMDCCLXXXVI.

A MADAME DE FONTAINE,

A HORNOI.

Aux Délices, 28 mai.

Je suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie[1] soit si loin de mon lac; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris; quand vous auriez vu la prétendue comédie des *Philosophes*, vous n'en seriez pas mieux; et, quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes sous les armes: c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage. Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingt mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cent mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

[1] Hornoi est à huit lieues d'Amiens. (Cloo.)

Luc, en attendant, fait imprimer ses œuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans, en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par :

Allez, lâches chrétiens, etc. . . . . .

il a fait brûler cette édition par le bourreau, à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *pauvres chrétiens;* ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes, en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de La Luzerne, qui était à la tête de sa troupe. Il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à cul nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers-généraux; un troisième contre le parlement de Bourgogne; un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis gaiement, et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmants. Nous allons jouer

la comédie dès que Lécluse[1] aura fait des dents à notre première actrice. Le duc de Villars prétend qu'il jouera les rôles de père. Marmontel arrive avec un Gaulard[2], receveur-général; voilà l'état des choses; mais aussi rendez-moi compte des plaisirs d'Hornoi.

Dieu vous donne un jour, monsieur le chevalier[3], les mêmes sujets d'angoisse qu'à monsieur votre père! Il me fait l'honneur de m'écrire; il consulte Tronchin; savez-vous bien sur quoi? sur ce que, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir jusqu'à dix; d'ailleurs il est assez content de lui.

Monsieur le jurisconsulte, que faites-vous? êtes-vous toujours gras comme un moine? que dites-vous de Daumart, qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles? Je soupçonne notre ami Tronchin de s'être four-

[1] Cet ancien acteur de l'Opéra-Comique était devenu chirurgien-dentiste du roi de Pologne Stanislas, le jour où ce prince perdit sa dernière dent. Ces fonctions lui laissant nécessairement beaucoup de loisir, il était alors à Genève, et il y passa quelque temps. — La *première actrice* à laquelle Lécluse fesait alors *des dents* était madame Denis. (Cloo.)

[2] Gaulard, fils d'un ancien ami de Voltaire, était receveur-général des fermes à Bordeaux, d'où il revenait alors, avec Marmontel, en retournant à Paris. (Cloo.)

[3] Le chevalier de Florian, père de celui qui a composé de charmants ouvrages. (Cloo.)

voyé en lui appliquant, l'année passée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute sa vie.

Je vous embrasse tous; je vous aime, je vous regrette.

LETTRE MMDCCLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Mon divin ange, la paix sera aussi difficile à établir parmi les gens de lettres qu'entre la France et l'Angleterre.

Palissot m'envoie sa pièce, et m'écrit. Jugez de sa lettre par ma réponse. Je prends la liberté de vous l'adresser, et en même temps je vous conjure de me dire s'il est vrai que Diderot ait fait deux libelles contre mesdames de Robecq et de La Marck. Cela peut être vrai, mais cela n'est pas possible.

Vous pourriez bien, avant d'envoyer ma réponse à Palissot, la faire transcrire, *ne varietur;* car je dois craindre qu'on ne me reproche d'être complice de la comédie des *Philosophes*. Dieu soit loué qu'on ne joue point *Médime!* elle viendrait mal-à-propos; elle serait sifflée. Il est très heureux, très décent qu'on ne me joue pas après les *Philosophes*.

D'ailleurs, mon cher ange, je suis à vos ordres. Décidez pour *Socrate*, pour *l'Écossaise;* je ferai tout ce qu'il faudra. Je suis en train d'aimer le *tripot*, et de rire.

N'abandonnons point le droit de cuissage; il me semble qu'on en peut faire quelque chose de très intéressant. Le IV et le V étaient à la glace [1]; mais en quinze jours on ne peut avoir un feu égal dans son fourneau.

Cela ne ressemblera point à *Nanine*. Pourquoi ne feriez-vous point jouer *Rome sauvée?* Mais avez-vous des acteurs? Si vous n'en avez point pour *Catilina*, vous n'en aurez pas pour *la Mort de César; et vice versa.*

Mon cher ange, comment se porte madame Scaliger?

Il me prend quelquefois des fureurs de venir vous voir; mais il faut se contenir; il faut marcher toujours sur la même ligne.

> Paris, que veux-tu de moi?
> Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Il est fait pour vous, mon cher ange.

[1] *Le Droit du Seigneur* était alors en cinq actes, et ce fut ainsi qu'on le représenta, le 18 janvier 1762, sous le titre de *l'Écueil du Sage*. Il fut ensuite réduit à trois actes. (CLOO.)

LETTRE MMDCCLXXXVIII.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous remercie, monsieur, de votre lettre[1] et de votre ouvrage; ayez la bonté de vous préparer à une réponse longue; les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre pièce pour bien écrite; je conçois même que Crispin philosophe, marchant à quatre pattes[2], a dû faire beaucoup rire, et je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier. Cela est gai; cela n'est point méchant; et d'ailleurs le *citoyen de Genève*, étant coupable de lèse-comédie, il est tout naturel que la comédie le lui rende.

Il n'en est pas de même des citoyens de Paris, que vous avez mis sur le théâtre; il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent bien nous en donner; je veux qu'on se défende, et je sens par moi-même que, si je n'étais pas si vieux, MM. Fréron et de Pompignan auraient affaire à

[1] Cette lettre d'envoi de la comédie des *Philosophes* est datée du 28 mai 1760, dans les *œuvres complètes* de Palissot. (Cloo.)

[2] Acte III, scène IX. (Cloo.)

moi; le premier, pour m'avoir vilipendé cinq ou six ans de suite, à ce que m'ont assuré des gens qui lisent les brochures; l'autre, pour m'avoir désigné en pleine Académie comme un radoteur qui a farci l'histoire de fausses anecdotes. J'ai été très tenté de le mortifier par une bonne justification, et de faire voir que l'anecdote de l'Homme[1] au masque de fer, celle du testament du roi d'Espagne Charles II, et autres semblables, sont très vraies, et que, quand je me mêle d'être sérieux, je laisse là les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été désigné dans la foule de ces pauvres philosophes qui ne cessent de conjurer contre l'état, et qui certainement sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin j'ai été le premier qui aie écrit en forme en faveur de l'attraction, et contre les grands tourbillons de Descartes, et contre les petits tourbillons de Malebranche; et je défie les plus ignorants, et jusqu'à Fréron lui-même, de prouver que j'ai falsifié en rien la philosophie newtonienne. La Société de Londres a approuvé mon petit catéchisme d'attraction. Je me tiens donc pour très coupable de philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel, sur le rapport d'un gros livre intitulé

[1] *Siècle de Louis XIV*, chap. XXV. — Il est question du testament de Charles II dans le chap. XVII. (Cloo.)

l'Oracle des nouveaux philosophes, lequel est parvenu jusque dans ma retraite. Cet *oracle*, ne vous déplaise, c'est moi. Il y aurait là de quoi crever de vaine gloire; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue, quand j'ai vu que l'auteur [1] de *l'Oracle* prétend avoir plusieurs fois dîné chez moi, près de Lausanne, dans un château que je n'ai jamais eu. Il dit que je l'ai très bien reçu, et, pour récompense de cette bonne réception, il apprend au public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué, par exemple, que j'avais été chez le roi de Prusse pour y établir la religion chinoise; ainsi me voilà pour le moins de la secte de Confucius. Je serais donc très en droit de prendre ma part aux injures qu'on dit aux philosophes.

J'ai avoué de plus à l'auteur de *l'Oracle* que le roi de Prusse m'a chassé de chez lui, chose très possible, mais très fausse, et sur laquelle cet honnête homme en a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne suis point attaché à la France, dans le temps que le roi me comble de ses graces, me conserve la place de gentilhomme ordinaire, et daigne favoriser mes

[1] L'abbé Guyon, ancien collaborateur de l'abbé Desfontaines. Voltaire l'a placé avec Fréron, Chaumeix, etc., dans *la Pucelle*, ch. XVIII. Son ouvrage parut à Berne en 1759 et 1760. (CLOG.)

terres des plus grands priviléges. Enfin j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme, pour être compté parmi les philosophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'*Encyclopédie;* il y a au moins une douzaine d'articles de moi imprimés dans les trois derniers volumes. J'en avais préparé pour les suivants une douzaine d'autres qui auraient corrompu la nation, et qui auraient bouleversé tous les ordres de l'état.

Je suis encore des premiers qui aient employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité,* contre lequel vous avez fait une si brave sortie dans votre comédie. Si, après cela, on ne veut pas m'accorder le nom de philosophe, c'est l'injustice du monde la plus criante.

Voilà, monsieur, pour ce qui me regarde. Quant aux personnes que vous attaquez dans votre ouvrage, si elles vous ont offensé, vous faites très bien de le leur rendre; il a toujours été permis par les lois de la société de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit service. Autrefois, quand j'étais du monde, je n'ai guère vu de souper dans lequel un rieur n'exerçât sa railleric sur quelque convive, qui, à son tour, fesait tous ses efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur. Les avocats en usent souvent ainsi au barreau. Tous les écrivains de ma con-

naissance se sont donné mutuellement tous les ridicules possibles. Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau. L'autre Rousseau, qui n'est pas Jean-Jacques, se moqua beaucoup de *Zaïre* et d'*Alzire;* et moi, qui vous parle, je crois que je me moquai aussi de ses dernières épîtres [1], en avouant pourtant que l'ode [2] sur les conquérants est admirable, et que la plupart de ses épigrammes sont très jolies; car il faut être juste, c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience, et à voir si vous êtes juste, en représentant MM. d'Alembert, Duclos, Diderot, Helvétius, le chevalier de Jaucourt, et *tutti quanti*, comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche.

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs livres, je trouve très bon que vous riiez aux leurs; mais, pardieu, la raillerie est trop forte. S'ils étaient tels que vous les représentez, il faudrait les envoyer aux galères, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net; ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; et je ne sais même si leur probité n'est pas encore supérieure à leur philosophie. Je vous dirai franchement que je ne sais rien de plus respectable que

[1] Adressées à Brumoi, à Thalie, et à Rollin. (Cloo.)
[2] L'*Ode à la Fortune*. (Cloo.)

M. Helvétius, qui a sacrifié deux cent mille livres de rente pour cultiver les lettres en paix.

S'il a, dans un gros livre, avancé une demi-douzaine de propositions téméraires et malsonnantes, il s'en est assez repenti, sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le théâtre.

M. Duclos, secrétaire de la première Académie du royaume, me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui; son livre *sur les mœurs* n'est point du tout un mauvais livre, c'est sur-tout le livre d'un honnête homme[1]. En un mot, ces messieurs vous ont-ils publiquement offensé? il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement[2]?

Je ne connais point du tout M. Diderot; je ne l'ai jamais vu; je sais seulement qu'il a été malheureux et persécuté; cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains. Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'*Encyclopédie* comme le plus beau monument qu'on pût élever à l'honneur des sciences; il y a des articles admirables, non seulement de M. d'Alembert, de M. Diderot, de M. le

[1] On prétend que Louis XV dit, en parlant des *Considérations sur les mœurs de ce siècle* : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » (Cloo.)

[2] Palissot, dans une lettre écrite le 11 novembre 1778 au poète Le Brun, dit qu'il avait voulu venger la princesse de Robecq, et il ajoute, quelques lignes plus bas, qu'*à l'égard des catins* il se sentait *pour elles un peu plus d'indulgence que pour les philosophes*. (Cloo.)

chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui, sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se font un plaisir de travailler à cet ouvrage.

Il y a des articles pitoyables sans doute, et les miens pourraient bien être du nombre; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe desire la continuation de l'*Encyclopédie*. On a traduit déja les premiers volumes en plusieurs langues; pourquoi donc jouer sur le théâtre un ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes et à la gloire de la nation?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot. Il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux dames du plus haut rang, qui sont vos bienfaitrices. Vous avez vu son aveu signé de sa main. Si cela est, je n'ai plus rien à dire; je tombe des nues, je renonce à la philosophie, aux philosophes, à tous les livres, et je ne veux plus penser qu'à ma charrue et à mon semoir.

Mais permettez-moi de vous demander très instamment des preuves; souffrez que j'écrive aux amis de ces dames. Je veux absolument savoir si je dois mettre ou non le feu à ma bibliothèque.

Mais si Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux dames respectables, et, qui plus est, très belles, vous ont-elles chargé de les venger? Les autres personnes que vous produisez

sur le théâtre avaient-elles eu la grossièreté de manquer de respect à ces deux dames?

Sans jamais avoir vu M. Diderot, sans trouver *le Père de famille* plaisant, j'ai toujours respecté ses profondes connaissances; et, à la tête de ce *Père de famille*, il y a une épître à madame la princesse de Nassau qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence et le triomphe de l'*humanité*[1]; passez-moi le mot. Vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très belle ame. Je serais affligé d'être trompé, mais je souhaite d'être éclairé :

> La faiblesse humaine est d'apprendre
> Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Je vous ai parlé, monsieur, avec franchise. Si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raison, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort, dites-le-moi, faites-le-moi sentir, redressez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun encyclopédiste, excepté peut-être avec M. d'Alembert, qui m'écrit, une fois en trois mois, des lettres de Lacédémonien. Je fais de lui un cas infini[2]; je me flatte que celui-là n'a pas manqué de respect à mesdames les princesses de Robecq et de La Marck.

[1] *Les Philosophes*, act. II, sc. v. (Clog.)

[2] Il n'en était pas de même du prince de Soubise, par rapport à d'Alembert. Il pardonnait à d'Holbach d'être athée, mais il ne pardonnait pas à d'Alembert d'être géomètre. (Clog.)

Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur cette affaire à M. d'Argental.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une estime très véritable de vos talents, et un extrême desir de la paix, que MM. Fréron, de Pompignan, et quelques autres, m'ont voulu ôter, votre, etc.

LETTRE MMDCCLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, 7 juin.

Monsieur, par une lettre de M. de Kaiserling votre ami, reçue aujourd'hui en même temps que la vôtre, je vois que vous avez eu la bonté de partager toutes mes inquiétudes, et je me flatte qu'elles sont calmées. Les ordres qu'on a donnés à Hambourg mettront probablement un frein à l'avidité des libraires; j'aurai le temps de consacrer tous mes soins au desir de vous plaire; je pourrai attendre en paix les nouvelles instructions dont votre excellence m'a flatté. On se conformera en tout à vos volontés, tant dans la rédaction du second volume que dans les corrections nécessaires au premier. Ce qui n'était d'abord pour moi qu'une occupation agréable devient aujourd'hui mon principal devoir; il semble que vous m'ayez fait un de vos concitoyens, en me char-

geant d'écrire une histoire qui doit faire voir combien votre pays est respectable. Le jeune M. de Woronzow m'a fait l'honneur de venir plusieurs fois dans ma retraite, et a augmenté mon zèle pour votre patrie. Tous les jeunes gens de votre cour que j'ai vus m'ont paru fort au-dessus de leur âge; mais M. de Woronzow m'a paru au-dessus d'eux. J'en excepte toujours M. de Soltikof, car je ne peux donner à personne la préférence sur lui. Le mérite de tant de voyageurs de votre pays est une meilleure réfutation des injures atroces de certaines gens que tout ce que je pourrais dire. Je souhaite passionnément que les Autrichiens et les Français secondent cette année vos nobles efforts, et nous procurent une paix glorieuse devenue nécessaire à l'Europe.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux et un attachement inviolable, etc. V.

LETTRE MMDCCXC.

A M. THIERIOT.

9 juin.

J'ai reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur

juste défense; il me manque *la Vision*[1]. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux qui sont aussi bons que les *Que*; je les attends aussi. Il faut que j'aie toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc Robin-*mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour *la Vision* qu'on a saisi Robin? et cette *Vision* est-elle bien de Grimm? Je soupçonne que Grimm est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à desirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires, qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *Da*[2], *Dé*, *Di*, *Do*, *Du*, les *H*, les *G*, etc., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfants, aimez-vous les uns les autres[3], *si*

[1] *Préface de la comédie des* PHILOSOPHES, *ou la Vision de Charles Palissot.* — Cette brochure de l'abbé Morellet, dans laquelle la princesse de Robecq était nommée, fit mettre son auteur à la Bastille le 11 juin. Il en sortit le 30 juillet suivant. Robin, libraire au Palais-Royal, qui avait vendu et distribué un grand nombre d'exemplaires de cette *Préface*, fut mis en prison dès le 31 mai, mais il en sortit le 25 juin. (CLOG.)

[2] D'Alembert,... Diderot,... Duclos, et autres philosophes. — Les initiales H et G désignent Helvétius et Grimm. (CLOG.)

[3] *Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.* (Paroles de saint Jean, chap. XV, v. 17). — Les mots *si vous pouvez* sont ajoutés plaisam-

vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit,

Que nous sommes perdus, si nous nous divisons.

Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aie la réponse de Ramponeau, et que je n'aie pas le factum de M. de Beaumont contre Ramponeau? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir, et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise Palissot!

Je vous envoie la seule copie de la réponse[1] que j'aie en main; elle est d'un homme de l'Académie de Dijon; cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez sans doute quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le *Plaidoyer de Ramponeau.* Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les Fétiches[2] du président de Brosses n'ont pas

ment par Voltaire, qui disait aussi: « Aimez-vous les uns les autres, « *car qui diable vous aimerait?* » (Cloo.)

[1] Voyez le volume des *Facéties*, pag. 97, et plus bas la lettre MMDCCCXLVI. (Cloo.)

[2] *Du Culte des dieux fétiches.* — Cette dissertation parut en 1760. (Cloo.)

en grand cours; le *Discours* même du président de Montauban n'est pas recherché. C'est la pierre sur laquelle on va aiguiser ses couteaux; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La *Préface*[1] de Palissot est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de La Mettrie; passages horribles, mais que La Mettrie lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de La Mettrie, *de la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou? Vous devriez courir chez M. d'Alembert, qui ne sait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'Alembert? Mais ce pauvre Robin, ce pauvre Robin-*mouton!* Pour Dieu, envoyez-moi *la Vision*.

[1] Palissot finit par mettre cette préface au rebut. Cependant elle se trouve après la comédie des *Philosophes*, tom. I de ses *œuvres*, pag. 416, édition de 1809. (Cuoc.)

LETTRE MMDCCXCI.

A M. D'ALEMBERT.

10 juin.

Mon cher philosophe et mon maître, *les Si, les Pourquoi* sont bien vigoureux; les Remarques sur *la Prière*[1] *du Déiste* fines et justes; cela restera. On pourrait y joindre *les Que, les Oui, les Non*, parcequ'ils sont plaisants et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

La Vision est bien, mais c'est un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé dans cette plaisanterie madame la princesse de Robecq. J'en suis désespéré; ce trait a révolté. Il n'est pas permis d'insulter à une mourante, et le duc de Choiseul doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin*-mouton

[1] *La Prière universelle, traduite de l'anglais de M. Pope* (par Le Franc de Pompignan) avait paru en 1740; Morellet, en mai 1760, en donna une nouvelle édition avec des notes. Cette brochure et celle de *la Vision* sortaient des presses de Bruiset, imprimeur-libraire à Lyon. (Cloo.)

du Palais-Royal; cela peut aller loin. Cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidèles.

Palissot m'a écrit, en m'envoyant sa pièce. J'ai prié M. d'Argental de vouloir bien lui faire passer ma réponse, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse que je regarde les encyclopédistes comme mes maîtres, etc. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa comédie que pour venger mesdames de Robecq et de La Marck d'un libelle insolent de Diderot contre elles, libelle avoué par Diderot. Je lui dis que je n'en crois rien; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie; et voilà que dans *la Vision* on insulte madame la princesse de Robecq; cela est désespérant. Je ne peux plus rire; je suis réellement très affligé. Dès que la préface ou post-face de la comédie des *Philosophes* parut, je fus indigné. J'écrivis à Thieriot, je le priai de vous parler et de chercher le malheureux libelle de *la Vie heureuse* du malheureux La Mettrie, qu'on veut imputer à des philosophes. La cour ne sait pas d'où sont tirés ces passages scandaleux, et les attribuera aux frères, et dira : *Palissot est le vengeur des mœurs*, et on coffrera les frères, et on aura les philosophes en horreur.

O frères, soyez donc unis ! *fratrum quoque gratia rara est.*

Mandez-moi, je vous en supplie, où l'on en est. On fera sans doute un recueil[1] des pièces du procès. Serait-il mal-à-propos de mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la science, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adversaires? Mais, ô frères! soyez unis.

Quand je vous écrivis, en beau style académique : *Je m'en f...*[2], et que vous me répondîtes, en beau style académique, que vous vous en f....., c'est que je riais comme un fou d'un ouvrage[3] de quatre cents vers, fait il y a quelque temps, où Fréron, et Pompignan, et Chaumeix, jouent un beau rôle. On dit que ce poëme est imprimé. Il est, je crois, de feu Vadé, dédié à maître Abraham; et maître Joli est prié de le faire brûler. *La Palissoterie* est venue, sur ces entrefaites, et j'ai dit : Ah! Vadé, pourquoi êtes-vous mort avant *la Palissoterie?*

[1]* Quelques semaines plus tard on commença à imprimer le *Recueil des Facéties parisiennes*, dont Voltaire parle plus bas dans la lettre MMDCCCXXXI. (CLOG.)

[2]* Nous ne connaissons pas la lettre où Voltaire parlait ainsi à d'Alembert. Elle fut sans doute écrite vers le 20 mai précédent. Voyez la fin de celle qu'il adressa, ce jour-là, à Thibouville. (CLOG.)

[3]* La satire intitulée *le Pauvre Diable*, composée de quatre cent vingt vers. (CLOG.)

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi** contre moi; et je disais : Je m'en f...., en style académique.

Et dites au diacre Thieriot qu'il persévère dans son zèle, et qu'il m'envoie toutes les pièces des fidèles, et toutes celles des fanatiques et des hypocrites ennemis de la raison. Et soyez unis en Épicure, en Confucius, en Socrate, et en Épictète; et venez aux Délices, qui sont devenues l'endroit de la terre qui ressemble le plus à Éden, et où l'on se f... de maître Joli et de maître Chaumeix.

Cependant mon ancien disciple-roi est un peu follet, et je le lui ai écrit, et il n'en est pas disconvenu. Dieu vous comble toujours de ses graces! et vivez indépendant, et aimez-moi.

LETTRE MMDCCXCII.

A MADAME D'ÉPINAI.

13 juin.

Ma belle et respectable philosophe, vous avez un grand défaut, vous êtes comme tous les Pari-

* Il existe en effet, 1° *les VII Quand en manière des VIII de M. de V***, ou Lettre d'un Apprenti bel esprit qui ne manque pas de sens commun, à monsieur son père, en province, pour lui donner bonne opinion de lui*; in-12 de 11 pages; — 2° *les Pourquoi, réponse aux ridicules Quand de M. le comte de Tournet*; 1760, in-8° de 4 pages.

siens et toutes les Parisiennes de ma connaissance; ils ne manquent pas de m'écrire : *Vous savez sans doute; vous avez lu; que dites-vous de ce Mémoire?* Eh! non, messieurs, je n'ai rien lu. Tout le monde me parle du *Mémoire*[1] de M. Le Franc de Pompignan, et personne ne me l'envoie; au reste, il se peut fort bien faire que le dévot Le Franc de Pompignan ait été interdit pour avoir donné ou mérité des soufflets; mais le fait est que le pédant chancelier d'Aguesseau lui refusa, de ma connaissance, les provisions de sa charge pendant six mois, en 1739, pour avoir mal traduit la *Prière du Déiste*[2]; je le servis dans cette affaire, et il m'en a récompensé dans son beau Discours à l'Académie.

La Vision m'a fait une peine extrême; c'est le comble de l'indécence et de l'imprudence d'avoir mêlé madame la princesse de Robecq dans cette querelle. Il est affreux d'avoir insulté une mourante; cela irite contre les philosophes, les fait passer pour des fous et des cœurs mal faits; cela justifie Palissot, cela fait mettre Robin en prison, cela inquiète le Prophète de Bohême, cela achève de perdre le pauvre Diderot, qui a trouvé le secret de renverser le plus bel édifice du monde pour y

[1] Présenté au roi le 11 mai 1760. (Cloo.)

[2] *La Prière* universelle. — Voyez le commencement de la lettre MMDCCXCI. (Cloo.)

avoir mis une douzaine de pierres mal taillées, qui ne s'accordent pas avec le reste du bâtiment.

Vous me feriez un très grand plaisir, madame, de m'envoyer en détail vos réflexions sur *l'Écossaise;* je les ferais passer à mon ami M. Hume, digne prêtre, qui ne manquerait pas d'en profiter, et qui vous aurait une extrême obligation. Je vous envoie le *Plaidoyer de Ramponeau*, à condition que vous aurez la bonté de me faire tenir, par qui il vous plaira, le *Mémoire* du grave président.

Vous me faites prendre, madame, un vif intérêt à madame votre mère[1]; je reconnais votre cœur; il n'y a que votre esprit que je lui compare. Adieu, madame; si vous me faites le plaisir d'être un peu exacte, instruisez-moi de la demeure[2] du Prophète de Bohême, je ne m'en souviens plus; mais je me souviendrai toute ma vie de lui.

Je crois qu'il serait à propos que les *Que* et le *Ramponeau* parussent. On a besoin de plaisanterie; c'est un remède sûr contre la maladie épidémique qui trouble si tristement tant de cerveaux.

[1] Madame d'Esclavelles. (Cloo.)

[2] Grimm demeurait alors dans la rue Neuve-de-Luxembourg. (Cloo.)

LETTRE MMDCCXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 juin.

Mon divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur-le-champ la consultation à M. Tronchin, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de Courteilles comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que Tronchin aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de Choiseul, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de Courteilles, qui m'édifie. Pour madame Scaliger, je crois qu'elle s'en tient à Fournier[1], et elle a raison; il connaît son tempérament, il est attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

[1] Médecin. (Cloo.)

Venons maintenant au *tripot;* passez-moi le mot, car je suis du métier, et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle Clairon de bien dire que j'ai retiré la *Médime;* elle la jouera ensuite quand elle voudra; mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des *Grenouilles*[1] contre les Socrates. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vision*, dans laquelle on insulte madame de Robecq mourante; c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes.

Je suppose que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adressé à M. de Chauvelin, paquet dans lequel était ma réponse à Palissot. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains, afin que vous fussiez à-la-fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue *Socrate*. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les Mélitus et les Anitus, et les autres juges, aussi méprisables que des coquins peuvent l'être; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour *l'Écossaise*, vous l'aurez quand vous vou-

[1] Ce titre d'une comédie d'Aristophane désigne celle des *Philosophes*. (Cloc.)

drez; et tout le procès-verbal du voyage de Lindane à Londres, et de ce qu'elle y fait, ne tiendra pas dix lignes. Frelon embarrasse fort M. Hume. Il me mande que, si on change le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il est bon que ce scorpion subsiste dans toute sa laideur. Monsieur Guêpe vaut bien monsieur Frelon; *wasp* signifie en anglais frelon et guêpe; mais on ne peut pas s'appeler Wasp à Paris.

Le petit Hurtaud croit *le Droit du Seigneur* ou *le Débauché* infiniment supérieur à *Socrate* et à *l'Écossaise;* il n'y voit pas la moindre ressemblance avec *Nanine.* Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. Tronchin (mais, non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours; tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de Frelon. J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc;* mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de Choiseul de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de Choiseul m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même [1]. Tant mieux, si cela est; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un Gaulard très aima-

[1] C'était un mensonge en prose; l'ode est de Palissot. (Cloc.)

ble et très doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie[1] de la scène d'Auguste, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur? Que je suis aise d'être aux Délices! mais que je suis fâché d'être loin de vous!

Je reçois dans ce moment les arrêts de Tronchin; je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des *remontrances*. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de Courteilles, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

LETTRE MMDCCXCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 16 juin.

Mon cher et illustre maître, 1° ce n'est pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère[2]. Vous ignorez sans doute avec quelle fureur et quel scandale madame de

[1] * La parodie du commencement du second acte de *Cinna*. Curis en était l'auteur. (Clog.)

[2] * Parodie de ces deux vers :

« Mais ce n'est pas tout d'être heureuse;
« Il faut encore être modeste. »

(Clog.)

Robecq a cabalé pour faire jouer la pièce de Palissot; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie [1], que les comédiens voulaient représenter avant les *Philosophes*, espérant par-là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils sont couverts; vous ignorez qu'elle s'est fait porter à la première représentation, toute *mourante* qu'elle est, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de sortir avant la fin du premier acte. Quand on est atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me semble, aucune pitié, eût-on f.... avec Dieu le père et son fils.

2° Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Vision*. On dit, il est vrai, qu'elle est bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort; et si c'est là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ses billets d'enterrement; car, puisqu'il n'est pas permis de dire qu'elle se meurt, il le sera encore moins de dire qu'elle est morte.

3° Il est très vrai qu'on a arrêté Robin-*mouton* du Palais-Royal.

> Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
> Robin-mouton, qui par la ville
> *Vendait tout* pour un peu de pain, etc.

Mais soyez sûr que madame de Robecq n'en est pas la cause. Ceux qui persécutent les philosophes ne se soucient guère ni de Dieu ni d'elle; mais ils sont au désespoir d'être démasqués; *hinc iræ, hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on serait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils se voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais souvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre, que vos *amis* [2] l'étaient encore

[1] Celle de *Médime*. (CLOG.)

[2] Le duc de Choiseul et madame du Deffand. (CLOG.)

plus de Palissot, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair.

4° Il est très vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la Bastille un abbé Morellet, ou Morlet, ou *Mords-les*, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision;* item, d'avoir fait *les Si* et *les Pourquoi;* item, les *Notes* sur la *Prière du Déiste.* Je ne sais ce qui en est; mais je sais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an [1] à Genève, et qui ne vous y trouva pas. Au reste, il est traité à la Bastille avec beaucoup d'égards et de ménagements. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les Palissots mâles et femelles, contre les Palissots de Nanci et ceux de Versailles.

5° Palissot se vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'Argental sera à portée de lui donner le démenti.

6° Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de Robecq et de La Marck. C'est un mensonge impudent, car depuis deux ans il est brouillé avec madame de La Marck, et il en tient les propos les plus insolents et les plus infames. Elle ne l'ignore pas non plus que M. d'Aïen, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7° Je ne crois pas plus que vous que Diderot ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais, quand Diderot aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de Robecq, attaquer Helvétius et tous les encyclopédistes, qui ne lui avaient fait aucun mal?

[1] Lisez *deux ans;* et voyez la lettre MMCCCCLXXXV. (CLOG.)

8° J'ai grande envie de voir le petit poëme [1] dont vous me parlez. Je suis certain que feu Vadé a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais, s'il n'y a rien sur la pièce des *Philosophes*, on ne sera pas content de feu Vadé.

9° C'est très bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs, qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10° Avez-vous lu le *Mémoire* de Pompignan ? Il faut qu'il soit bien mécontent de l'Académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit sur sa *naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie, qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père.

11° Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par la phrase académique, *Je m'en f...*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien [2], et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

[1] *Le Pauvre Diable*, composé quelques semaines avant que Voltaire lût la comédie des *Philosophes*. (Clog.)

[2] Les *Éléments de la philosophie de Newton*. (Clog.)

LETTRE MMDCCXCV.

DE J. J. ROUSSEAU.

A Montmorenci, le 17 juin.

Je ne pensais pas, monsieur, me retrouver jamais en correspondance avec vous. Mais apprenant que la lettre [1] que je vous écrivis en 1756 a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, et je remplirai ce devoir avec vérité et simplicité.

Cette lettre, vous ayant été réellement adressée, n'était point destinée à l'impression. Je la communiquai sous condition à trois personnes à qui les droits de l'amitié ne me permettaient pas de rien refuser de semblable, et à qui les mêmes droits permettaient encore moins d'abuser de leur dépôt, en violant leur promesse. Ces trois personnes sont: madame de Chenonceaux, belle-fille de madame Dupin, madame la comtesse d'Houdetot, et un Allemand nommé Grimm [2]. Madame de Chenonceaux souhaitait que cette lettre fût imprimée, et me demanda mon consentement pour cela. Je lui dis qu'il dépendait du vôtre. Il vous

[1] * Celle du 18 août 1756, à laquelle Voltaire répondit le 12 septembre suivant. — Voltaire n'avait pas écrit à Rousseau depuis le 12 septembre 1756; mais en 1759 il lui avait fait proposer une maison de campagne située près de Fernei, et appelée l'Ermitage; il ne devait donc guère s'attendre à recevoir de lui une lettre comme celle ci-dessus, qui est un mélange bizarre de brutalité et de respect. Voltaire, comme on peut penser, ne répondit pas à Rousseau. S'il fut d'abord irrité de cette incartade, il finit par s'en moquer; et c'est ainsi qu'il en parle dans sa lettre du 24 octobre 1766 à Hume. (Cloc.)

[2] * Voyez plus bas la lettre MMDCCCXXIII. (Cloc.)

fut demandé; vous le refusâtes, et il n'en fut plus question.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle espèce de liaison, vient de m'écrire par une attention pleine d'honnêteté, que, ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formei, il y avait lu cette même lettre avec un avis dans lequel l'éditeur dit, sous la date du 23 octobre 1759, « qu'il l'a trouvée il y a quelques semaines chez les libraires « de Berlin, et que comme c'est une de ces feuilles volantes « qui disparaissent bientôt sans retour, il a cru lui devoir « donner place dans son journal. »

Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très sûr que jusqu'ici l'on n'avait pas même ouï parler à Paris de cette lettre; il est très sûr que l'exemplaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les mains de M. Formei, n'a pu lui venir que de vous, ce qui n'est pas vraisemblable, ou d'une des trois personnes que je viens de nommer. Enfin il est très sûr que les deux dames sont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis savoir davantage de ma retraite; vous avez des correspondances au moyen desquelles il vous serait aisé, si la chose en valait la peine, de remonter à la source et de vérifier le fait.

Dans la même lettre M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réserve, et ne la prêtera point sans mon consentement, qu'assurément je ne donnerai pas; mais cet exemplaire peut n'être pas le seul à Paris. Je souhaite, monsieur, que cette lettre n'y soit pas imprimée, et je ferai de mon mieux pour cela. Mais si je ne pouvais éviter qu'elle le fût, et qu'instruit à temps je pusse avoir la préférence, alors je n'hésiterais pas à la faire imprimer moi-même. Cela me paraît juste et naturel.

Quant à votre réponse à la même lettre, elle n'a été communiquée à personne, et vous pouvez compter qu'elle ne sera point imprimée sans votre aveu, qu'assurément

je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander, sachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre il ne l'écrit pas au public. Mais si vous en vouliez faire une pour être publiée et me l'adresser, je vous promets de la joindre fidèlement à ma lettre, et de n'y pas répliquer un seul mot.

Je ne vous aime point [1], monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux. C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute; je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, monsieur.

[1] Voltaire cite ces expressions dans sa lettre du 9 janvier 1765 à la maréchale de Luxembourg, etc. (Cloo.)

LETTRE MMDCCXCVI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 19 juin.

Vous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponse, et mes remerciements, et la liste de mes besoins, par M. Darboulin, à qui je l'ai recommandée.

M. d'Alembert suppose toujours que j'ai tout vu; c'est une régle de fausse position. Je n'ai rien vu; je n'ai point le *Mémoire* de M. Le Franc de Pompignan; je demande *l'Interprétation de la Nature*[1], *la Vie heureuse* de l'infortuné La Mettrie, etc., etc.

Je réitère mes sanglots sur *la Vision;* cette vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philosophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel! attaquer les femmes! insulter à la fille d'un Montmorenci! à une femme expirante! Je suis réellement au désespoir.

M. d'Alembert croit m'apprendre que M. le duc

[1] *Pensées sur l'interprétation de la nature.* Cet ouvrage est de Diderot. Il parut au commencement de 1754. Grimm en fait un éloge emphatique dans sa *Correspondance littéraire*, décembre 1753. (CLOG.)

de Choiseul protége Palissot et Fréron. Hélas! j'en sais plus que lui sur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de Choiseul aurait protégé davantage les pauvres Socrates; et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis, et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble, je le croirai. On cherche à les diviser; on va jusqu'à m'appeler l'*oracle des philosophes*, pour me faire brûler le premier. On ose dire, dans la Préface de Palissot, que je suis au-dessus d'eux; et moi je dis, j'écris qu'ils sont mes maîtres. Quelle comparaison, bon Dieu! des lumières et des connaissances des d'Alembert et des Diderot avec mes faibles lueurs! Ce que j'ai au-dessus d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis; rien n'est si sain; c'est une ordonnance de Tronchin.

Écrivez-moi, mon ancien ami; voyez *Protagoras*-d'Alembert, et venez aux Délices.

LETTRE MMDCCXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juin.

Mon divin ange, je peux encore quelquefois penser avec ma tête; mais je ne peux pas toujours

écrire avec ma main; ainsi pardonnez-moi, si je vous dis par la main d'un autre que je suis excédé par les travaux de la campagne et par les sottises du Parnasse. Je suis très fort de votre avis; voilà assez de plaisanteries. Je vais revoir dès demain *Médime* et *Tancrède*. Il y a grande apparence que la copie de *Tancrède* est entre les mains d'un ami de M. le duc de Choiseul ou de madame la duchesse; que par conséquent cet ami sera fidèle. Tout ce que je puis faire est d'être docile à vos ordres, et de travailler tant que ma pauvre tête le permettra. Si je fais quelque chose dont je sois content, je vous l'enverrai; si j'en suis mécontent, je le jetterai au feu. Bonne volonté et imagination sont deux choses fort différentes; la terre devient stérile à force d'avoir porté. Si le terrain de *Tancrède* et de *Médime* est devenu ingrat, je vous supplie de pardonner au pauvre laboureur.

Il serait pourtant plaisant de présenter la *Requête*[1] *aux Parisiens* la veille de *l'Écossaise*. Il me paraît qu'un homme qui prétend que la pièce n'est pas anglaise, parceque le bruit a couru qu'il avait été aux galères, est une des bonnes choses, des plus comiques qu'on connaisse.

Mon cher ange, vous êtes le maître du tout, et du tragique et du comique, et sur-tout de moi,

[1] *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens.* (Cloo.)

qui suis tantôt l'un, tantôt l'autre, fort à votre service. Mais je pense que vous vous moquez un peu de moi quand vous me dites de proposer à M. le duc de Choiseul l'entrée de M. Diderot[1] à notre Académie; c'est bien à vous, s'il vous plaît, à rompre cette glace. Qui donc est plus à portée que vous de faire sentir à M. le duc de Choiseul que tous les gens de lettres le béniront? Qui est plus en droit de lui dire qu'il est important pour lui de faire sentir au public qu'il n'a point persécuté les philosophes? Je n'ai aucuns droits sur M. le duc de Choiseul, et vous les avez tous, ceux de l'amitié, de la persuasion, de la bienséance, de l'à-propos. On pourrait engager Diderot à désavouer les petits ouvrages qui pourraient lui fermer les portes de l'Académie. Nous avons besoin dans cette place d'un homme de lettres; tout parle en sa faveur; et, quand même il ne réussirait pas, ce serait toujours un grand point de gagné d'avoir été sur les rangs dans les circonstances présentes. Enfin vous aimez Diderot et la bonne cause; c'est à vous à les protéger.

J'ai une autre grace à vous demander. Je vous conjure de ne vous jamais servir de votre éloquence auprès de M. le duc de Choiseul, en faveur d'un homme qui lui a manqué personnellement et in-

[1] Diderot est mort sans avoir fait partie de l'Académie française. Il en a été de même de Palissot. (Clog.)

dignement. Quoi! on renoncerait à ses engagements dans la seule idée de soutenir... Ici l'auteur s'embarrasse, et ne peut dicter. Il faut, tout malingre qu'il est, qu'il écrive... Oui, de soutenir un homme qui, dans quatre ans, peut se joindre contre nous avec l'Autriche, si on lui offre quatre lieues de pays de plus vers le duché de Clèves! Songez, je vous prie, à ce qui arriverait de nous, si *Luc* avait joint cent cinquante mille hommes à l'armée de la reine de Hongrie, il y a dix ans.

Vous ne pouvez à présent manquer à vos engagements sans vous déshonorer, et vous ne gagneriez rien à votre honte. Les Russes et les Autrichiens doivent écraser *Luc*, cette année, à moins d'un miracle[1]; alors l'électeur de Hanovre, toute la maison de Brunswick tremble pour elle-même. Alors George, ou son petit-fils, est obligé de vous laisser votre morue, pour être protégé dans son électorat. Ayez seulement de bonnes troupes, de bons généraux, et vous n'avez rien à craindre. Je soutiens que si *Luc* est perdu, vous devenez l'arbitre de l'Empire, et que tous ses princes sont à vos pieds. Je n'ai point de réponse, je n'ai point d'emplâtre pour l'énorme sottise qu'on a faite de se brouiller avec l'Angleterre avant d'avoir cent

[1] Ce miracle eut lieu, et Voltaire fut obligé d'y croire; mais, comme il le dit à Collini, « ce qui ne paraissait pas vraisemblable « est arrivé. » (Cloo.)

vaisseaux; mais il ne tient qu'à vous d'être formidables sur terre. L'avantage que M. le duc de Broglie vient de remporter[1] présage les plus grands succès. Tout peut finir dans une campagne; les Anglais ne vous respecteront que quand vous serez dans Hanovre. Tâchez, mon divin ange, d'être de ce sentiment. Je vous en prie, dites à M. le duc de Choiseul qu'il ne doit faire la paix qu'après une campagne triomphante.

Je vous en prie, mille tendres respects à madame d'Argental; remarquez qu'elle se porte toujours mieux en été.

LETTRE MMDCCXCVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on se pique
De molester les talents;
Goldoni[2] voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

[1] Le 10 juillet à Corbach. (Clog.)
[2] Ch. Goldoni, nommé par ses compatriotes le *Molière italien*. (Clog.)

Digitized by Google

Aux critiques, aux rivaux,
La nature a dit sans feinte,
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch' ella sarà firmata al vostro tribunale. Aspetto un Shaftesbury, e subito lo spedirò a voi.

Mille compliments à M. Algarotti.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournai quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher Algarotti, parceque je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

LETTRE MMDCCXCIX[1].

A M. DUCLOS.

A Tournai, 20 juin.

Je crois, monsieur, devoir vous informer de ce qui s'est passé entre M. Palissot et moi. Il vint

[1] La seule lettre adressée à Duclos, antérieurement à celle-ci, dans la *Correspondance*, est celle qui porte le numéro MCCLXXXVI. — En octobre 1750, Duclos avait remplacé Voltaire comme historiographe de France. — Il est mort à Paris en 1772. C'est lui qui disait, en parlant des ennemis de la philosophie et des gens de lettres : « Ils nous craignent comme les filous craignent les réverbères. »
(CLOG.)

aux Délices, il y a plus de deux ans[1]; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, sa comédie jouée à Nanci, qui ne ressemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très honnêtes gens qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève, qui est un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. Palissot m'a envoyé sa pièce des *Philosophes* imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour servir de préface à sa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injustice de dire que je suis au-dessus des philosophes qu'il outrage; je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre des *mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très bon ouvrage; que votre personne mérite encore plus d'égards[2]; que, si M. Helvétius et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très bien de se défendre publique-

[1] * Palissot avait passé neuf jours à Genève et aux Délices, à la fin d'octobre 1755; ce fut quelque temps après qu'il envoya, par le canal du pasteur Vernes, à Voltaire, la petite comédie intitulée *le Cercle ou les Originaux*. (Cloc.)

[2] * Voyez plus haut, pag. 47. (Cloc.)

ment; que, s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental. Voilà, monsieur, les éclaircissements que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. Helvétius.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre Pope, Swift, Arbuthnot, Gay, et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie bien unies doivent, à la longue, écraser leurs adversaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du Discours de M. Le Franc à l'Académie; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, sur-tout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée; c'était, en ce cas, insulter au malheur, et cela est bien lâche. Je ne sais comment l'Académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire.

Il est triste que les gens de lettres soient désunis; c'est diviser des rayons de lumière pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma

voix à l'Académie[1]; cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé; il est franc, et vous me rendrez justice avec la même franchise.

LETTRE MMDCCC.

A M. D'ALEMBERT.

20 juin.

Ma cousine Vadé me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral[2] depuis trois mois, et que notre cousin Vadé étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *prosopée*.

Je n'ai point vu le Mémoire de Pompignan. Thieriot m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons Palissot dit que je l'approuve! Qu'on aille chez M. d'Argental, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'Aristophane, reliée en maroquin du Levant. Je ne puis publier cette lettre sans la permission de M. d'Argental;

[1] Duclos fut reçu parmi les Quarante en 1747, et il devint secrétaire perpétuel de la même société en 1755. (CLOG.)

[2] *Le Pauvre Diable.* — La lettre *à maître Abraham* Chaumeix, qui précède cette satire, est signée Catherine Vadé. (CLOG.)

elle est naïve. Je pleure sur l'abbé Morellet et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe! il faut f..... les dames et les respecter. Je ne dis pas qu'il faille f..... madame du Deffand; mais sachez qu'elle ne m'envoya jamais la lettre dont vous vous plaignez. Elle fit apparemment ses réflexions, ou peut-être vous lui lâchâtes quelque mot qui la fit rentrer en elle-même.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître Joli, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves? Ce serait là le coup de foudre; *interim ridendum.*

Oui, sans doute, le seigneur, le ministre dont il est question, a protégé Palissot et Fréron, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'est pas homme à persécuter personne, et il pense comme il faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in collegio Clari-Montis*[1], et quoique Palissot soit le fils de son homme d'affaires; mais l'insulte faite à son amie *mourante* est le tombeau ouvert pour les frères. Ah! pauvres frères! les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point; Dieu nous aidera, si nous sommes unis et gais. Hérault disait un jour à

[1] Le Collège de *Louis-le-Grand* (ou Collège des *jésuites*) porta d'abord le nom de Collège *de Clermont*. (CLOG.)

un des frères : « Vous ne détruirez pas la religion « chrétienne. — C'est ce que nous verrons, » dit l'autre[1].

LETTRE MMDCCCI.

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres[2] à-la-fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis; j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre *OEdipe;* vous aviez alors 19 ans[3], donc.....

Nous allions livrer bataille hier; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg; et mon coup se trouve manqué.

[1] * Cet *autre* était Voltaire, qui, en répondant ainsi au lieutenant-général de police, ne parlait de la religion chrétienne que relativement aux cas (trop fréquents) où elle sert de prétexte et d'instrument aux fanatiques et aux hypocrites, pour persécuter ceux qui ne le sont pas. Hérault était un hypocrite, et il ne connaissait guère de solide argumentation, en morale et en matière religieuse, que celle des lettres-de-cachet. — Voyez le septième alinéa de la lettre MMDCXIX où Voltaire parle de l'*infame* au roi de Prusse. (CLOG.)

[2] * Ces deux lettres manquent à la *Correspondance*. Dans la première, Voltaire répondait à celle de Frédéric, n° MMDCCLXXVI. (CLOG.)

[3] * Lors des premières représentations d'*OEdipe*, en novembre 1718, Voltaire était âgé d'environ vingt-cinq ans; mais vers 1713, époque où l'on croit qu'il composa cette pièce, il n'avait guère que dix-neuf ans. (CLOG.)

Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là; cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de *paix* à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités; et dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand-mogol qu'à Louis-*le-bien-aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces [1], c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la Pompadour [2].

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagements à garder avec une demoiselle Poisson, sur-tout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

[1] Notamment dans l'ode dont Voltaire cite un échantillon en ses *Mémoires*, tom. II de cette édition, pag. 106. (Clog.)

[2] Appelée *Louis du Moulin* dans la lettre MMDCCXLIV. (Clog.)

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compe des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure; je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, sur-tout ces petites pièces détachées de vos *Mélanges*[1] de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de graces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique[2] abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire, et des dépêches à dicter.

Je recommande M. le *comte* de Tournai à la protection de son ange gardien, de la très sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p..... *Vale.* FÉDÉRIC.

[1] *Mélanges de poésies, de littérature, d'histoire et de philosophie.* (CLOG.)

[2] Le tom. II de cette édition contient (pag. 237 à 269 un panégyrique beaucoup plus long, composé par Frédéric, en 1778, sous le titre d'*Éloge de Voltaire*. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange, M. le duc de Choiseul m'a mandé qu'il avait vu *le Pauvre Diable*[1]. Vous devez l'avoir chez vous; mais en voici, je crois, une meilleure édition, que la cousine Catherine Vadé m'a envoyée, et que je remets dans vos mains pour vous amuser, car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de Palissot *de Montenoi*. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je pense qu'on peut alors rendre ma lettre publique; mais ce ne sera pas sans votre consentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de Jodelle, ajusté au théâtre moderne par Hurtaud. Si cela ressemble à *Nanine,* j'ai tort; si cela n'est pas gai et intéressant, j'ai encore tort; si cela peut être joué sans qu'on soupçonne le moins du monde un autre que Hurtaud, j'aurai un vrai

[1] Voltaire donna à cette satire la date de 1758, mais il la composa dans les premiers mois de 1760. (CLOU.)

plaisir. Voulez-vous m'en faire un? c'est de m'envoyer un des Mémoires de M. Le Franc de Pompignan. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur est aussi tendre avec vous que coriace avec Pompignan. Trublet travaille au *Journal chrétien*. Il a imprimé que je le fesais bâiller; Catherine Vadé dit qu'il est plus ennuyeux[1] encore que moi.

Mes respects, je vous prie, à Abraham Chaumeix, si vous le voyez chez M. Joli de Fleuri.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

LETTRE MMDCCCIII[2].

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 23 juin.

Vous me faites enrager, monsieur; j'avais résolu de rire de tout dans mes douces retraites, et vous me contristez. Vous m'accablez de politesses, d'éloges, d'amitiés; mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je suis supérieur à ceux que vous attaquez. Je crois bien que je fais des vers mieux qu'eux, et même que j'en sais autant

[1] Voyez *le Pauvre Diable*, v. 222. (Clog.)

[2] La lettre à laquelle celle-ci répond a douze pages, dans les œuvres de Palissot, tom. I, pag. 433, édition de 1809. (Clog.)

qu'eux en fait d'histoire; mais, sur mon Dieu, sur mon ame, je suis à peine leur écolier dans tout le reste, tout vieux que je suis. Venons à des choses plus sérieuses.

M. d'Argental m'a assuré, dans ses dernières lettres, que M. Diderot n'était point reconnu coupable des faits dont vous l'accusez. Une personne non moins digne de foi m'a envoyé un très long détail de cette aventure, et il se trouve qu'en effet M. Diderot[1] n'a eu nulle part aux deux lettres condamnables qu'on lui imputait. Encore une fois, je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais il avait entrepris avec M. d'Alembert un ouvrage immortel, un ouvrage nécessaire, et que je consulte tous les jours. Cet ouvrage était d'ailleurs un objet de 300,000 écus dans la librairie; on le traduisait déja dans trois ou quatre langues; *questa rabbia, detta gelosia*, s'arme contre ce monument cher à la nation, et auquel plus de cinquante personnes de distinction s'empressaient de mettre la main.

Un Abraham Chaumeix s'avise de donner à M. Joli de Fleuri un Mémoire[2] contre *l'Encyclopédie*, dans lequel il fait dire aux auteurs ce qu'ils

[1] Palissot lui-même avait critiqué Diderot avec acharnement, en 1756, dans ses *Petites Lettres sur de grands philosophes*, adressées à la princesse de Robecq. (Cloo.)

[2] Intitulé *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, etc. Paris, 1758-59, 8 vol. in-12. (Cloo.)

n'ont point dit, empoisonne ce qu'ils ont dit, et argumente contre ce qu'ils diront. Il cite aussi faussement *les pères de l'Église* que le *Dictionnaire*. M. de Fleuri, accablé d'affaires, a eu le malheur de croire maître Abraham; le Parlement croit M. Joli de Fleuri; M. le chancelier retire le privilége; les souscripteurs en sont pour leurs avances, les libraires sont ruinés; M. Diderot est persécuté. Je me trouve, pour ma part, désigné très injustement dans le réquisitoire de M. de Fleuri; et, quoique le public n'ait pas approuvé le réquisitoire, la persécution subsiste, malgré les cris de la nation indignée.

C'est dans ces circonstances odieuses que vous faites votre comédie contre les philosophes; vous venez les percer quand ils sont *sub gladio*.

Vous me dites que Molière a joué Cotin et Ménage : soit; mais il n'a point dit que Cotin et Ménage enseignaient une morale perverse; et vous imputez à tous ces messieurs des maximes affreuses, dans votre pièce et dans votre préface.

Vous m'assurez que vous n'avez point accusé M. le chevalier de Jaucourt; cependant c'est lui qui est l'auteur de l'article *Gouvernement;* son nom est en grosses lettres à la fin de cet article. Vous en déférez plusieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précède et qui les suit, mais qui, remis dans leur tout en-

semble, sont dignes des Cicéron, des De Thou, et des Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le chevalier de Jaucourt est un homme d'une très grande maison, et beaucoup plus respectable par ses mœurs que par sa naissance.

Vous voulez rendre odieux un passage de l'excellente Préface que M. d'Alembert a mise au-devant de l'*Encyclopédie;* et il n'y a pas un mot de ce passage. Vous imputez à M. Diderot ce qui se trouve dans les *Lettres juives;* il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des mémoires comme il en a fourni à M. Joli de Fleuri, et qu'il vous ait trompé comme il a trompé ce magistrat. Vous faites plus; vous joignez à vos accusations contre les plus honnêtes gens du monde des horreurs tirées de je ne sais quelle brochure intitulée *la Vie heureuse*, qu'un fou, nommé La Mettrie, composa un jour étant ivre, à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette sottise de La Mettrie, oubliée pour jamais, et que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la philosophie et l'*Encyclopédie* que *le Portier des Chartreux* n'en a avec l'*Histoire de l'Église;* cependant vous joignez toutes ces accusations ensemble. Qu'arrive-t-il? votre délation peut tomber entre les mains d'un prince, d'un ministre, d'un magistrat, occupé d'affaires graves, de la reine même, plus occupée encore

à faire du bien, à soulager l'indigence, et à qui d'ailleurs les bienséances de la grandeur laissent peu de loisir. On a bien le temps de lire rapidement votre préface, qui contient une feuille; mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les ouvrages immenses auxquels vous imputez ces dogmes abominables. On ne sait point qui est ce La Mettrie; on croît que c'est un des encyclopédistes que vous attaquez, et les innocents peuvent payer pour le criminel, qui n'existe plus. Vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne pensiez, et que vous ne vouliez; et certainement, si vous y réfléchissez de sang-froid, vous devez avoir des remords.

Voulez-vous à présent que je vous dise librement ma pensée? voilà votre pièce jouée; elle est bien écrite, elle a réussi; il y aurait une autre sorte de gloire à acquérir; ce serait d'insérer dans tous les journaux une déclaration bien mesurée, dans laquelle vous avoueriez que, n'ayant pas en votre possession le *Dictionnaire encyclopédique*, vous avez été trompé par les extraits infidèles qu'on vous en a donnés; que vous vous êtes élevé avec raison contre une morale pernicieuse; mais que depuis, ayant vérifié les passages dans lesquels on vous avait dit que cette morale était contenue; ayant lu attentivement cette Préface de l'*Encyclopédie*, qui est un chef-d'œuvre, et plusieurs articles dignes de cette

Préface, vous vous faites un plaisir et un devoir de rendre au travail immense de leurs auteurs, à la morale sublime répandue dans leurs ouvrages, à la pureté de leurs mœurs, toute la justice qu'ils méritent. Il me semble que cette démarche ne serait point une rétractation (puisque c'est à ceux qui vous ont trompé à se rétracter); elle vous ferait beaucoup d'honneur, et terminerait très heureusement une très triste querelle.

Voilà mon avis, bon ou mauvais; après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire; elle m'attriste, et je veux finir gaiement ma vie. Je veux rire; je suis vieux et malade, et je tiens la gaieté un remède plus sûr que les ordonnances de mon cher et estimable Tronchin. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi; cela me réjouit, et ne fait nul mal. Un Français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément. Vous faites des comédies, soyez donc joyeux, et ne faites point de l'amusement du théâtre un procès criminel. Vous êtes actuellement à votre aise; réjouissez-vous, il n'y a que cela de bon.

« Si quid novisti rectius istis,
« Candidus imperti; si non, his utere mecum. »
Hor., lib. I, ep. VI, v. 67.

E per fine, sans compliment, votre très humble, etc.

LETTRE MMDCCCIV.

A M. D'ALEMBERT.

23 juin.

Je voudrais que Thieriot m'envoyât les nouveautés, et sur-tout le Mémoire de M. Le Franc de Pompignan, natif de Mautauban; et Thieriot m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de Robecq dans *la Vision*, parceque c'est un coup terrible à la bonne cause, parceque tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parceque le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit: *Morte morieris*[1]; parceque c'est avancer sa mort; parcequ'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences; parcequ'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe; parceque cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt est ce qui a ulcéré M. le duc de Choiseul; parceque je le sais, et je le sais parcequ'il me l'a écrit; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin Vadé eût pu par-

[1] Ézéchiel, chap. XXXIII, v. 8. (CLOG.)

ler de la querelle présente[1]; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une *vision*.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*infame* confondue.

Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de Palissot, réponse qui passe par M. d'Argental, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de Jaucourt, ce qu'il me niait; qu'il a confondu La Mettrie avec les philosophes; qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, etc. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fesait à la France; puis vient un Abraham Chaumeix, qui fournit des mémoires absurdes à maître Joli de Fleuri, frère de l'intendant de ma province. Joli croit Chaumeix, le Parlement croit Joli; on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous Palissot, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers

[1] Dans la satire du *Pauvre Diable*. (Cloo.)

une feuille, et qui ne confronteront point sept volumes in-folio, etc. Vous faites donc un très grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réussi; il faut ajouter à ce succès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre. Je la crois hardie et sage; nous verrons si M. d'Argental la trouvera telle.

Je voudrais savoir quel est l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il est admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et Diderot parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries [1]. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que Rousseau ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'est. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchissants.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*infame;* c'est là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez. C'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain.

Adieu, mon grand homme; je vous embrasse tendrement.

[1] *Coglionerie*, comme disait le cardinal Hippolyte d'Este. (Cuon.)

LETTRE MMDCCCV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 23 juin.

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites; que je sais mieux que vous l'aventure de Robin, et les sentiments de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de Robecq dans une querelle de comédie; et qu'on trouve à Versailles le *Mémoire* de Pompignan aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de La Vauguyon [1] n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : « Vous « avez lu le *Mémoire* de Pompignan; que dites-vous

[1] * Antoine-Paul-Jacques de Quélen, duc de La Vauguyon, nommé dans le *Poëme de Fontenoi*, v. 195. Il était alors gouverneur du duc de Bourgogne mort en 1761, et il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès des trois frères puînés de ce prince, devenus successivement rois de France sous le nom de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. Quel que fût le mérite de ce gouverneur de quatre petits-fils de Louis XV, il n'est plus guère connu aujourd'hui que par son billet d'enterrement, que Grimm rapporte tout au long dans sa *Correspondance littéraire*, février 1772. (Clog.)

« de ce mémoire et de sa généalogie? » et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de Jean-Jacques Rousseau ; il est devenu tout-à-fait fou ; c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que vous dites; j'ajoute à présent que vous ne savez ce que vous faites, car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas besoin, puisque vous êtes gros et gras.

J'ai vu Marmontel ; il est gros et gras aussi, et, de plus, m'a paru fort aimable. Il soutient sa disgrace en homme qui ne la méritait pas.

J'ai *la Vision*, j'en ai deux exemplaires; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Moses's Legation* [1], et *l'interprétation de la Nature.*

Je suis dans un commerce très vif avec le bienheureux Palissot; je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propose de faire une rétractation publique. Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

[1] *Divine Legation* of Moses. Cet ouvrage est de Guillaume Warburton; l'autre est de Diderot. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 juin.

Mon cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main; on n'est pas de fer, quoiqu'on soit dans un siécle de fer. M. Tronchin est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse; je l'ai consulté sur le rhumatisme; il demande des détails, et alors il dira son avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre *l'Écossaise*, changer absolument le caractère de Frelon, en faire un balourd de bonne volonté qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité, uniquement pour faire donner Fréron au diable; elle ne pourrait être supportée au théâtre qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne sont de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette misère, avec quelques légères corrections. Il est impossible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce

nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que *le Droit du Seigneur* vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embellissement de la fin de *Tancrède* en son temps, afin de ne pas mêler les espèces.

Pour *Médime*, j'en ai par-dessus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre Diable* à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de Le Franc de Pompignan, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand homme; je crois que mademoiselle Vadé lui en dira deux mots [1]. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur Palissot. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement Diderot, elle doit faire tellement rougir M. Joli de Fleuri sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de La

[1] Dans *la Vanité*, satire citée ci-après. (Clog.)

Marck ; rien n'est plus digne de vous que de protéger Diderot, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

LETTRE MMDCCCVII.

A MADAME D'ÉPINAI.

30 juin.

Ma charmante et respectable philosophe (car ce nom est toujours beau, malgré la comédie* et Joli de Fleuri), vous êtes bien bonne de songer aux scènes de Frelon. Si on voulait faire quelque chose de cette pièce, je conseillerais au traducteur de Hume de retrancher absolument ce misérable, qui d'ailleurs ne sert en rien au dénouement. Je crois deviner que Hume n'a introduit dans son drame anglais ce belître de Frelon, que pour peindre un coquin à qui il en voulait. Ce Frelon est sans doute quelque ennemi de la philosophie anglaise. On veut jouer *l'Écossaise* à Paris, et ce n'est pas mon avis. Le public s'intéresse à l'humiliation des philosophes, qu'il respecte malgré lui; mais il ne prendra aucun plaisir à voir un fripon qu'il méprise. Au reste, ma belle philosophe, si Fabrice, ce bon homme, conseillait des méchan-

* Celle des *Philosophes*.

cetés à Fréron, vous voyez bien qu'on aurait alors deux coquins au lieu d'un; et c'est trop. Je crois que mademoiselle Vadé vous a envoyé *le Pauvre Diable* de son cousin, sous l'enveloppe de M. d'Épinai. Je tiens *la Vanité*[1] d'un frère de la Doctrine chrétienne. Ayez la charité d'accuser la réception de l'une et de l'autre. On m'a parlé du *Russe à Paris*, poëme singulier, composé en effet par un Russe qui connaît très bien la France. Mais il faut savoir si le prophète a reçu le paquet adressé au secrétaire[2] de monseigneur le duc d'Orléans, au Palais-Royal. Comment faut-il faire d'ailleurs pour adresser ses paquets? est-ce à M. d'Épinai, à l'hôtel des Postes?

Dites-moi des nouvelles de tout, je vous en conjure, madame. Je salue votre belle ame, vos beaux yeux noirs, votre esprit, etc., etc., etc.

[1] *La Vanité*, où Voltaire se moque du *petit bourgeois* Pompignan et de son Discours de réception à l'Académie, est dans le tom. II des *Poésies*, après *le Pauvre Diable* et avant *le Russe à Paris*, autre satire où *Aléthof*-Voltaire s'égaie aux dépens du même académicien, de Palissot, de Fréron, des convulsionnaires et des jésuites. (Cloc.)

[2] Grimm, en devenant le chargé d'affaires de la ville de Francfort, n'avait pas cessé d'être secrétaire des commandements du duc d'Orléans. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 30 juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne dont je respecte le nom et le mérite se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal Keith n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse, c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque; elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste, et sans ressource; mais elle est bien peu faite pour un homme d'un si grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de M*** [1] ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France que d'aller chercher l'ennui et le mal-

[1] Sans doute Montmorenci. — Voyez plus bas le cinquième alinéa de la lettre MMDCCCXIII. (CLOO.)

heur sous le pôle. Tel est mon avis, puisqu'on me le demande. On peut d'ailleurs consulter sur cela M. Aléthof, jeune Russe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé *le Pauvre Diable*, de Vadé, que vous m'avez confié; *Questa coglioneria* m'a fort réjoui. M. Bouret a peur de son ombre; il pouvait très bien, sans rien risquer, m'envoyer *la Vision*. M. le duc de Choiseul, qui d'ailleurs abandonne Palissot à l'indignation publique, sait très bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de Robecq. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs; voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des Fréron, des Chaumeix, des Le Franc, et respecter les dames, sur-tout les Montmorenci [1].

Des Jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps [2], sont une plaisanterie si bien saisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les Notes de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. Aléthof. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui

[1] La princesse de Robecq, maîtresse du duc de Choiseul, appartenait doublement à la famille Montmorenci par sa naissance et par celle de son mari. (Clog.)

[2] Voyez le tom. II des *Poésies*, et les *Facéties*. (Clog.)

que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie; mais celui du *Russe* est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à Palissot ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'Argental, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le Mémoire de Pompignan. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le fesait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé Morellet, de ce pauvre Robin-*mouton*, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan [1], des crucifiés, et des billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons et le tiers en argent, se remplit-il? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte [2]? où logerez-vous dans trois mois?

Vale, et ama antiquum amicum.

[1] Allusion aux drogues que les jésuites vendaient alors en fraude, et que les apothicaires de Paris firent saisir dans leur maison professe, le 14 mai 1760. — Les *crucifiés* étaient les convulsionnaires. (Clog.)

[2] Thieriot, sorti de chez le marquis de Paulmi, était allé demeurer au Marais chez un médecin nommé Baron. (Clog.)

LETTRE MMDCCCIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet [1].

Vous m'avez envoyé, madame, la plus grosse face qui soit à Strasbourg. Oh! que ce frocart a bien l'air du secrétaire d'un intendant! Je l'ai reçu de mon mieux. Il m'a paru enchanté de mon pays. En effet, c'est la plus jolie nature du monde, et personne ne se vante d'avoir une plus belle situation que moi. Je voulais cependant la quitter [2], mais je suis arrêté par mes bâtiments jusqu'au mois de septembre. J'espère bien alors avoir l'honneur de vous faire ma cour à l'île Jard. Je ne sais pas encore bien positivement si on a repris la ville de Québec. En tout cas, cela n'est bon à reprendre que l'été. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de ce vilain pays en hiver. Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule. Ramponeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la cour et la ville. Les convulsionnaires, qui se crucifient, ont un grand parti, et la Tournelle ne sait pas trop comment les juger. Les jésuites sont poursuivis par les apothicaires,

[1] * Cette lettre a été classée avec celles de 1759, par erreur, dans l'édition en 42 volumes. (Cloo.)

[2] * Pour aller voir l'électeur palatin à Schwetzingen. (Cloo.)

pour avoir vendu du vert-de-gris, et sont accusés d'empoisonner *les corps*, après l'avoir été jadis d'empoisonner *les ames*. On s'est mangé le blanc des yeux pour une mauvaise comédie [1]. Portez-vous bien, madame, et vivez pour voir des temps plus heureux et moins sots.

LETTRE MMDCCCX.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 juillet.

Faites de la prose ou des vers, monsieur; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de Noailles et de milord Stair [2]. Ils ne se parlèrent certainement à Ettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de Noailles s'en alla d'un côté, et l'Anglais de l'autre. Milord Stair vint à La Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent; j'ai leurs lettres; mais la prétendue conversation est des *Mille et une Nuits*.

Soyez très sûr que jamais le lord Stair ne parla

[1] Celle de Palissot. (Cloo.)

[2] Jean Dalrymple, comte de Stair, mort en 1747. Il commandait l'armée anglaise à la journée d'Ettingen, le 27 juin 1743. A cette époque Voltaire se trouvait effectivement à la Haie. (Cloo.)

à Louis XIV qu'en présence de M. de Torci; et le président Hénault sait bien que M. de Torci n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à Louis XIV, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de Saxe me paraît très conforme à son caractère. Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir, pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle Lecouvreur, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle Lecouvreur disait : *Qu'allait-il faire dans cette galère* [1] ? C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parcequ'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le desir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très honorée, et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père [2] d'avoir un fils aussi

[1] Molière, *Fourberies de Scapin*, act. II. (L. D. B.)

[2] Premier médecin du roi. La lettre MANCOOOLII lui est adressée. (CLOG.)

aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentiments que vous faites naître dans le cœur du Suisse V.

LETTRE MMDCCCXI.

A M. BERTRAND.

5 juillet.

Je ne crois pas, mon cher philosophe, qu'il y ait un plus mauvais correspondant que moi. Je ne vous ai point répondu, parceque, de jour en jour, je me suis flatté de partir pour la cour palatine; mais, quand on a des maçons et des charpentiers, on n'est plus son maître. Les moissons sont venues, je ne sais plus quand je pourrai faire ce voyage. Si je ne pars pas, j'écrirai pour le cabinet[1] de la manière la plus engageante que je pourrai imaginer. L'envie de servir ses amis arrondit le style et échauffe le cœur. L'histoire naturelle cède, pour le présent, à l'histoire de la guerre; les princes ne sont plus occupés que de la façon dont le roi de Prusse succombera ou se tirera d'affaire. On dit qu'on a envoyé le landgrave[2] de

[1] Le cabinet d'histoire naturelle dont le pasteur Bertrand cherchait à se défaire. (Cloo.)

[2] Frédéric, que Voltaire appelle l'*apostat* dans la lettre 2688. (Cloo.)

Hesse prisonnier à Stade; il l'était déja dans ses états. Ce prince était *confesseur*, le voilà *martyr;* cela est bien plus beau que d'être landgrave.

On fait, à Paris, la guerre des brochures. Les Palissot, les Pompignan sont un peu battus en vers et en prose. Cela amuse les badauds de Paris, qui s'occupent plus de ces bagatelles que de ce qui se passe en Silésie. Le Parisien trouve toujours le moyen d'être heureux au milieu des malheurs publics; *et cantilenis miserias solabantur.*

Adieu, mon cher philosophe; je m'imagine que vous êtes à la campagne avec les deux personnes[1] de Berne à qui je suis le plus dévoué. Présentez-leur mes tendres respects, je vous en prie. V.

LETTRE MMDCCCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

juillet.

Mon cher ange, il faut faire ses foins et ses moissons à-la-fois, veiller à son bâtiment, apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correspondance suivie avec ma cousine Vadé, avec M. de Kouranskoy, cousin-germain de

[1] * M. et madame de Freudenreich. (Cloc.)

M. Aléthof[1], avec le frère de la *Doctrine chrétienne*, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de Courteilles, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laisse en proie aux publicains maudits dans l'Écriture; et, quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de La Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi; Le Franc de Pompignan ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de Richelieu s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse, et sans m'envoyer un passe-port que je lui ai demandé pour un pauvre diable de Gascon hérétique, et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. Hume vous envoie. Maître Aliboron, dit Fréron, est un ignorant bien impudent de dire que le poëte-prêtre Hume n'est pas frère de Hume l'athée; il ne sait pas que Hume le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

J'avais tant crié après le *Mémoire* du sieur Le Franc de Pompignan, qu'on m'en a envoyé trois par la dernière poste. Heureusement le frère de la *Doctrine chrétienne*, et M. de Kouranskoy, cousin-germain de M. Aléthof, en avaient chacun un.

Mon divin ange, je ne peux regarder *Médime* d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appe-

[1] On lit *Alétof* dans l'édition de Kehl, et Alethoff dans celles de MM. Renouard et Lequien. (Cloo.)

santir sur son ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de Robecq est morte [1]; j'en suis fâché; la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame du Deffand prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment suis-je auprès de M. le duc de Choiseul? a-t-il fait voir à madame de Pompadour l'élucubration de M. de Kouranskoy?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en résultera pas malheur à la France; que le Brandebourg restera toujours un électorat; qu'il est bon qu'il n'y ait point d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna* [2]. *Nota bene* que, si *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiselle Vadé se recommande à Robin [3]-*mouton*.

[1] La princesse de Robecq venait de mourir le 4 juillet. (Cloc.)

[2] Allusion aux beaux vers de L. Alamanni contre l'Autriche :

« . . . . . aquila grifagna
« Che per più divorar due becchi porta. »

(L. D. B.)

[3] Le libraire Robin, mis en prison comme vendeur et distribu-

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à Palissot. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne *à qui je me suis adressé*, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à *l'Écossaise*. Qui sont donc les malintentionnés qui prétendent que ce n'est pas une traduction, et qui veulent la mettre sous mon nom, pour la faire tomber? Ah! les méchantes gens!

Il y a encore des malvivants qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire; fi, que cela est vilain! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez, à Paris; mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre Fréron. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami Palissot. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. Aléthof s'est trompé dans ses notes. Il faut mettre le 14[1] au lieu du 10, jour de l'anniversaire de Henri IV.

teur de *la Vision de Charles Palissot*, en était sorti le 25 juin précédent. (Cloo.)

[1] Le 14 mai. — Voyez le volume II des *Poésies*. (Cloo.)

Madame Scaliger n'aurait pas fait cette faute. Je lui présente mes tendres respects, et me réjouis de sa santé; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de Frelon? est-ce la faute de Hume s'il y a un cuistre dans Paris qui porte un nom, lequel a un rapport éloigné au mot de frelon? de plus, songeons que, s'il est bon de rire, il est meilleur de rire aux dépens des méchants. Mais ce petit hypocrite de Joli de Fleuri, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura son tour [1], si Dieu n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de chair fraîche, nommée le landgrave de Hesse, est en prison à Stade?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On ne saura que demain si la chose est vraie.

L'oncle et la nièce baisent le bout de vos ailes.

[1] Ce tour ne tarda pas à arriver. Voyez la lettre du 30 janvier 1761 à d'Argental, troisième alinéa. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCXIII.

A M. THIERIOT.

A Tournai, 7 juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'Alembert se fasse Prussien si aisément. Le *Salomon du Nord* doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt [1] mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingt mille Autrichiens, et cent mille Russes à son *cul*, lesquels Russes sont de rudes Potsdamites.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris; il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses états.

On dit que le duc de Broglie,

Sage en projets, et vif dans les combats [2],

[1] Lisez *dix* mille ou environ. — Le 23 juin précédent, La Motte-Fouqué, l'un des généraux de Frédéric, était tombé au pouvoir de Laudon, à Landshut, après avoir reçu plusieurs blessures, et vu exterminer presque tout son corps d'armée. (Clog.)

[2] *Le Pauvre Diable*, v. 17. (Cloo.)

a pris Marbourg et son château avec douze cents hommes.

Le *Salomon du Nord* m'écrit toujours; il me mande[1] que le 19 juin il a voulu donner bataille à M. de Daun, qu'il n'a pu en venir à bout; mais que ce qui est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui; n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort *le Russe à Paris*, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit russe. Songez que ces Russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans, ou environ, et qu'il y avait déja plusieurs siècles que les Montmorenci étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien[2] à Archangel, ni premier philosophe[3] en Brandebourg.

Maître Aliboron, dit Fréron, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveu-

[1] * Cette lettre manque. (Cloc.)

[2] * Le comte de Montmorenci, chez lequel avait demeuré Thieriot, rue Saint-Honoré. (Cloc.)

[3] * Allusion à d'Alembert. (Cloc.)

gle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

Ramponeau [1] n'est point si plaisant que *le Pauvre Diable;* mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le *Recueil* [2], quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière Rahab, aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé Trublet qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme Pompignan le prêtre *avec l'esprit* [3].

Dites à Protagoras qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de Choiseul protége les *Palissots* et les *Frelons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti que d'aller fourrer mal-à-propos la fille [4] de M. le duc de Luxembourg dans des querelles de comédie.

[1] * Le *Plaidoyer de Ramponeau.* (Clog.)

[2] * Le *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an* 1760, composé en grande partie de plaisanteries et de satires contre Pompignan, Palissot et Fréron. (Clog.)

[3] * Allusion à la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ouvrage de l'évêque du Pui, cité dans la lettre MMDLXXI. (Clog.)

[4] * La princesse de Robecq, qualifiée de p....., en son vivant, par *Protagoras*-d'Alembert. (Clog.)

Je savais déja que Robin-*mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne sais si l'abbé Morellet ne restera pas encore quelques jours dans son château [1]; c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec Protagoras, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait : les noms de saints font toujours un très bon effet en vers. Je ne sais si l'abbé Trublet est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poëme gai et amusant sur un sujet qui ne le paraît guère. *La Dunciade* de Pope me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon, car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme; sans quoi, point de salut. En un mot, mon plaisant veut rire

[1] Nous avons déja dit que Morellet sortit de la Bastille le 30 juillet 1760. (Cloo.)

et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. Interim, *I am with all my heart yours.*

LETTRE MMDCCCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 juillet.

Mon divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuie.

Il me vient une idée que vous savez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre Diderot de l'Académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de Choiseul, madame de Pompadour, ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de Palissot! Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile, et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans *l'Ecossaise*, page 25, quand le chevalier Monrose sort, et qu'avant de finir la scène troisième, il demande, à part, à Fabrice, si mi-

lord Falbrige est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond : *Il y vient quelquefois;* il doit répondre : *Il y venait avant son voyage d'Espagne* [1].

Cette petite particularité est nécessaire, 1° pour faire voir que Monrose ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2° qu'il a besoin de Falbrige; 3° pour prévenir les esprits sur la mort de ce Falbrige; 4° pour fonder la demeure de Lindane près d'un café où ce Falbrige *vient quelquefois.*

C'est un rien; mais rien c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave [2] ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire.

« Par la sambleu!..... je ne croyais pas être
« Si plaisant que je suis. »
Le Misanthrope, act. I, sc. VII.

[1] Ce changement n'a pas été conservé à la fin de la sc. III de l'acte I de *l'Écossaise.* (CLOG.)

[2] Frédéric, landgrave de Hesse. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCXV.

A M. D'ALEMBERT.

9 juillet.

Mon cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que Diderot entre à l'Académie; vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de Choiseul vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parcequ'il a donné du pain à Palissot, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert dans son antichambre son ancien préfet Fréron! Il a laissé jouer *la Palissoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la Bastille; d'ailleurs il abandonne Palissot aux coups de bâton, si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très grande apparence qu'il protégera Diderot. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de Pompadour; l'évêque d'Orléans [1] ne

[1] De Jarente, né à Marseille en 1706. La Pompadour lui avait accordé la feuille des bénéfices. (CLOG.)

parlera pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor* [1], qui signait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de signer *l'anc.*; il croyait mettre l'abréviation d'*ancien*, et il signait son nom tout au long.

En un mot, il faut mettre Diderot à l'Académie; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce contre les philosophes. L'Académie est indignée contre Le Franc de Pompignan; elle lui donnera avec plaisir ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque Diderot sera nommé, et je l'allumerai avec le réquisitoire de Joli de Fleuri, et le déclamatoire de Le Franc de Pompignan. Ah! qu'il serait doux de recevoir à-la-fois Diderot et Helvétius! mais notre siècle n'est pas digne d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que j'aime.

J'ai, depuis six mois, une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes sur Gauchat, Moreau [2], Chaumeix, Hayer, Trublet, et leurs complices?

[1] Anagramme de Boyer. Voyez *Zadig*, chap. IV, *Romans*, tom. I. (Cloc.)

[2] Auteur du *Nouveau Mémoire* pour servir *à l'histoire des Cacouacs*. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCXVI.

A MADAME D'ÉPINAI.

9 juillet.

Ma belle philosophe, les plaisanteries ne finiront point. Les comédiens Italiens voulaient jouer *l'Écossaise*[1]; les Français la revendiquent, et voilà la *Requête* du traducteur *à MM. les Parisiens*. Mais, raillerie à part, il faut que le prophète négociateur négocie l'admission de Diderot à l'Académie. Je crois le succès assuré. Quelle belle vengeance de Le Franc de Pompignan et de Joli de Fleuri, et de Palissot *de Montenoi*, et de maître Aliboron, dit Fréron! J'ai besoin de savoir si le prophète a reçu mon paquet adressé au Palais-Royal[2].

N. B. Qu'il faut absolument mettre Diderot de l'Académie. Je viendrai en poste lui donner ma voix, si cela est nécessaire.

Je me mets à vos pieds, ma belle philosophe.

[1] Le 20 septembre 1760 on donna au Théâtre-Italien la première représentation de *l'Écossaise*, *mise en vers* par la Grange, de Montpellier. Le 4 du même mois, on joua à l'Opéra-Comique *l'Écosseuse*, parodie attribuée à Poinsinet de Sivri. (Clog.)

[2] Grimm, comme secrétaire des commandements du duc d'Orléans y avait un appartement. (Clog.)

LETTRE MMDCCCXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 juillet.

Mon divin ange, mettez Diderot de l'Académie; c'est le plus beau coup que l'on puisse faire dans la partie que la raison joue contre le fanatisme et la sottise. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embrasserai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir signalé mon zèle en faveur de la bonne cause. J'ai les passions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à Socrate, et des soufflets à Anitus.

Il me semble que Diderot doit compter sur la pluralité des suffrages; et si, après son élection, les Anitus et les Mélitus font quelques démarches contre lui auprès du roi, il sera très aisé à Socrate de détruire leurs batteries, en désavouant ce qu'on lui impute, et en protestant qu'il est aussi bon chrétien que moi.

M. le duc de Choiseul dit que vous ne l'aimez plus, vous l'avez donc bien grondé. Imposez-lui pour pénitence de faire entrer Diderot à l'Académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même,

et introduire Diderot; ce serait Périclès qui mènerait Socrate.

Il me reste encore un *Russe;* je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choses honnêtes, tandis qu'on imprime des Fréronades et des Pompignades?

Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluse [1] à l'ambassadeur de Francfort? Il est ambassadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ses négociations, mais ce ne sera pas dans celle de faire recevoir Diderot chez les Quarante.

LETTRE MMDCCCXVIII [2].

A M. DAMILAVILLE.

11 juillet.

La personne, monsieur, à qui vous avez écrit une lettre sans date, et à qui vous avez eu la bonté

[1] La lettre suivante adressée à Grimm. (Cloo.)

[2] Cette lettre, sans doute l'une des premières que Voltaire ait adressées à Damilaville, est extraite, ainsi que plusieurs autres, de la *Correspondance littéraire de Grimm.* — Damilaville, ou d'Amilaville, né dans une classe obscure, vers 1723, selon Grimm, ou en 1719, selon la *Biographie universelle classique* publiée par Ch. Gosselin, était premier commis des bureaux du vingtième, à Paris, quand il commença, en 1760, à correspondre avec Voltaire. Bientôt après il se lia avec Thieriot, d'Alembert, Diderot, et ce même Grimm qu'il tint au courant des nouvelles de Ferney pendant environ huit ans, sans que l'amant de madame d'Épinai ait paru s'en souvenir avec

d'envoyer les pièces ci-jointes, a l'honneur de vous les renvoyer, comme vous le lui avez expressément recommandé. Elle pense absolument comme vous sur toutes les affaires dont vous lui parlez, excepté sur les louanges que vous lui donnez. La multitude des affaires du bureau et une assez mauvaise santé ne me permettent pas une lettre fort longue; on est très sensible à votre politesse.

Trouvez bon qu'on supprime une signature inutile; il faut dérouter les curieux.

reconnaissance. La correspondance de Voltaire avec Damilaville, qui lui mandait toutes les nouvelles littéraires, politiques et philosophiques, fut très suivie, sur-tout de 1763 à 1766. Dans les premiers mois de 1765 Damilaville se plaignit d'un mal de gorge, au sujet duquel, par le conseil de Voltaire, il alla consulter Tronchin. Arrivé malade à Ferney, dans la seconde quinzaine d'auguste de la même année, ce fut alors que le premier commis vit pour la première fois le philosophe. Revenu à Paris à la fin d'octobre suivant, Damilaville sentit ses forces diminuer peu à peu. Enfin le 13 décembre 1768 il mourut au milieu d'un repas qu'il avait fait préparer pour ses plus intimes amis, à la santé desquels il voulut boire un dernier verre de vin de Champagne. Il était alors âgé de quarante-cinq ans, et non de quarante-sept, quoi qu'en dise la *Biographie universelle*, tom. X, pag. 473. — L'édition de M. Lequien contient près de trois cents lettres de Voltaire à cet intrépide et rude philosophe; mais plusieurs autres ont été perdues ou sont restées inédites. En 1822, M. Renouard publia quarante lettres adressées par Voltaire à Damilaville en 1763. Nous en possédons les originaux qui sont de la main de leur auteur et de celle de son secrétaire Wagnière. La majeure partie se termine par les mots *Écrasez l'infame!* (CLOG.)

LETTRE MMDCCCXIX.

A M. COLLINI.

Au château de Tournai, 11 juillet.

Caro Collini, sapete bene che, in punto di dedicazioni [1], la brevità è la prima virtù. Mandate mela, e vene dirò il mio parere.

Mais voici une meilleure affaire. Notre ministère doit de l'argent à la ville de Francfort-sur-le-Mein. M. le duc de Choiseul me protége beaucoup; le roi est content de moi. Voici le moment de faire arrêt sur l'argent dû à Francfort. Envoyez-moi un petit écrit conçu en ces termes : « Je donne « pouvoir à M. de Voltaire de répéter pour moi, « devant qui il appartiendra, la somme de deux « mille écus d'Empire, qui me furent pris à Franc- « fort-sur-le-Mein, le 20 juin 1753, lorsque je fus « arrêté par les soldats de ladite ville, conjointe- « ment avec M. de Voltaire et madame Denis, « contre le droit des gens. » Envoyez-moi cet écrit sur un petit carré de papier que je joindrai à ma requête. J'espère qu'enfin vos deux mille écus

[1] Collini, songeant alors à publier son *Discours sur l'Histoire d'Allemagne*, qui parut à Manheim en 1761, voulait dédier cet ouvrage à Marie-Élisabeth, électrice palatine (née en 1721), et il consultait Voltaire relativement à sa dédicace. (Clog.)

d'Empire vous seront rendus; cela vaudra une *dédicace; e vi auguro ogni felicità.*

LETTRE MMDCCCXX.

AU PÈRE DE MENOUX [1].

11 juillet.

En vous remerciant du Discours royal et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi *ad multos annos.*

Envoyez sur-tout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que parmi ces chrétiens, on se mange le blanc des yeux pour la grace efficace et versatile, pour Pasquier-Quesnel et Molina, pour des *billets de confession.* Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises, qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

Berthier est un fou et un opiniâtre, qui parle

[1] La lettre MDCCCLXXV est adressée à ce jésuite, confesseur du roi Stanislas, qui, vers le milieu de 1760, fit paraître, à Nanci, *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*, etc. C'est le *Discours royal* dont il s'agit au commencement de cette lettre. (CLOG.)

à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami Candide, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous, qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion, et je suis sûr que vous vous en tireriez très bien, et que vous auriez très bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très fâché que votre palais de Nanci soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons l'un et l'autre d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote en colère disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre. Un bon chapon, répondit la dévote. Eh bien! mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher Menoux de sage; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots : *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reste.* Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère; les miettes sont pour les sots, et certainement vous

êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

LETTRE MMDCCCXXI.

A M. PALISSOT.

12 juillet.

Votre lettre [1] est extrêmement plaisante, et pleine d'esprit, monsieur. Si vous aviez été aussi gai dans votre comédie des *Philosophes*, ils auraient dû aller eux-mêmes vous battre des mains; mais vous avez été sérieux, et voilà le mal.

Entendons-nous, s'il vous plaît; j'aime à rire, mais nous n'en sommes pas moins persécutés. Maître Abraham Chaumeix et maître Jean [2] Gauchat, ont été cités dans le réquisitoire de maître Joli de Fleuri; on nous a traités de perturbateurs

[1] Datée du 7 juillet 1760 dans le tom. I des œuvres de Palissot, édition de 1809. (Cloo.)

[2] Voltaire a dit plus haut, dans la lettre MMDCCCXIII, que les noms de saints font toujours un très bon effet en vers: aussi, quand on ne lui apprenait pas assez vite les noms de baptême des ennemis de la philosophie, il leur en trouvait sur-le-champ. C'est ainsi que Gabriel Gauchat, *l'un de ces ânes de Sorbonne qu'on appelle docteurs*, reçut le prénom de *Jean*, et que Nicolas-Charles-Joseph Trublet fut affublé du prénom de *Martin*. — Quant à Chaumeix, ancien marchand de vinaigre, qui prenait le *de* (comme le prend aujourd'hui M. Genou, ancien marchand de limonade), il se nommait Abraham-Joseph *de* Chaumeix. (Cloo.)

du repos public, et, qui pis est, de mauvais chrétiens. Maître Le Franc de Pompignan m'a désigné très injurieusement devant mes trente-huit confrères. On a dit à la reine et à monseigneur le dauphin que tous ceux qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, ont fait un pacte avec le diable. Maître Aliboron, dit Fréron, veut me faire aller à l'immortalité dans ses admirables feuilles, comme Boileau a éternisé Chapelain et Cotin. Oh! je suis assez bon chrétien pour leur pardonner dans le fond du cœur, mais non pas au bout de ma plume.

Permettez que je vous dise très naturellement et très sérieusement que votre Préface, donnée séparément après votre pièce, est une accusation en forme contre mes amis, et peut-être contre moi. J'en avais déja deux exemplaires avant que j'eusse reçu le vôtre; on m'avait indiqué les passages où vous vous étiez trompé; je les avais confrontés. En un mot, je suis très fâché qu'on acccuse mes amis et moi de n'être pas bons chrétiens; je tremble toujours qu'on ne brûle quelque philosophe sur un malentendu. Je suis comme mademoiselle de Lenclos, qui ne voulait pas qu'on appelât aucune femme p..... Je consens qu'on dise de moi que je suis un radoteur, un mauvais poëte, un plagiaire, un ignorant; mais je ne veux pas qu'on soupçonne ma foi. Mes curés rendent bon témoi-

gnage de moi; et je prie Dieu tous les jours pour l'ame de frère Berthier. Frère Menoux, qui aime passionnément le bon vin, et qui a beaucoup d'argent en poche, est obligé de me rendre justice. J'ai fait ma confession de foi [1] au frère de la Tour; j'étais même assez bien auprès du défunt pape [2], qui avait beaucoup de bontés pour moi, parcequ'il était goguenard. Aussi, ayant pour moi tant de témoignages, et sur-tout celui de ma bonne conscience, je peux bien avoir quelque chose à craindre dans ce monde-ci, mais rien dans l'autre.

J'ai lu les vers du *Russe* sur les merveilles du siècle. Il y a une note qui vous regarde; on y dit que vous vous repentez d'avoir assommé ces pauvres philosophes qui ne vous disaient mot. Il est beau et bon de ne pas mourir dans l'impénitence finale; pardonnez à ce pauvre Russe qui veut absolument que vous ayez tort d'avoir insinué que mes chers philosophes enseignent à voler dans la poche. On prétend que c'est M. Fantin [3], curé de Versailles, qui volait ses pénitentes en couchant avec elles, et ses pénitents en les confessant. Dieu veuille avoir son ame! A l'égard de la vôtre, je

[1] * Voyez, dans les *Mélanges littéraires*, la lettre du 7 février 1746 *au père de La Tour*, alors principal du collége de Louis-le-Grand. (Cloc.)

[2] * Benoît XIV, à qui Voltaire avait dédié *Mahomet*. (Cloc.)

[3] * Voltaire, en 1760, inséra le nom de ce prêtre *prestidigitateur* dans le ch. XVIII de *la Pucelle*. (Cloc.)

voudrais qu'elle fût plus douce avec mes encyclopédistes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaises plaisanteries, et qu'elle fût heureuse.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à frère Menoux. Il y avait une vieille dévote très acariâtre qui disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit la voisine. Il y a un bon chapon gras, répondit la dévote. Eh bien, mangeons-le ensemble, dit l'autre. Je conseille aux encyclopédistes, jansénistes, molinistes, à vous tout le premier, et à moi d'en faire autant.

Que reste-t-il à faire après qu'on s'est bien harpaillé? à mener une vie douce, tranquille, et à rire.

P. S. Voilà une f..... guerre, depuis le chien de Discours de Le Franc jusqu'à *la Vision*.

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
>
> RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. VIII.

LETTRE MMDCCCXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

14 juillet.

Si vous aviez voulu, madame, avoir *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez du moins accusé la réception de mes paquets. Vous ne m'a-

vez point répondu, et vous vous plaignez [1]. J'ai mandé [2] à votre ami que vous êtes assez comme les personnes de votre sexe, qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir subjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles [3]; elle est plus furieuse que vous ne pensez. Le Franc de Pompignan (page 9) a voulu succéder à M. le président Hénault dans la charge de surintendant de la reine, et être encore sous-précepteur ou précepteur des enfants de France, ou mettre l'évêque son frère dans ce poste. Ce *Moïse* et cet *Aaron* [4], pour se rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau Discours à l'Académie, qui leur a valu les sifflets de tout Paris. Leur projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être *philosophes*, de me faire exclure de l'Académie, de faire élire à ma place l'évêque du Pui, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parceque, Dieu merci, je ris de tout.

[1] Madame du Deffand avait écrit au philosophe le 5 juillet. (Cloo.)

[2] Cette lettre, écrite à Hénault vers la fin de juin, manque à la *Correspondance*. Elle avait été trouvée *charmante*. (Cloo.)

[3] Allusion à la *Batrachomyomachie*, poëme attribué à Homère. (L. D. B.)

[4] Voyez, dans le tom. IV des *Poésies*, la *Chanson* sur les deux Pompignan. (Cloo.)

Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques unes de bonnes, et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des *Philosophes*. Madame de Robecq a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé[1] que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez *le Pauvre Diable*, et *le Russe à Paris*. J'imagine que *le Russe* vous plaira davantage, parcequ'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de Fréron; c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du président Hénault. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin[2].

[1]* Lettre MMDCCLXXII. (CLOG.)

[2]* L'abbé Boudot a singulièrement aidé le président Hénault dans la composition de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*. Voltaire ignorait sans doute cette particularité. (CLOG.)

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser; il faut venir chez moi, madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des sottises de Paris, et Tronchin guérit les gens quand on a trop mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur les bords de mon lac; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée. Cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuient.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte, et je me moque de l'*univers* à qui Pompignan parle.

LETTRE MMDCCCXXIII.

A MADAME D'ÉPINAI.

Aux Délices, 14 juillet.

Voici ma réponse, madame, à une lettre très injuste adressée à notre cher docteur, et qu'il vient de m'envoyer. Je vous en fais tenir copie; comptez que c'est la loi et les prophètes.

Je sais mieux que personne ce qui se passe à Paris et à Versailles, au sujet des philosophes. Si on se divise, si on a de petites faiblesses, on est

perdu ; l'*infame*[1] et les infames triompheront. Les philosophes seraient-ils assez bêtes pour tomber dans le piége qu'on leur tend? Soyez le lien qui doit unir ces pauvres persécutés.

Jean-Jacques aurait pu servir dans la guerre; mais la tête lui a tourné absolument. Il vient de m'écrire une lettre dans laquelle il me dit que j'ai *perdu Genève*. En me parlant de M. Grimm, il l'appelle *un Allemand nommé Grimm*[2]. Il dit que je suis cause qu'il sera jeté à la *voirie*, quand il mourra, tandis que moi je serai enterré honorablement.

Que voulez-vous que je vous dise, madame? il est déja mort; mais recommandez aux vivants d'être dans la plus grande union.

Je me fais anathème pour l'amour des persécutés; mais il faut qu'ils soient plus adroits qu'ils ne sont: l'impertinence contre madame de Robecq, la sottise[3] de lui avoir envoyé *la Vision*, la barba-

[1] L'hypocrisie des protecteurs mâles et femelles de la comédie de Palissot contre les philosophes. (CLOG.)

[2] On lit un *Allemand nommé M. Grimm*, dans la lettre du 17 juin précédent; et ce n'est pas la seule différence qui se rencontre entre le texte de cette lettre et celui que Voltaire cite par fragmens dans le cours de sa *Correspondance*. Ceci provient de ce que Voltaire en fesait quelquefois des citations de mémoire, et de ce que sur-tout la lettre du 17 juin, reçue par Voltaire, pouvait bien n'être pas conforme en tout au brouillon que Rousseau en retrouva au commencement de 1767. Or c'est d'après ce brouillon qu'a été imprimée la lettre de Rousseau du 17 juin 1760. (CLOG.)

[3] Ce n'était pas une *sottise*; c'était une *perfidie* de Palissot, qui

rie de lui avoir appris qu'elle était frappée à mort, sont un coup terrible qu'on a bien de la peine à guérir; on le guérira pourtant, et je ne désespère de rien, si on veut s'entendre.

Je me mets à vos pieds, ma belle philosophe.

LETTRE MMDCCCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

Mon cher ange, ce pauvre Carré se recommande à vos bontés. Fréron s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frelon* [1]. Quelle chicane! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre Palissot de jouer d'honnêtes gens?

Jerôme Carré croit que si sa *Requête à messieurs les Parisiens* paraissait quelques jours avant *l'Écossaise*, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9; je suis dans mon lit,

avait fait parvenir *la Vision* à la princesse de Robecq, comme envoyée *de la part de l'auteur*. Voyez la *Biographie universelle*, t. XXX, pag. 119. (Cloc.)

[1] Dans sa *malsemaine* du 10 juin 1760, Fréron prétendait que Voltaire avait dérobé ce bon mot à Piron, lequel l'avait pris à son tour à Chèvrier (mort d'une indigestion en 1762). (Cloc.)

entouré de cent paquets. On me presse pour le czar Pierre Ier; les philosophes me font enrager; ils ne savent ce qu'ils font, ils sont désunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes; elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur *l'Écossaise*. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de Lindane; c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartements; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige; il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que Lindane ennuie le public de la manière dont elle a fait connaissance avec Murray? Ce Murray venait au café, ce coquin de Frelon, qui y vient aussi, y a bien vu Lindane; pourquoi milord Murray ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienséances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beau-

coup d'intérêt, beaucoup d'allées et de venues, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très plaisant de jouer *l'Écossaise;* mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la *Requête* de ce pauvre Carré, traducteur de Hume. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE MMDCCCXXV.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 juillet.

Vous m'écrivez, monsieur, comme l'Église ordonne qu'on fasse ses pâques, *à tout le moins une fois l'an.* Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je suis très fâché que *** se soit déclaré l'ennemi des philosophes; il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute; passe pour les gens heureux et insolents, c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que Le Franc de Pompignan est heureux[1], qu'il est gros et gras, qu'il est très riche,

[1] Heureux, non; mais ridicule et bafoué, oui. Marmontel, qui parle du *triste Le Franc*, dans le chap. VII de ses *Mémoires*, dit: « J'avoue que je n'eus aucune pitié de lui; non seulement parcequ'il

qu'il a une belle femme; mais il a été fort insolent, en parlant à ses confrères, et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savoir bon gré au cousin Vadé, et à M. Aléthof, et même encore à un certain *frère de la Doctrine chrétienne*, d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci [1]. Ce n'est pas tout d'avoir fait la *Prière du Déiste*,

« Il faut encore être modeste [2]. »

Fi, que cela est vilain de se faire le délateur de ses confrères! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et sur-tout de ceux qui vous ennuient. Faites mes compliments, je vous en prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère [3], que j'ai vu dans un pays où certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que

« était l'agresseur, mais parceque son agression avait été sérieuse « et grave, et n'allait pas à moins, si on l'en avait cru, qu'à faire « proscrire nombre de gens de lettres qu'il dénonçait comme les en- « nemis *du trône et de l'autel.* » (Cloo.)

[1] Le Franc de Pompignan était ancien premier président de la cour des aides de Montauban, ville de Querci. (Cloo.)

[2] Voyez le commencement de la lettre MMDCCXCIV. (Cloo.)

[3] Nommé fermier-général en 1761. Voltaire l'avait sans doute vu en Prusse. (Cloo.)

nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'Amphion; son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parcequ'un auteur aime toujours ses ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. Favart, Poinsinet et Colardeau; mais je suis trop vieux. J'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

LETTRE MMDCCCXXVI.

A M. HELVÉTIUS.

Au château de Tournai, 16 juillet.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré [1], avec le même plaisir que ressentaient les premiers fidèles quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas

[1] Château où Helvétius passait les deux tiers de l'année. Il est situé dans l'ancien Perche, à l'une des extrémités du département de l'Orne, sur la route d'Alençon à Paris, par Bellême. (Cloc.)

imité le président de Montesquieu, qui se donna bien de garde de faire imprimer son ouvrage en France [1], et qui se réserva toujours le droit de le désavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis d'ailleurs convaincu que, en y [2] corrigeant une trentaine de pages, on aurait émoussé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. Maître Joli de Fleuri n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si on lui fesait voir que ce sont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de maître Joli de Fleuri a écrit un réquisitoire qui pèche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est.

[1] La première édition de l'*Esprit des lois* avait été imprimée à Genève. (Cloo.)

[2] Ceci se rapporte au livre d'Helvétius. Les *notes* que Voltaire y avait faites, sans doute à la marge, sont probablement dans la Bibliothèque impériale de Pétersbourg. (Cloo.)

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute dans les Gaules ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les Lucrèce, les Cicéron, les Pline, et tant d'autres grands hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre poëme[1]; je vous en dirai mon avis, si vous le voulez, avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers, et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des *Philosophes*. Cette prétendue comédie est, en général, bien écrite, c'est son seul mérite; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions qu'on a voulu faire aux représentations n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure; mais les philosophes ne savent pas se conduire; *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

[1] *Le Bonheur*. Il ne parut qu'en 1772, quelques mois après la mort de son auteur. (Clog.)

M. Palissot m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérite je croyais faire des vers aussi bien [1] que MM. d'Alembert, Diderot et Buffon, que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que M. d'Aubenton; mais que, dans tout le reste, je me croyais très inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très mal-à-propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et l'*Épître* [2] *d'un frère de la Doctrine chrétienne;* ce sont des ouvrages très édifiants; je crois que M. Saurin peut vous les faire tenir. On m'a dit que, dans *le Russe à Paris*, il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne paraissent pas trop craindre les persécuteurs fanatiques. Il faut savoir oser; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage; il serait honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les enfants de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables. Adieu,

[1] Et même *mieux*. (Cloo.)

[2] *La Vanité*, imprimée parmi les satires de Voltaire. (Cloo.)

mon cher philosophe; ne comptez pour votre prochain que les gens qui pensent, et regardons le reste des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCXXVII.

A M. LINANT.

18 juillet.

Il y a long-temps, monsieur, que je vous dois une réponse. Je me suis fort intéressé à mademoiselle Martin [1]; mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent Martin, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plus tôt.

On m'a envoyé les vers du *Russe*. Ils ne m'ont point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles; il appelle M. l'abbé Trublet *diacre*, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les

[1] Cette demoiselle est nommée dans la lettre MMDCCXXXI. (Cloo.)

moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que maître Joli de Fleuri, avocat-général, portant la parole, fera un beau réquisitoire contre *les Russes*, attendu que M. Aléthof est mort dans le sein de l'église grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parcequ'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille [1], de ma part, qu'il deviendra un homme très aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère, pour qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, etc.

LETTRE MMDCCCXXVIII [2].

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 juillet.

Vous me paraissez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugements que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du

[1] Le jeune d'Épinai, qui avait accompagné sa mère à Genève. (Cloo.)

[2] Réponse à la lettre MMDCCCXV. (Cloo.)

moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de Choiseul pour le pauvre abbé Morellet. Il y a quinze jours que madame de Robecq est morte, et il y a six semaines qu'il est à la Bastille [1]. Il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir Diderot à l'Académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous me parlez le serviraient peut-être, mais très mollement, et les dévots crieraient et l'emporteraient. Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer sur les ruines de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les soirs, en se couchant, par la phrase académique [2]; c'est là le plus sage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au service de qui que ce soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise [3]), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embrasse.

[1] Morellet y était depuis le 11 juin. (Clog.)

[2] *Je m'en f...* — Voyez plus haut la lettre MMCCXCI. (Clog.)

[3] D'Alembert n'alla voir Frédéric qu'en 1763, vers la fin de juin, pour le remercier de ses bontés, et il ne resta pas long-temps à Potsdam. (Clog.)

LETTRE MMDCCCXXIX.

A M. THIERIOT.

18 juillet.

Notre cher correspondant, notre ancien ami, est prié de vouloir bien faire parvenir au sieur Corbi[1] la lettre ci-jointe de Gabriel Cramer. Il paraît qu'il est de l'avantage des Cramer et des Corbi de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur sera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'exposer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. Le Franc de Pompignan, mon amour-propre trouverait son compte à voir deux libraires disputer à qui fera la plus belle édition de mes sottises en vers et en prose; mais je ne veux pas hasarder de leur faire tort pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de *culs*[2]*-de-lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier Cramer et Corbi; il est bon de mettre la paix entre les libraires, puisqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

[1] Ce Corbi, libraire ou commissionnaire en librairie, est nommé dans la lettre MMXXV. (CLOG.)

[2] Voyez le *Dictionnaire philosophique* au mot CUL. (CLOG.)

Il ne vient de Paris que des bêtises. Le Franc de Pompignan et Fréron se sont imaginé que je suis l'auteur des *Si* et *des Pourquoi;* et vous savez qu'ils se trompent [1]. On s'imagine encore que l'auteur de *la Henriade* ne peut pas revenir voir Henri IV sur le Pont-Neuf, et rien n'est plus faux; mais il préfère ses terres au Pont-Neuf, et à tous les ouvrages du Pont-Neuf, dont Paris est inondé.

Ayez la charité de dire à Protagoras [2] ce qui suit:

Protagoras fait ou laisse imprimer dans le *Journal encyclopédique* des fragments de l'Épître [3] du roi de Prusse à Protagoras; et il dit, dans sa lettre aux auteurs du Journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon du Nord*. Cependant Protagoras avait envoyé copie des vers du *Salomon du Nord* à *Hippophile*-Bourgelat [4], à Lyon. Il est très bon que les vers du *Salomon du Nord* soient connus, et qu'on voie combien un roi éclairé protége les sciences, quand maître Joli de Fleuri les persécute avec autant de fureur que de mauvaise foi. Le roi de Prusse, qui m'a envoyé cette épître,

[1] Ils sont de Morellet. (Cloo.)

[2] C'était ainsi que Voltaire désignait d'Alembert. (Cloo.)

[3] Cette Épître était contre les fanatiques. D'Alembert en parle à Voltaire dans sa lettre MMDCCLIV. (Cloo.)

[4] Claude Bourgelat, avec lequel Voltaire fut en correspondance, était passionné pour les chevaux, et déja connu par ses *Éléments d'Hippiatrique*, publiés à Lyon, sa ville natale; voilà pourquoi Voltaire le nomme ici *Hippophile*. (Cloo.)

Digitized by Google

ne manquera pas de croire que c'est moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à personne; je ne vous en ai pas même envoyé un seul vers, à vous le grand confident; je suis innocent; mais je veux bien me faire anathème pour Protagoras, pourvu que la bonne cause y gagne.

Je souhaite que Jean-Jacques Rousseau obtienne de madame de Luxembourg[1] la grace de l'abbé Morellet; mais on est persuadé que l'envoi de cette malheureuse *Vision* a avancé les jours de madame la princesse de Robecq, en lui apprenant son danger, que ses amis lui cachaient. Cette cruelle affaire est venue après celle de Marmontel. On veut bien que nous autres barbouilleurs de papier nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parceque c'est l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les seigneurs de la cour, qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de Fréron et de Palissot que des chiens qui aboient dans la rue,

[1] Madelène-Angélique de Neuville-Villeroi, d'abord mariée au duc de Boufflers, et ensuite au duc de Luxembourg. Voltaire lui avait adressé, vers 1745, un madrigal imprimé dans les *Poésies mêlées* sous le n° CXXXIX. Celui qui porte le n° CXXIV fut adressé à madame de Boufflers, mère du chevalier de ce nom. Ces deux dames étaient belles, aimables, galantes; elles sont mortes toutes deux en 1787; voilà pourquoi on les a quelquefois confondues l'une avec l'autre. (CLOG.)

ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais, qui nous désolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des Fréron et des Pompignan.

Vous vouliez la réponse à Charles Palissot, la voici. Vous la montrerez sans doute à Protagoras, qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous, pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*infame* tous les huit jours par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les *Quand*, les *Vadé*, les *Aléthof*, etc. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

Interim, ride, vale, et quondam veni.

Digitized by Google

LETTRE MMDCCCXXX.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 juillet.

Carissimo signore, ella ricevera il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato a un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendimi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que Carlo Goldoni l'a *peinte;* j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature [1]. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je serai très honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme Thespis, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia ubbidiente* [2]; elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

[1] * Lettre MMDCCXCVIII. (CLOG.)

[2] * Comédie en trois actes, en prose, jouée en 1752 pour la première fois. (CLOG.)

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser; et quel plus bel amusement que celui des Sophocle et des Ménandre?

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable Algarotti, est avec vous. Dieu vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être! On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics; et, grace à vous, monsieur, on se divertit à *Bologna la grassa*.

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; maisse réjouir avec esprit, *questo è divino*.

I wish you good health, long life. Vous devez avoir tout le reste par vous-même. *Your most humble obedient servant*, le Suisse V.

LETTRE MMDCCCXXXI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 juillet.

Mon cher correspondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de Villemorien [1], il y a environ huit jours; et M. de Villemorien m'écrit qu'il ne peut plus servir à la correspondance, et il me signifie cet arrêt sans me

[1] Le Gendre de Villemorien, fermier-général. (Cloo.)

parler du paquet; et, comme je ne me souviens plus de la date, je ne sais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'est à vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que dans ce paquet, était entre autres ma lettre[1] au Palissot, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du *Russe à Paris* en disent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait dans mon paquet un billet[2] pour Protagoras.

On me mande de tous côtés que Le Franc est très mal auprès de l'Académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit *le Russe*, que le sermon sur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu soit béni, et qu'il ait la bonne cause en aide! Si on n'avait pas fait cette justice de Le Franc, tout récipiendaire à l'Académie se serait fait un mérite de déchirer les sages dans sa harangue. Je compte que M. Aléthof a rendu service aux honnêtes gens.

On dit qu'on imprime un petit recueil* de toutes ces facéties. Hélas! sans le malheureux passage du prophète sur madame la princesse de Robecq, on

[1] Celle qui porte le n° MMDCCCXXI. (CLOO.)

[2] Sans doute le cinquième alinéa de la lettre MMDCCCXXIX. (CLOO.)

* *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an* 1760, volume in-8°, qui contient ces plaisanteries de Voltaire, et plusieurs pièces de Morellet.

n'aurait entendu que des éclats de rire de Versailles à Paris.

Est-il vrai qu'on va jouer *l'Écossaise?* Que dira Fréron? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous savez, qu'il a passé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh! mon ami, que ce bruit soit vrai ou faux, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec *l'Écossaise?*

LETTRE MMDCCCXXXII.

A MADAME D'ÉPINAI.

24 juillet.

Si vous ne m'avez point répondu, madame, sur l'honneur que je veux que M. Diderot fasse à l'Académie, vous avez tort; si vous m'avez écrit, votre lettre est en chemin. En attendant qu'elle m'apprenne ce que je dois penser, je pense qu'il faut absolument que M. Diderot fasse ses visites quand il en sera temps; je pense qu'alors il faut qu'il déclare dans le public qu'il ne prétend point à la place, mais qu'il veut seulement préparer la bonne volonté des académiciens pour la première occasion. Il aura sûrement dix ou douze voix; et ce sera un triomphe d'autant plus grand, qu'il passera pour ne les avoir pas demandées; mais il pourra fort bien les avoir toutes, si, en allant voir

les dévots, il les persuade de sa religion; ils croiront l'avoir converti, et ce sera lui qui triomphera d'eux. Il est très vraisemblable qu'il sera protégé par madame de Pompadour. En un mot, ou il entrera, ou il se préparera l'entrée; et, dans l'un ou dans l'autre cas, il aura le public pour lui. Je souhaite, ma belle philosophe, que vous soyez de mon avis.

Je ne vous parle point de la ridicule idée qui a passé par la tête d'un seul homme, que le chef de l'*Encyclopédie* était désigné dans le *Pauvre Diable*[1]; cette sottise ne mérite pas qu'on y pense.

Je regarde comme un coup de partie la tentative de l'Académie. Est-il possible que tous les gens qui pensent ne se tiennent pas par la main, et qu'ils soient la victime des fripons et des sots?

Est-il vrai, madame, qu'on a pendu vingt-deux jésuites[2] à Lisbonne?

[1] C'était Siméon Valette, nommé au commencement de la lettre MMDCXLIX. (Cloé.)

[2] La nouvelle était fausse. — Le jésuite Malagrida, plus fou que coupable, paya pour les autres, le 20 septembre 1761. (Cloé.)

LETTRE MMDCCCXXXIII.

A M. D'ALEMBERT.

24 juillet.

Je vous demande pardon, mon très cher philosophe; tout grand homme que vous êtes, c'est vous qui vous trompez, c'est vous qui êtes éloigné, et c'est moi qui suis réellement sur les lieux. Il y a plus d'un an que la personne[1] dont vous me parlez daigne m'écrire assez souvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite, et par quelques petits services que le hasard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette personne pense très noblement; la manière dont elle en a usé[2] envers Marmontel en est une preuve évidente. C'est peut-être avoir agi en trop grand seigneur que d'avoir protégé Palissot et sa

[1] * Le duc de Choiseul. — Cette correspondance *assez* active entre le ministre et le philosophe dut commencer vers le mois d'avril ou de mai 1759; mais, depuis cette époque jusqu'au mois de juin 1761, inclusivement, on n'a pu recueillir aucune de leurs lettres. (Cloo.)

[2] * Le duc de Choiseul, convaincu que la *parodie* où Curis se moquait du duc d'Aumont, n'était pas de Marmontel, avait obtenu avec beaucoup de difficulté, pour celui-ci, une pension de mille écus sur le *Mercure*. (Cloo.)

pièce, sans considérer qu'en cela il fesait tort à des personnes très estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue.

Il avait donné à Palissot de quoi avoir du pain, parceque Palissot est le fils de son homme d'affaires; mais, ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous supplie pourtant de tenir secrets) : « On peut donner des « coups de bâton à Palissot, je le trouverai fort « bon. »

Il doit donc vous être moralement démontré (supposé qu'il y ait des démonstrations morales) que ce ministre, véritablement grand seigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'Argenson.

Je vous l'ai déja dit, je vous le répète, six lignes très imprudentes de *la Vision* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déja indigné contre la témérité attribuée à Marmontel d'avoir insulté M. le duc d'Aumont. L'outrage fait à madame la princesse de Robecq a augmenté son indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes sans frein, qui ne respectent aucune bienséance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de Luxembourg demande la grace de l'abbé Morellet, lorsque la cen-

dre de sa fille [1] est encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* [2] du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant il faut tout tenter; et si Jean-Jacques n'a pu disposer madame de Luxembourg à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réussissent quelquefois en donnant de bonnes raisons; je saurai du moins précisément ce qu'on peut espérer sur l'abbé Morellet; c'est un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. Diderot à l'Académie ne me paraît point du tout impossible; mais, si elle est impossible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuse qu'elle peut être, comme un coup essentiel. Je voudrais que, au temps de l'élection, il fît ses visites, non pas comme demandant la place précisément, mais comme espérant la première vacante, quand ses principes et sa conduite seront mieux connus. Je voudrais que dans ces visites il désarmât les dévots et ameutât les sages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce serait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il se peut

[1] Sa belle-fille. (Cloo.)

[2] *Nom* que commença à prendre, en 1756, l'association des parlements. (Cloo.)

que madame de Pompadour le soutienne, qu'elle s'en fasse un mérite et un honneur, qu'elle désabuse le roi sur son compte, et qu'elle se plaise à confondre une cabale qu'elle méprise.

Je suis encore assez impudent pour en écrire à madame de Pompadour, si vous le jugez à propos; et elle est femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'est donc à vous, mon cher philosophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philosophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens ensemble, prenez la chose à cœur; si vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en assez pour faire voir qu'un philosophe n'est point incapable d'être de l'Académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des Sciences.

Le cousin *Vadé*, le sieur *Aléthof*, le *père de la Doctrine chrétienne*, n'ont rien à se reprocher, ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raison ridicules; c'est à vous à rendre la raison respectable. Tâchez, je vous en conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront ne réussissent pas après

les exemples que nous avons de douze faquins* qui ont réussi? Il me semble que le succès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande sur-tout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

LETTRE MMDCCCXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 25 juillet.

Mon cher ange saura d'abord que toute ma joie est finie. Nous sommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne soit flambé. Il y a trois ans que je crie, Pondichéri, Pondichéri! Ah! quelle sottise de se brouiller avec les Anglais pour un *ut et Annapolis*, sans avoir cent vaisseaux! Mon dieu, qu'on a été bête! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne? C'est quelque chose, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me consoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans: il s'appelle Bussi; il est fils d'une comédienne; il a de grands yeux noirs,

* Les douze apôtres.

joue joliment Clistorel [1], chante, a une jolie voix, est fait à peindre, est doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. Corbi n'a-t-il pas l'Opéra-Comique? Corbi n'est-il pas votre protégé? ne pourrais-je pas lui envoyer ce petit garçon? Il ferait une bonne emplette; daignerez-vous lui en parler?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite Duranci? Pourquoi? Il me semble qu'on en peut faire une très jolie laideron de soubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on *l'Écossaise?* Ne sera-ce point un crime de mettre Frelon sur le théâtre, après qu'il a été permis de jouer Diderot par son nom?

Je ne sais plus que devenir; je suis entre *Socrate, l'Écossaise, Médime, Tancrède*, et *le Droit du Seigneur*. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts; mais on ne peut mettre en vers *Socrate*, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé Morellet. Ne le protégez-vous pas? Ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de Choiseul? Madame la duchesse de Luxembourg ne s'est-elle pas jointe à vous? Et Diderot, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre

[1] Dans *le Légataire universel* de Regnard. (Cloo.)

de l'Académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce serait toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh! qui sait s'il n'entrera pas tout d'un coup, s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites! si madame de Pompadour ne se fera pas un mérite de le protéger! si M. le duc de Choiseul ne se joindra pas à elle!

Mon divin ange, jouez ce tour à la superstition, rendez ce service à la raison; mettez Diderot de l'Académie; il n'y a que Spinosa que je puisse lui préférer.

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE MMDCCCXXXV.

A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, monsieur, combien je suis touché des sentiments que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine Académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison serait d'admettre dans l'Académie M. Diderot.

Peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de Pompadour, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté. Il pourrait désarmer les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'Académie comme si j'avais l'honneur d'assister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. Diderot, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche serait honorable pour les lettres; elle ferait voir que l'Académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin vous pouvez prendre avec M. Diderot et vos amis les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage, après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, etc.

LETTRE MMDCCCXXXVI.

A M. THIERIOT.

28 juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons; vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de Villemorien. M. le Normand [1] me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeusement édifié de la pantalonnade hardie de Saint-Foix [2], qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un brave homme; nous avons besoin d'un tel grena-

[1] Ou Le Normant, fermier-général, et, de plus, administrateur général des postes comme Villemorien. Le Normant, mari de la Pompadour, était veuf du vivant de sa femme. Il est mort en 1799. (CLOG.)

[2] Saint-Foix, accusé par les abbés Dinouart, Joannet et Trublet, auteurs du *Journal chrétien*, de s'être montré mauvais chrétien dans ses *Essais historiques sur Paris*, les poursuivait alors criminellement, et venait de publier, à cette occasion, un *Factum* qui fait partie du *Recueil des Facéties parisiennes* déja cité. Voyez, dans les *Mélanges littéraires*, l'*Avertissement* composé par Voltaire pour ce *Factum*. Au reste, les trois journalistes chrétiens reconnurent qu'ils avaient manqué de charité, et ils firent des excuses à Saint-Foix. (CLOG.)

dier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du lieutenant-criminel.

J'attends avec impatience mon *Moses's Legation*. C'est dommage, à la vérité, de passer une partie de sa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des mensonges; mais où sont les vérités?

L'abbé *Mords-les* [1] est donc toujours dans son château qui n'est point enchanté? Je suis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté; j'ai bien peur que cela ne soit trop vrai. On dit Daun battu; j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je suis digne des bontés de M. de Turbilli [2].

[1] * Nom philosophique donné à l'abbé Morellet par d'Alembert. (Cloo.)

[2] * Le marquis de Turbilli, qui venait de publier un *Mémoire sur les défrichements*. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCXXXVII.

A MADAME D'ÉPINAI.

A LA BELLE PHILOSOPHE ET A L'AIMABLE HABACUC [1].

28 juillet.

Non, il n'est point impossible que frère Diderot entre; et, si cela est impossible, il faut le rendre possible. Madame de Pompadour peut le protéger; et, si on veut, j'en écris et j'en fais parler à madame de Pompadour; elle est très capable de cette belle action. Les dévots crieront! Frère Diderot peut les apaiser; tous les gens de lettres seront pour lui. Quoi! après avoir hasardé la Bastille avec courage, il n'aurait pas le courage d'essayer de confondre ses ennemis et les nôtres! quelle pusillanimité! Il faut faire une brigue, une ligue, remuer ciel et terre, vaincre, ou du moins jouir de l'honneur d'avoir combattu. C'est beaucoup, c'est tout d'entrer en lice quand les *infames* prétendent qu'on n'ose se montrer. Dans presque toutes les entreprises il ne faut que de la hardiesse. Quoi! de Saint-Foix aura le courage de traduire le *Journal chrétien* devant le lieutenant-criminel, et l'auteur de

[1] * Grimm, auteur du *Petit prophète de Bochmischbroda*. Habacuc est le huitième des *Petits prophètes*. (CLOG.)

l'*Encyclopédie* n'osera pas demander une place à l'Académie! Ma belle philosophe, inspirez votre courage aux frères, et que les frères triomphent.

On avait envoyé de Paris la note sur les *Remontrances*[1] de Le Franc; on l'a mise comme on l'a reçue; on n'a jamais eu ces *Remontrances* sur les bords du lac.

Le Franc est bien fier d'avoir fait des *Remontrances;* mais on lui en fait aujourd'hui; cela le rend peut-être plus fier encore.

Il n'est donc pas vrai qu'on ait envoyé vingt-deux jésuites en paradis, du haut d'une échelle; mais serait-il vrai qu'un corps considérable eût été battu par les Hessois, Daun par *Luc*, Bussi par les Anglais, à Pondichéri? Cela est dur; mais si les *infames* sont battus, je me console. Mais je ne me console point d'être loin de ma belle philosophe et de mon cher Habacuc. Je la suis en idée dans ses beaux bois, au bord de sa rivière, et mon idée est toujours remplie d'elle.

[1] Voltaire désigne sans doute ainsi le *Mémoire* présenté au roi par Pompignan. Ce *bourgeois de Querci* y parlait beaucoup de lui-même et de *l'univers*. (CLOO.)

LETTRE MMDCCCXXXVIII.

A M. COLLINI.

30 juillet.

A vos talents qui vous rendent un juge éclairé. Je crois que les talents ne rendent point *juge*, qu'ils ne rendent point une femme [1] *un juge;* que ce masculin et ce féminin font un mauvais effet. J'aimerais mieux : *à vos talents, à votre génie éclairé;* cela serait plus grammatical et aurait encore le mérite d'être plus correct. Le reste de l'Épître dédicatoire est à merveille. Je suis étonné et enchanté, mon cher Toscan, que vous écriviez si bien dans notre langue.

L'aventure du corps de M. de Saint-Germain détruit [2] est bien désagréable; mais cela n'empêchera pas de présenter la Requête. Je crois, autant qu'il m'en souvient, que votre cassette était dans votre valise. Il serait bon que vous rappelassiez votre mémoire, et que vous m'écrivissiez positivement où elle se trouvait, ce qu'elle contenait, et

[1] L'électrice palatine. (Cloo.)

[2] La nouvelle de cette destruction était très fausse, car le maréchal de Broglie, puissamment aidé par le comte de Saint-Germain (plus tard ministre de la guerre), avait battu, le 10 juillet, à Corbach, le prince héréditaire de Brunswick. (Cloo.)

Digitized by Google

en quelles espèces était votre argent. Vous garderiez par-devers vous un double de votre lettre. Je suivrai cette affaire avec chaleur.

LETTRE MMDCCCXXXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 auguste.

On n'a pas plus tôt appris une bonne nouvelle[1], madame, que vingt mauvaises viennent l'effacer. Est-il vrai que la discorde[2] est dans notre armée, pour nous achever de peindre? On m'avait dit que la moitié de Dresde était réduite en cendres; heureusement il n'y a eu que les faubourgs de saccagés.

Où est monsieur votre fils? vous savez combien je m'intéresse à lui. Puissent nos sottises ne lui être pas funestes! J'ai encore l'espérance d'être chez vous à la fin de septembre. Je voudrais, madame, vous engager dans une infidélité. Je veux vous proposer de me faire avoir une copie du portrait de madame de Pompadour. N'y aurait-il point

[1] * Sans doute celle du combat de Corbach. (Cloo.)

[2] * Le comte de Saint-Germain, mécontent que le duc de Broglie l'eût à peine nommé dans son rapport au ministre, relativement au succès de la journée du 10 juillet 1760, venait de quitter l'armée française; et bientôt il prit du service en Danemarck. (Cloo.)

quelque petit peintre à Strasbourg qui fût un copiste passable? Je serais charmé d'avoir dans ma petite galerie une belle femme qui vous aime, et qui fait autant de bien qu'on dit de mal d'elle. On parle de troupes envoyées contre le parlement de Normandie [1]; je les aimerais mieux contre le parlement d'Angleterre.

Portez-vous bien, madame; laissez le monde en proie à ses fureurs et à ses sottises. Que j'ai d'envie de venir causer avec vous! Mais nous laisserons la France plus gueuse et plus vilipendée. Voilà encore ce pauvre capitaine Thurot [2] gobé, lui, son escadre et ses gens. La mer n'est pas du tout notre élément, et la terre ne l'est guère. Il est dur de payer un troisième vingtième pour être toujours battu.

[1] * Le maréchal de Luxembourg, père de la princesse de Robecq, se trouvait alors à Rouen, par ordre du roi, et une telle mission dans la capitale de cette province, dont il était gouverneur, rappelait celle qu'il y avait remplie contre la haute magistrature normande en 1756. (Clog.)

[2] * François Thurot, né à Nuits, en Bourgogne, en 1727, fut tué près des côtes d'Irlande le 20 janvier 1760, selon la *Biographie universelle*, ou le 28 février suivant, selon d'autres. (Clog.)

LETTRE MMDCCCXL.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 2 auguste.

Monsieur, à peine eus-je reçu la lettre agréable dont votre excellence m'a honoré par la voie de M. le comte de Kaiserling, que ma joie fut bien altérée par l'amertume d'une nouvelle de La Haie. Les frères Cramer, libraires, citoyens de Genève, à qui j'ai fait présent de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand, m'apportèrent une gazette de La Haie, par laquelle j'appris qu'un libraire de La Haie, nommé Pierre De Hondt, met en vente cet ouvrage. Ce coup me fut d'autant plus sensible, que je n'ai point encore reçu les nouvelles instructions que votre excellence veut bien me donner. Me voilà donc exposé, monsieur, et vous sur-tout, à voir ce monument que vous éleviez paraître avant qu'il soit fini. Le public le verra avec les fautes que je n'ai pu encore corriger, et avec celles qu'un libraire de Hollande ne manque jamais de faire.

J'ai écrit incontinent à son excellence M. de Golowkin, votre ambassadeur à La Haie. Je lui ai expliqué l'affaire, les démarches de la cour de Vienne à Hambourg, l'intérêt que vous prenez à l'ouvrage, l'injuste et punissable procédé du li-

braire De Hondt, et je ne doute pas que M. le comte de Golowkin n'ait le crédit d'arrêter, du moins pour quelque temps, les efforts de la rapine des libraires hollandais.

Mais, tandis que je prends ces précautions avec la Hollande, je suis bien plus en peine du côté de Genève. Les frères Cramer ont fait beaucoup de dépenses pour l'impression du livre; ils ne sont pas riches, ils tremblent de perdre le fruit de leurs avances; je ne peux les empêcher de débiter le livre qu'ils ont imprimé à leurs frais.

J'espère que le second volume n'essuiera pas les disgraces que le premier a souffertes. Mon zèle ne se ralentira point; vous m'avez fait Russe, vous m'avez attaché à Pierre-le-Grand. Nous avons en France une comédie dans laquelle il y a une fille amoureuse d'Alexandre-le-Grand[1]; je ressemble à cette fille. Je me flatte que ma passion ne sera pas malheureuse, puisque c'est vous qui la protégez. J'attends avec empressement les nouveaux Mémoires que votre excellence a la bonté de me destiner. Je les mettrai en œuvre dès qu'ils seront arrivés. Il est vrai que la paix serait un temps plus favorable pour faire lire ce livre dans l'Europe. Les esprits sont trop occupés de la guerre; mais il est à croire que vos victoires nous donneront bien-

[1] Dans la tragédie d'*Alexandre*, de Racine, la princesse Cléofile est amoureuse du principal personnage de la pièce. (Cloc.)

tôt cette paix nécessaire. Alors je prendrais ce temps pour venir vous faire ma cour dans Pétersbourg, si j'avais plus de santé, et moins d'années que je n'en ai. Les lettres dont vous m'honorez sont la consolation la plus flatteuse que je puisse recevoir, et la seule qui puisse me dédommager.

Je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, avec la plus respectueuse reconnaissance, et le plus inviolable attachement, etc. V.

LETTRE MMDCCCXLI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 3 auguste.

Il y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question se trompera long-temps; car nous ne paraissons disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé Morellet est enfin sorti de la Bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. Duclos (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit[1] au sujet de l'admission de

[1] Voyez plus haut la lettre MMDCCCXXXV. (CLOG.)

Diderot à l'Académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoique, à dire vrai, j'en désespère. Je crois bien que madame de Pompadour et même M. de Choiseul seront favorables; mais je doute que, tout puissants qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux?
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatremois, et nous tâterons doucement le gué avant que de rien entreprendre. Je verrai Diderot, je reparlerai à Duclos, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Écossaise a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première [1]. On dit que Fréron avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue, et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, « si un décrotteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au « carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la « tête à la fenêtre. »

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard: *C'est apparemment*, lui dis-je, que Fréron *était monté à l'Hôtel-de-Ville* *.

[1] * Le 27 *juillet*, et non le 10 *auguste*. (Cloo.)

* On y conduit les condamnés qui, au moment de leur exécution, déclarent avoir quelque révélation à faire.

Un conseiller de *la classe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans Fréron; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de Fréron dans la pièce.

Ce n'est ni Bourgelat ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'Épître[1] du roi de Prusse; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidants ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami Palissot a eu une prise très vive dans les foyers avec M. Séguier, qui avait pourtant fort protégé *les Philosophes?* Il trouvait (lui Palissot) que *l'Écossaise* était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contents de votre troisième lettre. Il ne faut point plaisanter avec de pareilles gens, sur-tout lorsqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme Palissot a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

LETTRE MMDCCCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 auguste.

Mon archange, que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs! Je vois que votre règne est advenu, et que les méchants ont été confondus;

[1] Voyez plus haut le sixième alinéa de la lettre MMDCCCXXIX. (CLOG.)

Et, pour vous souhaiter tous les *plaisirs* ensemble,
Soit à jamais hué quiconque leur ressemble [1] !

Si j'avais pu prévoir ce petit succès; si, en barbouillant *l'Écossaise* en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de soin, et j'aurais mieux cousu le cher Fréron à l'intrigue. Enfin je prends le succès en patience. J'oserais seulement desirer que madame Alton parût à la fin du premier acte; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit.

Madame Scaliger va-t-elle au spectacle? a-t-elle vu la pièce de M. Hume?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de Choiseul de ce que *la Chevalerie* traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* est encore sédentaire [2]?

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille donner à *Tancrède* le pas sur *Médime*. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde capable de donner sept louis à un inconnu; en tout cas, si Prault trouve grace devant vos yeux, qu'il imprime *Tancrède*, après

[1] Parodie des deux derniers vers de l'imprécation de Rodogune. (Cloo.)

[2] Morellet était sorti de la Bastille le 30 juillet à midi. (Cloo.)

qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de *Tancrède* et de moi, comme de raison.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer par ce courrier les additions, retranchements, corrections, que j'ai faits à *la Chevalerie;* si ce n'est pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent? à bâtir une église à Fernei; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame Scaliger, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église, je veux que mons de Limoges[1] le dise dans son discours à l'Académie, je veux qu'il me rende la justice que Le Franc de Pompignan m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots, qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions.

Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la ma-

[1] Jean-Gilles de Coetslosquet, qui s'était démis, en 1758, de l'évêché de Limoges pour être précepteur du duc de Bourgogne. On l'avait désigné, à Versailles, en avril 1760, pour succéder à Voltaire parmi les Quarante, lors du faux bruit de la mort du philosophe. *Mons de Limoges* ne fut reçu à l'Académie française que le 9 avril 1761, en remplacement de Sallier, mort le 9 janvier de la même année. (Cloo.)

nière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très humble et très obéissant serviteur des évènements. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France; car j'ai su me rendre très heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aie résisté en face; et je l'ai fait désister de ses prétentions, comme vous verrez par ma réponse ci-jointe à M. de Chauvelin [1]. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embrasser; mais cela me manque horriblement.

LETTRE MMDCCCXLIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 4 auguste.

Avez-vous reçu, ma chère nièce, un paquet dans lequel il y avait un exemplaire de l'*Histoire* du Czar, avec un autre?

Vous venez de perdre votre oncle Montigni [2];

[1] L'intendant des finances à qui est adressée la lettre MMDCLV. Celle dont il s'agit ici nous est inconnue. (CLOG.)

[2] Mignot de Montigni, père d'Étienne Mignot de Montigni, le membre de l'Académie des sciences. (CLOG.)

il faut bien s'accoutumer à perdre ses oncles, et que la loi de nature s'accomplisse; nous en sommes actuellement aux cousins. Daumart est condamné à mort par la *Tournelle* de Tronchin. Qui aurait cru que ce jeune homme de vingt ans passerait avant moi!

Je ne sais aujourd'hui aucune nouvelle. Le roi de Prusse m'a écrit [1], en rentrant de Saxe; il me paraît de bien mauvaise humeur. Tout le monde desire une paix qu'il me paraît presque impossible de faire; vous savez que M. de Montmartel répond des fonds pour l'année prochaine. Le crédit est la base de tout, et ce crédit n'est qu'entre ses mains. Il fera sans doute des élèves qui auront son secret. La France a de grandes ressources, et elle en aura toujours, même malgré la perte de sa marine. Nous n'avions point de marine du temps de Henri IV, et cependant ce grand roi fut l'arbitre de l'Europe. On n'est occupé à Paris que de plaisirs et de murmures.

[1] Cette lettre de Frédéric manque. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 auguste.

C'est pour vous dire, ô ange gardien! que *la Chevalerie* est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de Choiseul répare par ses bontés le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de *Tancrède* est une claironnade terrible. Imaginez donc cette Melpomène désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirant dans les convulsions de l'amour et de la fureur; je le dis, ce sera une claironnade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de Chauvelin.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
RACINE, *les Plaideurs*, act. I, sc. VIII.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer *l'Écossaise* trois fois la semaine; c'est bien assez de siffler, deux fois en sept jours, l'ami Fréron.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second, dans mon dernier paquet, je datai 10; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé Morellet.

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE MMDCCCXLV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

6 auguste.

Si la guerre contre les Anglais nous désespère, madame, celle des rats et des grenouilles est fort amusante. J'aime à voir les impertinents bernés et les méchants confondus. Il est assez plaisant d'envoyer du pied des Alpes à Paris des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots. Il est vrai qu'on n'a pas visé précisément aux plus absurdes et aux plus révoltants; mais patience, chacun aura son tour, et il se trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le président Le Franc de Pompignan, et Fréron.

On ne parle que de *remontrances;* je vous avoue

que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très impertinent, très lâche, et très absurde, qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais, qui se ruinent à nous assommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

Tâchez, madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous soutenez cet état, vous y êtes accoutumée, c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuses. Vous avez sans doute quelques excellents lecteurs auprès de vous; c'est une consolation continuelle; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme[1] de cent deux ans qui a trois enfants sourds et muets. Ils font conversation avec leur mère, du matin au soir, tantôt en remuant les lévres, tantôt en remuant les doigts, jouent très bien tous les jeux, savent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands ba-

[1] Sans doute madame Lullin, à laquelle Voltaire avait présenté un bouquet le 6 janvier 1759. — *Poésies*, tom. IV. (Cloo.)

billards; ils entendent tout ce qu'on dit au remuement des lèvres; en un mot, ils sont fort bonne compagnie.

M. le président Hénault est-il toujours bien sourd? du moins il est sourd à mes yeux; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puisqu'il est avec M. d'Argenson [1].

A propos, madame, digérez-vous? Je me suis aperçu, après bien des réflexions sur *le meilleur des mondes possibles*, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée dans ce monde; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu sur-tout que les boulets de canon du prince Ferdinand, et des flottes anglaises, n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus d'ailleurs d'adresses contre-signantes; tant on se plaît à réformer les abus! Je suis, de plus, occupé du czar Pierre, matelot, charpentier, législateur, surnommé *le Grand*. Ayant renoncé à Paris, je me suis enfui aux frontières de la Chine; mon esprit a plus voyagé que le corps de La Condamine. On dit que ce sourdaud veut être de l'A-

[1] Le comte d'Argenson toujours exilé à sa terre des Ormes. (Cloc.)

cadémie française; c'est apparemment pour ne pas nous entendre[1].

Heureux ceux qui vous entendent, madame! je sens vivement la perte de ce bonheur; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de Fréron. On dit que *l'Écossaise*, en automne, amène la chute des feuilles.

Mille tendres et sincères respects.

LETTRE MMDCCCXLVI.

A M. DAMILAVILLE.

A Fernei, 6 auguste.

Je suis extrêmement sensible, monsieur, à toutes les marques d'attention que vous voulez bien me donner. Je n'ai point vu mes lettres, que le sieur Palissot a jugé à propos d'imprimer; je doute fort qu'il ait conservé la pureté du texte[2]. On dit aussi qu'on a imprimé un *factum* de Ramponeau,

[1] Quand La Condamine remplaça à l'Académie française l'ancien évêque de Rennes, Vauréal, mort le 19 juin 1760, il fit ce quatrain très connu :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd; tant mieux pour lui;
Mais non muet; tant pis pour elle.

(Clog.)

[2] Les doutes de Voltaire se changèrent bientôt en certitude, relativement à l'altération du texte de ses lettres. (Clog.)

dans lequel on a tronqué plusieurs passages, et étrangement altéré le style de cet illustre cabaretier. Comme je suis tout-à-fait son serviteur, en qualité de bon Parisien, je suis fâché qu'on ait défiguré son ouvrage.

On me parle beaucoup de la comédie de *l'Écossaise*, traduite de l'anglais de M. Hume, prêtre écossais. On prétend que le sieur Fréron veut absolument se reconnaître dans cette pièce; mais comment peut-il penser qu'on ose dire du mal d'un homme comme lui, qui n'en a jamais dit de personne? Je n'ai point vu la *Requête* du sieur Carré, traducteur de *l'Écossaise*, contre le sieur Fréron; on dit qu'elle est très honnête et très mesurée.

J'ai oublié, monsieur, votre demeure; mais je suppose que ma réponse ne vous en sera pas moins remise. J'ai l'honneur d'être bien véritablement, monsieur, votre, etc. V.

LETTRE MMDCCCXLVII.

A M. THIERIOT.

A Fernei, 8 auguste.

Vous ne me dites point qu'on a joué *l'Écossaise*, qu'il a paru une *Requête* aux Parisiens, de Jérôme Carré, traducteur de *l'Écossaise*; qu'on a imprimé

une pièce de vers intitulée *le Russe à Paris;* vous ne me dites rien de *Protagoras,* de l'abbé *Mordsles,* de l'évêque limousin [1] qui va succéder, dans l'Académie, à *frère Jean des Entommeures* de Vauréal, et qui aura sa tape s'il *pompignanise;* en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou? comment vont les *remontrances?* où en sont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc?* que font le grand Fréron et le sublime Palissot? Pour moi, je mets tout aux pieds du crucifix. Je bâtis une église; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidèles; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église; annoncez cette nouvelle consolante aux enfants d'Israël; que tous les saints s'en réjouissent. Les méchants diront sans doute que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau paysage, et pour avoir une grande avenue; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la Sœur du pot* [2]; mais on m'a

[1] De Coetlosquet. Ce fut La Condamine qui succéda à Vauréal.

[2] C'était peut-être quelque facétie relative aux philosophes. On sait que la duchesse d'Aiguillon, à qui est adressée la lettre CCLXXI, était alors connue sous le nom de *Sœur-du-pot des philosophes.* Madame du Deffand, en écrivant à Voltaire le 23 juillet 1760, termi-

envoyé un avis de parents assez plaisant pour faire interdire le sieur de Pompignan, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous, qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Fernei, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que Palissot ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte*. *Scribe. Vale.*

LETTRE MMDCCCXLVIII[1].

A M. DE MAIRAN.

A Tournai, 9 auguste.

Je vous remercie bien sensiblement, monsieur, d'une attention qui m'honore, et d'un souvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos *Lettres au* P. Parrenin, et ses réponses, comme des monuments bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime passionnément Cicé-

nait ainsi sa lettre: « Qu'est-ce que c'est que *la Sœur-du-pot* dont « tout le monde parle et que personne n'a vue? » (CLOG.)

* C'est précisément ce que fit Palissot.

[1]* Depuis le 10 janvier 1748 (lettre MCCCXIV) Voltaire avait sans doute écrit à Mairan; mais nous ne connaissons aucune lettre adressée par lui à ce dernier pendant cet intervalle d'environ douze ans. (CLOG.)

ron, parcequ'il doute; vos *Lettres au* P. Parrenin sont des doutes de Cicéron. Mais, quand M. de Guignes a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très creux. J'ai été obligé, en conscience, de me moquer de lui, sans le nommer pourtant, dans la Préface [1] de l'*Histoire de Pierre Ier*. On imprimait cette histoire l'année passée, lorsqu'on m'envoya cette plaisanterie de M. de Guignes. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était précisément le roi d'Égypte *Menès*, comme Platon était, chez Scarron, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire dans ma Préface: « Je sais que des philosophes « d'un grand mérite ont cru voir quelque confor- « mité entre ces peuples; mais on a trop abusé de « leurs doutes, etc. »

Or ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, monsieur; et ceux qui abusent de vos doutes [2], ce sont les Guignes. Je lui en devais d'ail-

[1] * Voyez, tom. XXXI de cette édition, pag. 8, ce que Voltaire dit indirectement du *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*. Ce *Mémoire*, publié par de Guignes, en 1759, avait fait beaucoup de bruit. Deshauteraies y répondit par un écrit intitulé *Doutes*, etc. (Clog.)

[2] * Le Roux Deshauteraies (mort en 1795) avait aussi publié en 1759 des *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes, qui a pour titre :* Mémoire, etc. (Clog.)

leurs à propos des Huns; car M. de Guignes se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns*. J'ai vu des Huns, moi qui vous parle; j'ai eu chez moi des petits Huns, nés à trois cents lieues de l'est de Tobolskoi [1], qui ressemblaient, comme deux gouttes d'eau, à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit. Ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris, et je me consolais de nous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie. Cela est, par parenthèse, bien remarquable; jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de Guignes; mais ce n'est pas ma faute, je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savants d'Archangel et du Kamtschatka. Mon exemplaire a resté un

[1] Ou Tobolsk. — On lit *Joloskoi* dans l'édition de Kehl, et cette faute de copiste ou d'impression se trouve dans toutes les autres éditions. (Cloo.)

an en Russie; on me le renvoie. On m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelé fort jolis. Ceux qui aiment la variété seront fort aises de cette découverte; on aime à voir la nature s'élargir. Nous étions autrefois trop resserrés; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais, on a beau faire, Ramponeau, les comédies du boulevart, et Jean-Jacques mangeant sa laitue à quatre pattes[1], l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques.

Je ne peux finir cette lettre, monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Égyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitants de Mesraïm; ma raison est qu'un petit pays, très étroit, inondé tous les ans, a dû être habité bien plus tard que le sol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la construction des villes; et, comme les pêchers nous viennent de Perse, je crois qu'une certaine espèce d'hommes, à-peu-près semblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Asie. Si Sésostris a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Égyptiens n'ont

[1] *Les Philosophes*, act. III, sc. IX. (Clog.)

pas été taillés pour être conquérants. C'est de tous les peuples de la terre, le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus sottement superstitieux. Quiconque s'est présenté pour lui donner les étrivières, l'a subjugué comme un troupeau de moutons. Cambyse, Alexandre, les successeurs d'Alexandre, César, Auguste, les califes, les Circassiens, les Turcs, n'ont eu qu'à se montrer en Égypte pour en être les maîtres. Apparemment que, du temps de Sésostris, ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voisins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprisables qu'eux.

Pour moi, monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien; je jouis de la plus heureuse indépendance; je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révèrerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux éléments dont il est tiré.

LETTRE MMDCCCXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 auguste.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher Palissot pour vous l'envoyer. Palissot est un brave homme; il imprime *Français*[1], *aurais, ferais*, par

[1] * Voyez, relativement à l'orthographe de ce mot, et à la diph-

un *a*, et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent; mais c'est un calomniateur que mon cher Palissot, un misérable; et j'ai l'honneur de l'en avertir assez gaiement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher Palissot était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de Malesherbes me rende d'importants services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée *l'Avant-Coureur*, nommé Jonval [1], demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des nouveaux philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet oracle; pour moi j'en ignore l'auteur [2]. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme; je lui dois, au moins, un remerciement. Ce Jonval l'annonçait donc, et en même temps le dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit : Si vous tombez sur V., on vous en saura gré; mais si vous voulez défendre V., on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez

thongue *ai*, les lettres CCCCX et MDCLXXXIII, et l'article FRANÇOIS du *Dictionnaire philosophique*. (CLOG.)

[1] Il travaillait, en 1759, à *la Feuille nécessaire*, qui prit en 1760 le titre d'*Avant-Coureur*, et eut pour principaux rédacteurs Querlon, La Combe et la Dixmerie. (L. D. B.)

[2] L'abbé Guyon. (CLOG.)

que V. se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage. O ange, V. baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais.

LETTRE MMDCCCL.

A M. DUCLOS.

11 auguste.

Je sais depuis long-temps, monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit; vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. Diderot dans l'Académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. Diderot vous secoude par quelques démarches sages et mesurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de Pompadour; et, quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. Diderot, j'ose croire que personne ne sera assez hardi pour s'y opposer. Nous ne sommes plus au temps des théa-

tins évêques de Mirepoix [1]; il vous sera d'ailleurs aisé de voir sur combien de voix vous pouvez compter à l'Académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait cesser la persécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables hommes du monde, qui sans doute est votre ami. M. d'Alembert me paraît disposé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le succès de cette entreprise. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer [2] de tout votre cœur; le temps est venu où tous les philosophes doivent être *frères*, sans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je suis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'Académie* [3]; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire, j'en serai peut-être bien indigne, car je suis un pauvre grammairien; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon que je trouve l'ancien plan sur lequel on a travaillé mauvais. On réduisait le dictionnaire aux termes de la conversation, et la plupart des arts

[1] * Allusion au *mage Vebor* (Boyer). (Clog.)

[2] * D'Alembert et Duclos étaient *fort mal* ensemble. (Clog.)

[3] * Au mois d'octobre suivant, Duclos chargea Voltaire de l'article T pour ce *Dictionnaire*, dont la quatrième édition fut présentée au roi au commencement de 1762. (Clog.)

étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer; mais un dictionnaire sans citations est un squelette.

Je suis un peu surpris de vous voir dans le secret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie; mais je ne le suis pas du service que vous voulez bien me rendre; j'en suis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de messieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aisément d'un prince du sang [1], comme engagiste; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir, et dont le refus vous laisse dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de La Marche aura conclu avec sa majesté; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès qu'à tout autre. Cependant l'affaire de Diderot me tient encore plus à cœur que le pays de Gex. J'aime fort ce petit coin du monde; c'est, comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main; je suis un peu malingre.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de

[1] Le prince de Conti. (Cloo.)

votre dictionnaire devient la raison la plus plausible et la plus forte pour recevoir M. Diderot. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire? ne pourriez-vous pas, après avoir établi sourdement cette batterie, vous assembler sept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. Diderot comme le plus capable de concourir à votre entreprise? M. le duc de Nivernais [1] ne vous seconderait-il pas dans ce projet? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole? Les dévots diront que Diderot a fait un ouvrage de métaphysique qu'ils n'entendent point; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est bon catholique. Il est si aisé d'être catholique!

Adieu, monsieur; comptez sur ma reconnaissance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

[1] Reçu à l'Académie française en 1743, en remplacement de Massillon mort en 1742. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCLI.

A MADAME D'ÉPINAI.

Il faut qu'il entre, mon adorable philosophe; qu'il entre, qu'il entre, vous dis-je; *contrains-les d'entrer* [1].

Notre cher *Habacuc*, du courage, je vous en prie. La chose vous paraît impossible; je vous ai déja dit [2] que c'est une raison pour l'entreprendre. Nous réussirons; croyez-moi, ce sera un beau triomphe. Mais que Diderot nous aide, et qu'il n'aille pas s'amuser à griffonner du papier dans un temps où il doit agir. Il n'a qu'une chose à faire, mais il faut qu'il la fasse; c'est de chercher à séduire quelque illustre sot ou sotte, quelque fanatique, sans avoir d'autre but que de lui plaire. Il a trois mois pour adoucir les dévots; c'est plus qu'il ne faut. Qu'on l'introduise chez madame..., ou madame..., ou madame..., lundi; qu'il prie Dieu avec elle mardi, qu'il couche avec elle mercredi; et puis il entrera à l'Académie tant qu'il voudra, et quand il voudra. Comptez qu'on est très bien disposé à l'Académie. Je recommande sur-tout le se-

[1] * Saint Luc, chap. XIV, v. 23. (CLOG.)

[2] * Lettre MMDCCCXXXVII à madame d'Épinai et à *Habacuc*-Grimm. (CLOG.)

cret. Que Diderot ait seulement une dévote dans sa manche ou ailleurs, et je réponds du succès. On s'est déjà ameuté sur mes pressantes sollicitations. Travaillez sous terre, tous tant que vous êtes. Ne perdez pas un moment; ne négligez rien. Vous porterez à *l'infame* un coup mortel; et je vous donne ma parole d'honneur de venir à l'Académie le jour de l'élection. Je suis vieux; je veux mourir au lit d'honneur.

Ma belle philosophe, voici une autre histoire, une autre négociation. N'est-ce pas M. Faventines[1] qui a le département du domaine? M. d'Épinai ne peut-il pas, quand il rencontrera ce terrible Faventines au conseil des fermes, lui dire: Monsieur, ne savez-vous rien de nouveau sur le pays de Gex? ne vous a-t-on rien dit touchant certains arrangements avec le roi? n'a-t-il rien transpiré? Alors M. Faventines dira oui ou non; et ce oui ou ce non, vos belles mains me l'écriront.

Mais qu'il entre, qu'il entre, qu'il entre à l'Académie. J'ai cela dans la tête, voyez-vous! Ma belle philosophe, je vous ai dans mon cœur; il est vieux, mon cœur, mais il rajeunit quand il pense à vous. Qu'il entre, vous dis-je; tel est mon avis; et qu'on ruine Carthage, disait Caton, qui n'était pas si vieux que moi.

[1] Fermier-général, comme le mari de madame d'Épinai. (Cloc.)

O belle philosophe! ô *Habacuc!* je vous salue en Belzébuth.

LETTRE MMDCCCLII.

A M. THIERIOT.

Le 11 auguste; fi, que *août*[1] est barbare!

A peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que Dieu m'exauça, et je reçus sa lettre du 30 juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de *l'Ecossaise*, et de *Catherine Vadé*, et d'*Aléthof*, etc. M. d'Argental est celui qui a le plus contribué[2] à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poste, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de si loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon Moïse complet. Il a fait *le Pentateuque* comme vous et moi; mais qu'importe? ce

[1] En 1755, et peut-être encore quelques années plus tard, Voltaire écrivait *aoust* au lieu de *auguste*, qui n'a pas prévalu en France comme en Angleterre où l'on appelle *august* le huitième mois de l'année. (Cloc.)

[2] J. J. Rousseau y avait contribué aussi par la duchesse de Luxembourg; mais il paraît que l'accélération de la mise en liberté de Morellet (le 30 juillet) fut due particulièrement à un de ses cousins, ancien camarade de collège du lieutenant-général de police de Sartine. — Voyez l'*Histoire de la détention des Philosophes*, par J. Delort, tom. II, pag. 336. (Cloc.)

livre est cent fois plus amusant qu'Homère, et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin Palissot; je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc, ce cher Palissot! il exulte en public! il ne sait donc pas que sa pièce des *Philosophes* est *de frigidis!*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire, en me levant et en me couchant. C'est d'ailleurs un drôle de corps que notre ami *Protagoras;* il est têtu comme une mule. Il est tout plein d'esprit; il a toutes sortes d'esprit; il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables, car *Luc* est aux abois; sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris*[1]! O *Luc!* l'aurais-tu cru que je serais cent fois plus heureux que toi!

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyions, avant d'aller trouver Virgile et l'abbé Pellegrin dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin Baron[2]? Venez aux Délices; elles sont plus riantes que la rue Culture-Sainte-Catherine.

[1] Isaïe, chap. XIV, v. 12. (CLOG.)

[2] Hyacinthe-Théodore Baron, habile médecin, mort à Paris en 1787. (CLOG.)

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église; je veux qu'Abraham Chaumeix et ses consorts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête; ils seront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes Lettres à Palissot, avec les réponses, au lieu des lettres de Palissot avec mes réponses; ce Palissot est un peu infidèle.

LETTRE MMDCCCLIII.

A M. MARMONTEL,

A PARIS.

13 auguste.

Nous avions été un peu alarmés, monsieur, de certaines terreurs paniques que messieurs les directeurs de la poste avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de Choiseul et madame de Pompadour connaissent la façon de penser de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer sans risque; on sait que nous aimons le roi et l'état. Ce n'est pas chez nous que les Damiens ont entendu des discours séditieux [1]; on ne prétend point chez nous que l'état doive

[1] Allusion au parlement de Paris. — Les jésuites prétendaient que Damiens avait *été janséniste;* les convulsionnaires parlemen-

périr faute de subsides; nous n'avons point de *convulsionnaires* dans nos terres. Je dessèche des marais, je bâtis une église, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les jansénistes et tous les molinistes d'être plus attachés à l'état que nous le sommes. Il est vrai que nous rions du matin au soir des Pompignan et des Fréron; mais, quoique Le Franc ait épousé la veuve[1] d'un directeur des postes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liste de ses ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute sûreté; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que Fréron est un bas coquin, et Le Franc un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de Broglie ne soit dans Cassel.

Abraham Chaumeix, *Jean* Gauchat, *Martin*[2] Trublet, ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de son royaume; l'*univers*

taires assuraient, au contraire, que cet insensé avait été imbu des doctrines jésuitiques sur le régicide. Entre eux seuls était le débat. (CLOG.)

[1] M. Ant. Fél. de Caulaincourt, mariée en première noces à Grimod du Fort. (CLOG.)

[2] Ce prénom, comme celui de *Jean*, donné à Gauchat, sont de l'invention de Voltaire, qui dit à Linant dans la lettre MMDCCCXXVII : « Il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin!* » (CLOG.)

n'en saura rien ; l'*univers* n'est fait que pour Pompignan. Je vous écris cette lettre en droiture, parceque M. Bouret ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant de l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami Fréron reçoit le fouet et la fleur de lis qu'on lui donne trois fois par semaine à la Comédie; donnez-nous des nouvelles sur-tout de votre situation, de vos desseins, et de vos espérances ; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame Geoffrin [1]. Si vous voyez M. Duclos, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché; mais sur-tout soyez bien persuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive Fréron chez lui? Ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles? est-il vrai qu'il est brouillé avec Palissot, et que la discorde est dans le camp des ennemis? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchants et la méchanceté, les

[1] * Cette dame, avec laquelle Voltaire fut en correspondance, avait été très liée avec l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois*, et elle recevait chez elle habituellement d'Alembert, Marmontel, Morellet, Thomas, etc. (Cloc.)

hypocrites et l'hypocrisie; ayez la charité de nous mander tout ce que vous saurez de ces garnements. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de *Melpomène*-Clairon. Que fait-elle? que dit-elle? que jouera-t-elle? lui a-t-on lu

. . . . . d'une voix fausse et grêle,
Le triste drame écrit pour la Denèle?
Le Pauvre Diable, v. 135.

Quelque chose qu'elle joue, ce sera un beau tapage quand elle reparaîtra sur la scène. Adieu; si vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous [1]; c'est avec ses *frères* qu'il faut réciter son office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCLIV.

A M. D'ALEMBERT.

A Fernei, 13 auguste.

Vous êtes assurément, mon divin *Protagoras*, un des plus salés philosophes que je connaisse; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre sel cette troupe de polissons hypocrites qui veut tantôt être sérieuse et tantôt plaisante, et qui

[1] Marmontel avait quitté Voltaire vers le milieu de juin précédent; il ne devait *plus le revoir qu'expirant*, à Paris (en 1778), comme il le dit dans ses *Mémoires*, liv. VII. (Cloc.)

n'est jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de son côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils sont pour nous.

Sans doute il faut se réunir avec Duclos, et même avec Mairan, quoiqu'il se soit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puisse couvrir tous les philosophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon serré. Je suis enivré de l'idée de mettre Diderot à l'Académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'Académie travaille à son *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce dictionnaire sans Diderot; cela pourra exciter une petite guerre civile; et, à votre avis, la guerre civile n'est-elle pas fort amusante? Après avoir fait entrer Diderot, je prétends qu'on fasse entrer [1] l'abbé *Mords-les*. Il ne se passait pas de jour de poste que je n'écrivisse pour cet abbé, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais j'aime passionnément mes *frères* en Belzébuth. Je crois, entre nous, que M. d'Argental a fait déterminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que Jean-Jacques à délivrer notre *frère*.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* *, que Char-

[1] Morellet ne fut reçu à l'Académie qu'en 1785. (Cloo.)

* C'est une brochure intitulée *Lettres de M. de Voltaire à M. Pa-*

les Palissot a fait imprimer. Je ne sais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienséances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte [1] en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même. Le pis de la chose c'est qu'il croit sa pièce bonne, parcequ'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une Lettre au vieux *Stentor*-Astruc, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidèle Thiériot me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aie dit à Palissot que vous m'écrivez quelquefois *des lettres de Lacédémonien* *, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait Arlequin; il voulait mourir de rire. Engagez

lissot, avec les réponses, à l'occasion de la comédie des Philosophes. *Genève* (Paris), 1760, in-12 de 68 pages.

[1] * Ce reproche assez grave, mais probablement mérité, n'a pas empêché Palissot, en parlant des Lettres de Voltaire, en général, de rendre justice à *l'esprit qui en fait le charme*, et à *l'excellent ton de bonne compagnie qu'elles respirent.* (Cloc.)

* Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre MMDCCLXXXVIII.

l'ami Thieriot ou le prêtre de Baal, *Mords-les*, à me donner les éclaircissements suivants, que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur Gauchat et Chaumeix; quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Pui, Pompignan, en recommandant à l'ami Thieriot de m'envoyer la Réconciliation [1] de la piété et de l'esprit; le nom de la maq..... nommée par l'archevêque [2], pour directrice de l'hôpital; le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires; le nom du révérend père jésuite du collége de Louis-le-Grand, qui passe pour aimer le plus tendrement *la jeunesse*. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade;* cela m'amuse plus que Pierre-le-Grand. J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le conte du Tonneau* a fait plus de mal à l'église romaine que Henri VIII.

Luc périra. C'est bien dommage que *Luc* ait voulu faire le roi; il ne devait faire que le philosophe.

Je viens de lire le passage d'un jacobin; le voici: « Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que « Dieu n'a fait; car celui-ci travailla pendant sept « jours à faire des ouvrages de boue; l'autre en-

[1] La *Dévotion réconciliée avec l'esprit*. (CLOG.)
[2] Christophe de Beaumont. (CLOG.)

« gendre Dieu même, la cause des causes, etc. » Ce passage est de frère Alain de La Roche[1], *in Tractatu de dignitate sacerdotum*. L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à nosseigneurs de *la classe* du Parlement.

LETTRE MMDCCCLV.

A M. BAGIEU[2].

Aux Délices, 13 auguste.

Ma nièce est un gros cochon, comme sont, monsieur, la plupart de vos Parisiennes. Cela se lève à midi; la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi. Pardonnez donc, monsieur, à madame Denis son extrême paresse, elle ne vous en est pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui sers de

[1] On lit dans le *Moréri* de 1759 que ce religieux, mort en 1474, ne laissa aucun ouvrage; mais qu'après sa mort on recueillit en forme de Traités ce qu'il avait débité dans des sermons pleins d'*histoires merveilleuses*. (Cloo.)

[2] C'est à ce chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi qu'est adressée la lettre MDCCX. (Cloo.)

secrétaire; je suis exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque M. Morand [1], votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur Fréron.

« Sæpe, premente deo, fert deus alter opem. »
Ovid., *Trist.*, lib. I, eleg. II, v. 4.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les Fréron, les Pompignan, les Abraham Chaumeix, m'auraient livré sans doute au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce Fréron de me soupçonner d'être l'auteur de *l'Écossaise!*

Un grand théologien mahométan prétend que Dieu envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchants qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un scalpel céleste, pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à Fréron; mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec

[1] Chirurgien-major de l'Hôtel des Invalides, mort en 1773. (Clog.)

les sentiments les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMDCCCLVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

15 auguste.

Caro, vous voulez *le Pauvre Diable; eccolo. Che fo io nel mio ritiro? Crepo di ridere; e che farò? ridero in sino alla morte.* C'est un bien qui m'est dû; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le Skellendorf; il a dîné dans ma guinguette. Il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit et des talents. J'attends votre chimiste, mais je vous dirai :

« . . . . . attamen ipse veni. »

Frà un mese vi manderò il Pietro [1]; mais songez que vous m'avez promis vos *Lettres* [2] *sur la Russie.* Je veux au moins avoir le plaisir et l'honneur de vous citer dans le second tome; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette histoire russe sera la dernière chose sérieuse que je ferai de ma

[1] * L'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand.* (Cloo.)

[2] * *Seggio di Lettere sopra la Russia.* Ce recueil, publié à Paris en 1760, était composé de neuf Lettres; les huit premières, adressées à milord Hervey; la dernière au marquis Scipion Maffei. (Cloo.)

vie; je bâtis actuellement une église; mais c'est que je trouve cela plaisant.

Tout mon chagrin est que vous n'ayez pas *la Pucelle*, la vraie *Pucelle*, très différente du fatras qui court dans le monde sous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaisant; les temps sont changés; c'est à moi seul qu'il appartient de rire. Quand je dis seul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que Machiavel aurait été un bon général d'armée, mais je n'aurais pas conseillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trêve.

Je ne sais pas encore si Breslau est pris; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'*amo*, l'*amerò sempre*. Votre *Secretario* [1] est un très bon ouvrage.

[1] * Algarotti est auteur d'un écrit intitulé *Science militaire du Secrétaire florentin* (Machiavel). (CLOG.)

LETTRE MMDCCCLVII*.

A STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Aux Délices, 15 auguste.

Sire, je n'ai jamais que des graces à rendre à votre majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans sa chaumière fasse à proportion autant de bien que votre majesté en fait dans ses états; elle a bâti de belles églises royales; j'édifie des églises de village. Diogène remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers est de faire, chacun dans son état, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier

* Le roi de Pologne fit une réponse *de sa main* à cette lettre; mais elle n'a pas été recueillie. — C'était en décembre 1751 que le *beau titre* de *Bienfesant* avait été donné à Stanislas. (CLOO.)

livre[1] de votre majesté, que le cher frère Menoux m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que votre majesté rend au genre humain. Si jamais il se trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de votre majesté. Elle bénit Dieu sans doute de ce que, depuis Descartes et Newton, il ne s'est pas trouvé un seul athée en Europe. Votre majesté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde; elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours qui ne regarde le hasard comme un mot vide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-Puissant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'état et le monarque; ils sont soumis aux lois; ils donnent l'exemple de l'attachement

[1] * *L'Incrédulité combattue par le simple bon sens; essai philosophique par un roi.* (Cloo.)

et de l'obéissance. Ils condamnent, et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, sire, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les rois sont philosophes, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que l'amour de Dieu, du monarque, et de l'état; confondez ces hommes insensés livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur Lange dit que les jésuites sont athées, parcequ'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère Hardouin, jésuite, dit que les Pascal, les Arnauld, les Nicole, sont athées, parcequ'ils n'étaient pas molinistes. Frère Berthier soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*Histoire générale*, parceque l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens, conduits par des nuées bleues [1], sont venus du pays de Tacin, dans

[1] *Essai sur les mœurs.* (Cloo.)

le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère Berthier devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des *contes bleus* à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un Journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion, au sujet de la rue Tire-Boudin et de la rue Trousse-Vache; et le Breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au Châtelet de Paris.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs sujets, animés les uns contre les autres, font les maux particuliers. Un grand roi tel que vous, sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste; il n'est d'aucune faction; il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire; il rend la raison respectable, et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal; il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave à notre cher frère Menoux, afin qu'il fasse du bien; il sait que la vertu et la religion consistent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les disputes; il se fait bénir, et les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous fesiez la félicité de vos peuples; et que, si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à votre majesté que votre vie, utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. Aureng-Zeb et Muley-Ismaël ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans [1]; si Dieu accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Stanislas-*le-Bienfesant?* Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE MMDCCCLVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 auguste.

Voici deux Génevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. Turrettin et

[1] Aureng-Zeyb, né le 20 octobre 1619, était âgé d'environ quatre-vingt-huit ans quand il mourut, le 21 février 1707. Muley-Ismaël n'en avait que quatre-vingt-un lorsqu'il cessa de vivre, le 22 mars 1727. (Cloc.)

Rilliet sont les seuls objets de mon envie; car je vous jure, mon très cher gouverneur, que je n'envie nullement ni Pompignan ni même Fréron. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce Fréron vous a un tant soit peu manqué de respect, dans une de ses *mal-semaines*. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher Palissot est-il toujours favori de sa majesté polonaise? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce? Notre cher frère Menoux m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple....; essai par un roi;* essai auquel il paraît que cher frère Menoux a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse [1] que je lui ai faite; mais moi je vous montre ma lettre [2] au roi de Pologne, et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'*Histoire* de Pierre Ier. Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat [3] dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une

[1] La lettre MMDCCCXX. (CLOG.)

[2] Celle qui précède. (CLOG.)

[3] Du 11 juillet 1759, relatif à l'exactitude avec laquelle Voltaire écrivit l'*Histoire de Charles XII*. Voyez cette *Histoire* et le *Commentaire historique*. — Voltaire, en 1759, avait inséré ce certificat dans la Préface de l'*Histoire de l'empire de Russie*. (CLOG.)

église, je me sens encore très mondain ; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété. J'espère que Dieu me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grace cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément. Plaignez-moi, monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE MMDCCCLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 auguste.

Mon divin ange, il faut que notre ami Fréron soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits, qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardants, il y aura des combattants, et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré, le Frère de la Doctrine chrétienne*, et *Catherine Vadé* et consorts, ont rendu un très grand service à une certaine partie de la nation qui n'est pas peu de chose. Si on avait laissé dire et faire les Pompignan, les Palissot, les Fréron, et même les maître Joli de Fleuri, les philosophes auraient passé pour une troupe de gens sans honneur et sans raison. J'ai écrit une singulière lettre au roi Stanislas, en le remerciant du livre que frère Menoux a mis sous son nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de *Tancrède*. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de Choiseul n'ait pas regardé ce secret comme un secret d'état. Le spectacle en sera si frappant, la situation si neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières scènes) si touchant, mademoiselle Clairon si supérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré Fréron.

Ici l'auteur s'embarrasse, parcequ'il a un peu de fièvre; ce n'est pas Fréron qui la lui donne. Il va faire mettre sur un papier séparé de petites annotations pour *la Chevalerie*.

LETTRE MMDCCCLX.

A M. THIERIOT.

20 auguste.

Mon cher correspondant, je vous rends mille graces de votre exactitude, de votre zèle pour la bonne cause, et de tous vos envois.

Le Discours imprimé à Athènes est savant, adroit, ingénieux, à propos, et peut faire beaucoup de bien. Nommez l'auteur, afin que je le bénisse. On peut tirer parti de l'Histoire d'Élie Catherin [1], né à Quimper-Corentin. Il est bon de faire connaître les scélérats. La philosophie ne peut que gagner à toute cette guerre. Le public voit d'un côté Palissot, Fréron, et Pompignan, à la tête de la religion, et de l'autre les hommes les plus éclairés qui respectent cette religion encore plus que les Fréron ne la déshonorent.

Je pense que vous êtes trop difficile de blâmer mes réponses à Palissot. Songez qu'il a passé plusieurs jours chez moi, qu'il m'a été recommandé

[1] Thieriot venait d'envoyer à Voltaire des Notes sur Fréron (Élie-Catherine). Ces notes, dont l'auteur de *l'Écossaise* daigna rebouiser un peu le style, parurent plus tard avec le titre d'*Anecdotes sur Fréron*. Voyez les *Mélanges historiques*, tom. I, pag. XII de la *Notice*; tom. II, pag. 3; et une lettre à Thieriot du 17 juin 1770 dans la *Correspondance*. (CLOG.)

par ce qu'on appelle les puissances, et que je lui ai mandé : *Vous avez tort, et vous devez avoir des remords.*

Monnet et Corbi persistent donc toujours dans l'idée de m'imprimer? Mais comment se tireront-ils d'affaire pour l'*Histoire générale*, à laquelle j'ai ajouté dix chapitres, en ayant corrigé cinquante?

Continuez à combattre en faveur du bon goût et du sens commun. Exhortez sans cesse tous les philosophes à marcher les rangs serrés contre l'ennemi; ils seront les maîtres de la nation, s'ils s'entendent.

Le roi Stanislas m'a envoyé son livre, moitié de lui, moitié du jésuite Menoux. Voici ma réponse [1]; voyez si elle est honnête, et si *Protagoras* en sera content.

Et vale.

LETTRE MMDCCCLXI.

A MADAME D'ÉPINAI.

20 auguste; *août* est trop barbare.

Adorable philosophe, vous saurez que le roi Stanislas m'a envoyé son ouvrage, ou plutôt celui de frère Menoux, intitulé *l'Incrédulité com-*

[1] La lettre MMDCCCLVII. (Cloo.)

battue par le simple bon sens. Voici ma réponse. Si vous la trouvez sage, si elle ne vous paraît pas maladroite, si vous la trouvez utile à la bonne cause, vous avez des secrétaires

J'ai lu le Discours imprimé à Athènes; les Socrates n'en doivent pas être mécontents. Quelle est la bonne ame qui a rendu ce service au public? L'ouvrage est plein d'érudition, d'honnêteté, d'esprit et d'adresse.

Que les philosophes soient unis, et ils triompheront de tout.

Et qu'il entre, qu'il entre[1]!

Mille tendres obéissances à toute votre famille, et à tous vos amis.

LETTRE MMDCCCLXII.

A M. L'ABBÉ PERNETTI[2],

A LYON.

22 auguste.

Nos conventicules[3] de Satan, proscrits par Jean-Jacques et par Gresset, ne recommenceront, mon

[1] * Que Diderot entre à l'Académie française. (Clog.)

[2] * Jacques Pernetti, né dans le Forez en 1696. On n'a pas recueilli toutes les lettres que Voltaire adressa à cet historiographe de Lyon, ville où ce dernier mourut en 1777. (Clog.)

[3] * Les représentations des pièces de Voltaire sur le petit théâtre de Tournai. (Clog.)

cher ami, que quand M. le duc de Villars sera arrivé; je voudrais que votre archevêque [1] pût y assister comme vous, je crois qu'il ne serait pas mécontent de madame Denis. Il est bien ridicule qu'un primat des Gaules ne soit pas le maître d'avoir du plaisir. Autrefois les évêques allaient aux spectacles; ce sont ces faquins de calvinistes et de jansénistes qui, n'étant pas faits pour des plaisirs honnêtes, en ont privé ceux qui sont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et sûrement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je suis très fâché de n'être pas de son diocèse, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'église que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux sont à votre service.

Je vous demande en grace de me dire si ce que vous me mandâtes, le 18 auguste, du parlement de Besançon, est encore vrai le 23 auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du *Médecin malgré lui?* et qu'il dise à la *classe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte* [2]. Si la chose est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la Fronde;

[1] * Montazet, appelé *l'éloquent* Montazet dans l'Épître CXVII, t. III des *Poésies*. (CLOG.)

[2] * Act. I, sc. II. (L. D. B.)

et si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlements, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur vous et vos amis [1].

LETTRE MMDCCCLXIII.

A M. P. ROUSSEAU,

A BOUILLON.

27 auguste.

La personne à qui M. Rousseau écrit, touchant le petit ouvrage de mademoiselle *Vadé*, servira M. Rousseau dans toutes les occasions; mais cette personne ne lui a pas envoyé la petite pièce dont elle était en possession, dans l'intention de porter le moindre préjudice à mademoiselle *Vadé*. Il paraît au contraire que cette demoiselle devait s'attendre à quelques remerciements, attendu qu'elle a pris vivement le parti du *Journal encyclopédique* contre *l'Année littéraire*, ou *anti-littéraire*.

Ce n'est pas un bon moyen de faire connaître un ouvrage que d'en dire du mal; et le petit ouvrage envoyé était très connu, et on en a fait déja trois éditions. Le mieux eût été de ne jamais prévenir le jugement du public, de ne point le cho-

[1] * Bordes, de La Tourrette, etc. (CLOG.)

quer, et de ne point sacrifier son jugement et son intérêt à la crainte qu'on peut avoir de quelques misérables qui n'ont aucun crédit.

Si M. Rousseau est mécontent de l'endroit où il a transporté son île flottante[1] de Délos, on lui offre un château ou une maison isolée à l'abri de tous les flots; il y trouvera toutes sortes de secours, et de l'indépendance. Il y pourra transporter sa manufacture, et il fera encore mieux de se servir de la manufacture d'un négociant accrédité, dans le voisinage, qui est tout près. Il pourrait tirer de très grands avantages de ce parti, et n'aurait jamais rien à craindre.

LETTRE MMDCCCLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 auguste.

Mon cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel;

[1] * P. Rousseau, après avoir successivement établi les presses du *Journal encyclopédique* à Liège et à Bruxelles, les avait transportées vers la fin de 1759 à Bouillon. Voltaire, sachant probablement que Rousseau n'était pas content de ce nouveau séjour, lui proposait de se fixer dans le voisinage de Genève, et de se servir de la *manufacture* des Cramer ou de quelque autre imprimeur de la même ville. Rousseau finit pas rester à Bouillon. (CLOG.)

pas un petit mot sur *l'Écossaise*, sur mon ami Fréron, sur mon cher Pompignan, qu'on dit être chez M. d'Argenson, aux Ormes, avec le président Hénault, qui va lui vendre sa charge de surintendant bel esprit de la reine, et qui, pour pot-de-vin, trouve son *Discours* et son *Mémoire* excellents.

Il faut que je vous dise que frère Menoux, jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi Stanislas, pour lui donner du crédit; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque. Voyez si elle est sage, respectueuse, et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de Choiseul, en qualité de Lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez faire jouer ce *Tancrède*, qui est déja presque aussi connu que *l'Écossaise*.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps!

Est-il vrai que Gaussin se retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de châ-

teau, et que, de plus, elle est mariée[1]? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talents, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la Bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de Laudon[2]. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais, si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec *Tancrède;* mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue *l'Écossaise* dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à Fréron et à Pompignan. Savez-vous bien, mon cher ange, que *Tancrède* est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

[1] Gaussin, mariée en 1759 à un danseur de l'Opéra nommé Tavolaïgo, qui la rouait de coups, commençait alors à se dégoûter du Théâtre-Français; mais ce ne fut que le 19 mars 1763 qu'elle y joua pour la dernière fois. (Cloo.)

[2] Ce général autrichien venait effectivement d'être battu (15 auguste), à Liegnitz, par Frédéric II. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCLXV.

A M. DAMILAVILLE [1].

29 auguste.

Je réponds, monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand* est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire quel est ce M. Do*** dont vous n'achevez pas le nom; les Suisses comme moi ne sont pas au fait de l'histoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre: *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens;* vous me feriez plaisir de me l'envoyer; on dit qu'il est différent de celui qui courait en manuscrit. On m'a mandé qu'on jouait *l'Écossaise* à Lyon, à Bordeaux, et à Marseille, avec le même succès qu'à Paris. Je ne

[1] Il est bien probable que ce correspondant de Voltaire signait d'Amilaville. On lit ce nom ainsi orthographié dans le tom. IV des œuvres du poëte Le Brun, pag. 59, édition de Ginguené, et dans le *Journal encyclopédique* du 15 novembre 1766, pag. 128. Voltaire ne l'écrivait pas autrement. (Cloo.)

sais pas pourquoi le sieur Fréron s'est obstiné à se reconnaître dans le *Frelon* de M. Hume. Il est certain que ce n'est pas la faute de Jérôme Carré, qui n'est qu'un simple traducteur, et qui est l'innocence même. Il ignorait absolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le sieur Fréron aux galères; c'est le sieur Fréron lui-même qui a appris cette anecdote au public; il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires[1] sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au Châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles, qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres, et des sentiments que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin. Comptez, monsieur, sur la vive sensibilité de votre, etc.

[1] Voyez plus haut la lettre MMDCCCLX. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCLXVI.

A M. THIERIOT.

29 auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes;* mais, en général, on a pris Palissot trop sérieusement. Si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de Palissot sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. Jérôme Carré a été plus madré; il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de ma mie Babichon, qui

« ... Aimait tant à rire,
« Que souvent tout seul
« Il riait dans sa grange[1]. »

[1] Ces vers blancs appartiennent à une très ancienne chanson. Une dame âgée de plus de quatre-vingts ans, à qui sa nourrice l'avait sans doute apprise, me la chanta encore, mais pour la dernière fois, vers 1815. Je n'en ai retenu que ce fragment, lequel ne dépose pas en faveur de la bravoure de *l'amant de ma mie Babichon :*

« Quand les ennemis sont venus
« Je me suis sauvé dans not' grange;
« J'ai cru qu'ils allaient me couper,
« Qu'ils allaient me couper la cuisse;
« Ils m'ont fait boire à la santé
« De mon bon roi de France! »

(Clog.)

Digitized by Google

L'Ecossaise a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille Jérôme ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique Rezzonico ne soit pas si goguenard que Lambertini.

Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à Jérôme, dans sa douleur amère : « Monsieur, vous serez enterré pompeusement, et « je serai jeté à la *voirie*[1]. » Pauvre Jean-Jacques! voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de Diogène! Ce véritable *pauvre diable* a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite[2] à ce braillard d'Astruc.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie[3]; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter, et d'écrire. Écrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell, my friend.*.

[1] Voyez plus haut la lettre MMDCCXCV. (CLOG.)
[2] Voyez plus haut la lettre MMDCCCLIV, quatrième alinéa. (CLOG.)
[3] A Liegnitz, le 15 auguste. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er septembre.

La charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à Tancrède et à sa chère Aménaïde tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à-la-fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, *Tancrède* aussi. J'implore la clémence de madame Scaliger; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble, d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans *Tancrède* la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce

pourra être aussi bien reçue que *l'Écossaise*. Mademoiselle Clairon pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper que le courrier qui portait la lettre d'Aménaïde au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir; d'autres répondront qu'il devait se taire; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner Aménaïde; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop; que son courrier allait au camp des Maures; que Solamir avait osé la demander en mariage dans Syracuse; que Solamir l'avait aimée à Constantinople. Il est encore très naturel, et même indispensable, que Tancréde la croie coupable, puisque son père même avoue à Tancréde qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille. Toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance; et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que, quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que Le Kain mette beaucoup de passion dans son rôle; cette passion doit être noble, je l'avoue; mais il faut que le désespoir perce toujours à travers cette noblesse.

Je souhaite que Brizard [1] joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer; croyez que ma nièce et moi nous fesons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate que le bon homme Sarrasin prenait quelquefois pour le naturel, cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette! J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé, que je n'aime point.

Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi Stanislas. Je chercherai ces *Dialogues* [2] que vous voulez voir; j'en ferai faire une copie; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant *l'Écossaise;* vous avez décrédité ce malheureux Fréron dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille

[1] Cet acteur, qui avait débuté le 3u juillet 1757 à la Comédie française, où il remplaçait Sarrasin, joua le rôle d'Argire dans *Tancrède*. Il n'y mit sans doute guère de chaleur; aussi Voltaire prétendait-il qu'il ne pouvait tomber des yeux de Brizard *que de la neige*. (Clog.)

[2] Voltaire, avant 1760, avait déja composé plusieurs Dialogues. Ceux dont il parle indirectement ici sont plus clairement désignés ci-après dans la lettre MMDCCCLXXII. (Clog.)

de *Tancrède* quand il vous plaira, vous êtes un excellent général. Si M. Daun avait conduit ses troupes comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

LETTRE MMDCCCLXVIII.

A M. LE COMTE DE SAINT-ÉTIENNE.

Aux Délices, 1er septembre.

Tout malade que je suis, monsieur, je suis très honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très jolis vers [1]. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que Fréron [2]. Ce monarque est comme le soleil,

[1] Le comte de Saint-Étienne, selon les éditeurs de Kehl, avait adressé à Voltaire une Épître sur la comédie de *l'Écossaise*. (CLOG.)

[2] Il fallait que Fréron, appelé *l'abbé* Fréron jusqu'en 1745, fût bien dans les bonnes graces de l'ancien roi de Pologne, pour que ce prince, en 1757, donnât les prénoms de *Louis-Stanislas* au fils du folliculaire, sur les fonts de baptême, et le fit ensuite élever gratuitement au collège *des jésuites* (ou *Louis-le-Grand*, à Paris). C'est ce même *Louis-Stanislas* Fréron qui, né dans l'année de l'assassinat de Louis XV, vota en 1793 la mort de l'arrière-petit-fils de son royal parrain. (CLOG.)

qui luit également pour les colombes et pour les vipères.

Lorsque j'ai demandé, monsieur, votre adresse à madame la marquise des Aivelles [1], je me flattais de vous faire de plus longs remerciements; ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux sentiments d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;
En philosophe vous pensez.
Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante;
Et c'est vous qui l'embellissez.

LETTRE MMDCCCLXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 septembre.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage [2] de géométrie, que je viens de mettre sous presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

[1] * Marie Béatrix du Châtelet, mariée à Phil. Fr. d'Ambli des Aivelles en 1693. Voltaire avait sans doute connu en Lorraine cette parente de la marquise du Châtelet. (Clog.)

[2] * *Opuscules mathématiques ou Mémoires sur différents sujets de géométrie*, etc. Cette collection, en 8 vol. pet. in-4°, commença à paraître en 1761. (Clog.)

La difficulté n'est pas de trouver dans l'Académie des voix pour Diderot, mais 1° de lui en trouver assez pour qu'il soit élu; 2° de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'excluraient pour jamais; 3° d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles; chacun de nos candidats y a déja ses protecteurs. Je sais que cela ferait une guerre civile; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite, mais il ne faut pas que Pompée y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a; et dès qu'il sera sédentaire à Paris, il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que dans vos lettres à Palissot vous appelez *la Vision* une f..... pièce, ou autant vaut. C'est pourtant cette f..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à Thieriot le peu d'anecdotes que je savais sur les différents personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que Chaumeix a, dit-on, gagné la v..... à l'Opéra-Comique; que l'abbé Trublet prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessional, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Écossaise a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de la Saint-Louis, à l'Académie française, un morceau[1] contre les mauvais poëtes et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est d'être Français, et vivant. C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains beaucoup moins pour moi que pour vous.

[1] *Réflexions sur la Poésie;* œuvres de d'Alembert, t. IV, p. 101, édition de J. Fr. Bastien. (Clog.)

J'ai aussi étrillé les *Wasp* [1], en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

LETTRE MMDCCCLXX.

A M. DAMILAVILLE.

3 septembre.

Je vous envoie, monsieur, une lettre [2] à cachet volant pour M. Diderot. Je crois que vous vous intéressez autant que lui à tout ce que mon cœur lui dit; vous pensez tous deux de la même façon. C'est un grand bonheur pour moi que je vous aie connus tous deux. Ce n'est, à la vérité, que par vos lettres; mais votre ame s'y peint, et elle enchante la mienne.

Je vis dans la retraite, mais je n'y ai pas un moment de loisir. Je dois quatre lettres à M. Thieriot; je ne lui écris qu'un petit billet, et je vous supplie, monsieur, de vouloir bien vous en charger. Je fais mes lettres courtes, pour ne pas trop enfler le paquet.

On m'envoie souvent de mauvais vers, de mauvaises brochures; vos lettres me consolent. Si vos occupations vous permettaient de me dire quel-

[1] * Mot anglais qui signifie *Frelon*. *Théâtre*, tom. IX, pag. 104. (Cloc.)

[2] * Cette lettre nous est inconnue comme le *petit billet* à Thieriot et la *lettre à madame Bellot*. (Cloc.)

quefois des nouvelles de la littérature, et surtout de M. Diderot, ce serait une nouvelle obligation que je vous aurais.

Comptez, monsieur, que je sens jusqu'au fond du cœur le prix de l'amitié que vous voulez bien me témoigner.

Oserais-je vous supplier de faire parvenir, par la petite poste, cette lettre à madame Bellot?

LETTRE MMDCCCLXXI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 septembre.

Je suis dans mon lit depuis quinze jours, monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir, vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers[1] errants ne vous ennuie. Ce qui n'est point ennuyeux, c'est votre traduction de *Phèdre;* c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu Racine.

[1]* *Tancrède*, traduit en italien l'année suivante par le comte Augustin Paradisi, nommé dans cette lettre; et plus tard par Claudio Zucchi. (Cloo.)

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, Goldoni. Je remercie le signor Paradisi; mais c'est vous sur-tout, monsieur, que je remercie. Algarotti a donc quitté Machiavel [1] pour faire l'amour? Il passe son temps entre les Muses et les dames, et fait fort bien. Si le cher Goldoni m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre. Je fais répéter *Alzire* autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je serai debout. Nous n'avons pas de sénateurs génevois qui jouent la comédie. Les pédants de Calvin n'approchent pas des *sénateurs de Bologne;* je n'ai pu corrompre [2] encore que la jeunesse; je civilise autant que je peux les Allobroges. Les Génevois, avant que je fusse leur voisin, n'avaient pour divertissement que de mauvais sermons. Ils ne sont point nés pour les beaux-arts, comme messieurs de Bologne. Vous avez le génie et les saucissons; mais mes chers Génevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, monsieur; je vous aime comme si je vous avais vu et entendu.

Recevez les respects de l'ermite V.

[1] Allusion à la *Science militaire du secrétaire florentin*, ouvrage d'Algarotti. (Cloc.)

[2] « Vous avez perdu Genève, etc. » — Voyez plus haut la lettre MMDCCXCV. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCLXXII.

A M. BORDES [1],

A LYON.

Aux Délices, 5 septembre.

Jérôme Carré est très flatté, monsieur, de tout le bien que vous lui dites de M. Freeport [2] et de l'Écossaise. Si vous voulez faire un petit pèlerinage, vers le 18 septembre, vous trouverez à Tournai, sur un théâtre de marionnettes, deux ou trois acteurs qui valent bien ceux de Lyon, et sur-tout une actrice qui ne cède, je crois, à aucune de Paris. Vous verrez si le népotisme m'aveugle. Je ne suis pas si bon père que bon oncle; j'abandonne mes enfants; mais je soutiens que ma nièce joue la comédie on ne peut pas mieux.

Il faut que vous me fassiez un petit plaisir. Un libraire, nommé Rigolet, a imprimé à Lyon une petite brochure dans laquelle l'auteur se moque également des prêtres de Juda et des prêtres de Baal; c'est toujours bien fait; plus on rend tous ces gens-là ridicules, plus on mérite du genre hu-

[1] Ch. Bordes, à qui est adressée la lettre MDCCCLV. (CLOG.)

[2] On prononce *Friport*. — Ce rôle était très bien joué à Paris par Préville. (CLOG.)

main; mais l'ouvrage est médiocre, et j'en suis fâché. Ce n'est pas assez de *compiler, compiler*, et d'*écrire*, d'*écrire*[1] en faveur des philosophes; tous ces ragoûts qu'on présente au public se gâtent en deux jours, s'ils ne sont pas salés. Ce qu'il y a d'assez désagréable, c'est que Rigolet s'est avisé d'intituler sa feuille : *Dialogues chrétiens*[2], par M. V...., imprimés à Genève.

Le second *Dialogue* désigne un prêtre de Genève, nommé Vernet, auquel on reproche une demi-douzaine de friponneries. Vous me rendriez un vrai service, si vous pouviez savoir de Rigolet d'où il tient ces *Dialogues* si *chrétiens;* j'ai un très grand intérêt de le savoir. Si Rigolet vous confie son secret, soyez sûr que je ne vous compromettrai pas. S'il ne veut point vous le dire, il le dira peut-être au lieutenant de police, qui est votre ami. Je vous demande en grace d'employer tout votre savoir-faire, tout votre esprit, toute votre amitié pour contenter ma louable curiosité. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis vous en fait autant.

[1] Voyez ce qui concerne Trublet dans *le Pauvre Diable; Poésies*, tom. II. (Clog.)

[2] Voyez, tom. I des *Dialogues*, les *Dialogues* XII et XIII; le premier, entre *un prêtre et un encyclopédiste;* le second, entre *un prêtre et un ministre protestant.* (Clog.)

LETTRE MMDCCCLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes pour gagner cette bataille[1]; on dit que l'armée ennemie était considérable. *Débora*-Clairon a donc vaincu les ennemis des fidèles. On dit que Satan était dans l'amphithéâtre, sous la figure de Fréron, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux, il fit psh, psh, comme si c'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déja une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise[2] une dédicace; je ne peux honnêtement oublier ma parole; j'écris[3] au protecteur M. le duc de Choiseul, protecteur que je vous dois, et je le prie de savoir de madame la marquise si elle accepte l'Épître. Vous connais-

[1] Le 3 septembre, la tragédie de *Tancrède* avait été jouée, pour la première fois, avec *le plus grand succès*, dit Grimm dans sa *Correspondance littéraire*, 1er octobre 1760. (Cloc.)

[2] De Pompadour. (Cloc.)

[3] Cette lettre est du nombre de celles qui manquent. (Cloc.)

sez le ton de mes dédicaces; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt; sinon point de dédicace.

Madame Scaliger, vous avez sans doute taillé et rogné; vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes. Étiez-vous là, madame? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

Des longueurs, mon cher ange! c'est dans ma lettre de remerciement qu'il y aurait des longueurs, si j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir? je vous dois tout. Je baise le bout de vos ailes avec des transports de reconnaissance.

On dit que la lettre[1] au roi Stanislas a fait impression sur l'esprit de monseigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié, de sa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter *Tancrède* avec madame Denis; je parie, et même contre vous, que mademoiselle Clairon ne joue pas si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que Brizard en fasse autant; je l'en défie. Il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

[1] MMDCCCLVII. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCLXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 9 septembre.

Je suis, monsieur, plus touché que jamais de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde. Vous aimez les belles-lettres; je les ai cultivées jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Je donne mes pièces aux comédiens et aux libraires, sans la moindre rétribution[1]. Je mérite peut-être quelques bontés du public; je n'ai recueilli que des persécutions. Fréron et Pompignan m'ont poursuivi jusque dans ma retraite; ils m'ont forcé à être plaisant sur mes vieux jours, et j'en rougis.

Je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de vouloir bien envoyer par la petite poste cette lettre à M. Thieriot, qui n'est pas assez riche pour supporter souvent les frais de la poste des frontières à Paris; c'est d'ailleurs un homme qui aime les belles-lettres autant que vous. Je vous demande bien pardon.

[1] Cela était vrai; mais les ennemis de Voltaire n'en essayaient pas moins de le faire passer pour un avare. Les auteurs dramatiques du XIXe siècle ont plus de bonheur que lui; et il en est qui ont vendu, en 1830, le manuscrit de pièces un peu moins bonnes que *Tancrède*, 12 et 15 mille francs, sans que l'on ait calomnié leur générosité. (Clog.)

LETTRE MMDCCCLXXV.

A M. THIERIOT.

9 septembre.

Mon cher correspondant, vous me fournissez de bons reliefs pour la *Capilotade*[1]. Si j'ai santé et gaieté, la sausse sera bientôt faite. C'est rendre service à la nation que de rendre ridicules les persécuteurs des philosophes.

Je vous demande en grace d'aller chez *Protagoras*, et de lui dire énergiquement qu'il est le plus brave homme du parti, le plus aimable, le plus selon mon cœur; mais je ne lui pardonnerai de ma vie s'il n'a la bonté de m'envoyer le discours[2] qu'il a prononcé à l'Académie. Je lui jure par Confucius, par Shaftesbury, par Bolyngbrocke, qu'il ne sortira pas de mes mains.

Si quid novi, scribe.

[1] Titre que Voltaire donnait au XVIIIe chant de *la Pucelle*. (CLOG.)

[2] Les *Réflexions sur la Poésie*, lues à l'Académie française le 25 auguste 1760, à l'occasion du prix de vers. D'Alembert envoya cet opuscule à Voltaire. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCLXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 septembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, madame; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous[1]? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu, à la fin, le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à-la-fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti; M. le duc d'Orléans disait qu'il fallait avoir la foi des Bohêmes.

Je ne sais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne Stanislas; elle court le monde; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère Menoux, intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple... bon sens.*

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai, et je chercherai d'ailleurs, madame, tout ce qui pourra vous amuser; car c'est à l'amusement qu'il faut

[1] Ceci concerne *nombre d'auteurs* que Voltaire honorait de sa protection, et que madame du Deffand disait *fort ennuyeux et fort orgueilleux*, dans une lettre écrite par elle à l'Ermite des Délices, le 5 septembre 1760. (Cloo.)

toujours revenir, et sans ce point-là l'existence serait à charge. C'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux; c'est parcequ'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.

Je vous adresserai, dans quelque temps, un exemplaire de l'*Histoire* de toutes les Russies. Il y a une Préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, madame; je suis malade, portez-vous bien. Soyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami, qui vous est tendrement attaché pour toujours.

LETTRE MMDCCCLXXVII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, no, no, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le *lettere sopra la Russia* [1], e me ne dolgo;

[1] * *Saggio di Lettere sopra la Russia.* Ce recueil était le Journal du voyage fait par Algarotti à Pétersbourg, en 1739, sur la frégate *l'Auguste*, aux ordres de milord Baltimore. (Clog.)

car, si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très facétieuse Préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume; car vous saurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Orsù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri a Milano, chiamati Bianchi e Balestrerio, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante, o mercatante, di Ginevra, chiamato Le Fort, di quella famiglia di Le Fort, la quale ha dato alla Russia il gran consigliere del gran Pietro.

Le *lettere sopra la Russia* non si smarriranno quando saranno indirizzate dal Bianchi a un Le Fort. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la vostra bella patria. Je vais adresser incessamment à Venise le premier volume russe par le signor Bianchi. Je serais tenté d'y joindre le plan du petit château de Fernei, que je viens de faire bâtir moi tout seul. Les Allobroges me disent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie,

« . . . . . sed non ego credulus illis. »
VIRG., ecl. IX, v. 34.

Mais j'ai bâti aussi une tragédie à l'italienne, qu'on

joue actuellement à Paris. La scène est en Sicile. C'est de la chevalerie, c'est du temps de l'arrivée des seigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y est question d'un pape qui est nommé sur le théâtre. Cependant les Français n'ont point ri, et les Françaises ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Parisiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuse ma vieillesse, il n'y a guère de moments vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie; je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muse vi favoriscono a gara.

Vive beatus; have you read *Tristram Shandy*[1]? This is a very unaccountable book, and an original one; they run mad about it in England.

Les philosophes triomphent à Paris. Nous avons écrasé leurs ennemis en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

[1] Les deux premiers volumes de cet ouvrage de Sterne venaient de paraître. Le neuvième et dernier ne fut mis en vente qu'en 1767. (Clog.)

LETTRE MMDCCCLXXVIII.

TO LORD LYTTELTON [1].

At my castle of Fernei, in Burgundy.

I have read the ingenious *Dialogues of the Dead.* I find (page 134) that I am an *exile,* and guilty of some excesses in writing. I am obliged (and perhaps for the honour of my country) to say I am not an exile, because I have not committed the excesses the author of the *Dialogues* imputes to me.

Nobody raised his voice higher than mine in favour of the rights of human kind, yet I have not exceeded even in that virtue.

I am not settled in Switzerland, as he believes. I live on my own lands in France; retreat is becoming to old age, and more becoming in one's own possessions. If I enjoy a little country-house near Geneva, my manors and my castles are in Burgundy; and if my king has been pleased to confirm the privileges of my lands, which are free from all tributes, I am the more indebted to my king.

[1] George Lyttelton, né dans le comté de Worcester en 1709. Il publia ses *Dialogues* en 1759, et l'année suivante il en parut deux traductions françaises. — La lettre ci-dessus, citée dans le *Journal encyclopédique* du 15 janvier 1761, pag. 84, a échappé aux recherches des éditeurs de Kehl, mais non à celles de M. Renouard.

(Cloo.)

If I were an *exile*, I should not have obtained, from my court, many a passport for English noblemen. The service I rendered to them entitles me to the justice I expect from the noble author.

As for religion, I think, and I hope he thinks with me, that God is neither a presbyterian, nor a lutheran, nor of the low church, nor of the high church, but God is the father of the noble author and mine.

I am, with respect,

His most humble servant,
VOLTAIRE,
Gentleman of the King's Chamber.

LETTRE MMDCCCLXXIX[1].

A MILORD LYTTELTON,

A LONDRES.

Au château de Fernei, en Bourgogne.

J'ai lu les ingénieux *Dialogues des Morts* que vous venez de publier. J'y trouve que je suis *exilé*, et que je suis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé, peut-être pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne suis point

[1] Nous ignorons si cette lettre, publiée par les éditeurs de Kehl, fut rédigée avant ou après celle qui précède. (CLOG.)

exilé, parcequc je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à son gré.

Personne n'a plus élevé sa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur mal instruit le débite; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont assez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs possessions, avec des amis éclairés et fidèles. Il est bien vrai que j'ai une petite maison de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux sont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui sont exemptes de toute imposition, m'a encore attaché à sa personne.

Si j'avais été *exilé*, je n'aurais pas obtenu des passe-ports de ma cour pour plusieurs seigneurs anglais; le service que je leur ai rendu me donne droit à la justice que j'attends * de l'auteur des *Dialogues*.

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense comme moi, que Dieu n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute église;

* Milord Lyttelton a avoué ingénument son tort à M. de Voltaire. Il a rendu sa lettre publique. K.

Dieu est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

LETTRE MMDCCCLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

J'ai eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'Argental m'étonne toujours; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût, il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit, de s'étendre sur les défauts, d'y substituer des beautés; elle a tout fait. En vous remerciant, madame; vous êtes encore au-dessus de l'idée que j'avais de vous; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt que vous à *Tancrède*. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas *Tancrède* un excellent ouvrage; mais enfin, tel qu'il est, grace à vos bontés, je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu; il faut enfin finir, comme vous dites;

peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre descendre de Pierre Corneille[1] ou de Thomas. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de Thomas que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour *la Muse*[2] *limonadière*, et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres que de lui écrire. Mais j'abuse trop, madame, de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre *Tancrède?* comment recoudre sur son habit tous les

[1] Un arrière-petit-fils et une arrière-petite-fille du grand Corneille végétaient alors en province dans les derniers rangs de la société; et l'on ignorait jusqu'à leur existence. — Par son testament du 15 novembre 1752, Fontenelle, neveu des deux tragiques, avait institué ses légataires universelles les arrière-petites-filles de Thomas, à l'exclusion des descendants de Pierre, qui lui étaient peut-être inconnus, et sans faire aucun don à François Corneille, son neveu à la mode de Bretagne, au profit duquel les acteurs de la Comédie française donnèrent le 10 mars 1760 une représentation de *Rodogune*. François Corneille avait une fille nommée *Marie*. (CLOG.)

[2] Charlotte Renier, connue d'abord sous le nom de dame Curé, et ensuite sous celui de Bourette, naquit en 1714 à Paris, où elle tenait un café, rendez-vous de quelques beaux esprits. En 1755 elle avait publié un recueil de poésies sous le titre de *la Muse limonadière*. Elle adressait quelquefois des lettres et des vers à Voltaire plus empressé à lui faire de petits cadeaux que des réponses. (CLOG.)

lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéri, que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique, qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout? Est-il bien vrai que le cunctateur Daun ait bien battu l'infatigable *Luc?* Cet infatigable me mande[1] pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg, qui ne tiendra pas longtemps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être, s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à Omer Joli de Fleuri. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça contre les philosophes[2], en parlement.

[1] Cette lettre de Frédéric manque. — Quant à la nouvelle de la *bataille très sanglante*, elle était très fausse. (Cloc.)

[2] C'est-à-dire contre l'*Encyclopédie*, vers le mois de février 1759. (Cloc.)

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite Épître* pompadourienne? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très *désinvolte*[1]? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une *Triste* d'Ovide? ai-je l'air d'un *exilé?* ai-je la bassesse de demander des graces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

LETTRE MMDCCCLXXXI.

A M. CLOS.

A Fernei, 17 septembre.

Les sentiments que vous avez la bonté de me témoigner, monsieur, me font un grand plaisir; ils partent d'un cœur pénétré qui aime les arts véritablement, et qui pardonne à mes défauts, en faveur de ces arts que j'ai toujours cultivés. Ils ont fait la consolation de ma vie; ils en font plus que jamais le charme, puisqu'ils m'attirent des témoignages si vrais de votre sensibilité. Il paraît que vous détestez les cabales infames des Fréron; on ne peut aimer les lettres sans haïr ceux qui les déshonorent; je suis très flatté d'être estimé d'un homme qui m'inspire de l'estime. C'est avec ce

* L'*épître dédicatoire* de *Tancrède*. K.

[1] Le mot italien *disinvolta* signifie *adroite*. (CLOS.)

sentiment que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMDCCCLXXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Également à vous plaire empressés;
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troisième, avec moins de mérite,
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout; je devrais entreprendre
De célébrer vos talents, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, mademoiselle, c'est M. le duc de Villars, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie; celle qui vous imita parfaitement[1] hier, dans *Alzire*, c'est madame Denis; et le vieil ermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de Villars; mais nous devrions partir pour venir voir la divine Aménaïde. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous possé-

[1] Mademoiselle Clairon trouva peut-être trop de *népotisme* dans cet adverbe. (Cloc.)

der quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur[1] haut de six pieds et un pouce, qui sera très propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne *chevalerie* que vous faites réussir à Paris, il est dit expressément qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle*. Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Clironien* et *Antifréronien* V.

Madame Denis et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

LETTRE MMDCCCLXXXIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Madame Scaliger, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier; c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

[1] Le Génevois Pictet, que Voltaire appelle son *cher géant*. (Cloo.)

Mes divins anges, nous jouâmes hier *Alzire;* nous allons rejouer *Tancrède;* nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de Villars, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation. Brioché n'avait pas si bien réussi chez les Suisses. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez *l'Indiscret*[1]; la pièce n'est-elle pas un peu froide?

> Le comique, écrit noblement,
> Fait bâiller ordinairement[2].

Si *Tancrède* avait un plein succès, il faudrait hardiment donner *la Femme qui a raison;* car, qu'elle ait raison ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de Pompadour fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident[3] de France dans mon petit château de Fernci. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la

[1] Premier essai de Voltaire dans le genre de la comédie. (Cloo.)

[2] Ces vers, selon Voltaire, qui les cite dans le tom. I de la *Correspondance*, pag. 417, sont de l'acteur et auteur Legrand, mort en 1728. (Cloo.)

[3] Montperoux, à qui est adressée la lettre MMCCCCXLIV. (Cloo.)

messe, et je vais répéter deux rôles, Argire et Zopire. La tête me tournera, si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

LETTRE MMDCCCCLXXXIV.

A M. LE CHEVALIER DE R....X,

A TOULOUSE.

Aux Délices, 20 septembre.

Monsieur, je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. *Vous me prenez trop à votre avantage*, comme disait Waller à Saint-Évremont. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'Académie française, pour s'être moqué d'elle*, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'Académie, monsieur; entrez dans la plaisanterie, et sur-tout ne lisez jamais les discours de M. Mallet, à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très bien, monsieur, ce que M. de Montesquieu pouvait entendre par le mot *vertu*[1] dans une république. Mais, si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril

[1] Voyez l'*Esprit des Lois*, liv. III, chap. v. (Clog.)

le cœur des deux frères de Witt ; si vous songez que les bons Suisses, nos voisins, ont vendu le duc Louis Sforce pour de l'argent comptant ; si vous songez que le républicain Jean Calvin, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la Trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un Espagnol[1] qui s'exprimait sur la Trinité autrement que lui ; en vérité, monsieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de *vertu* dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est : *Sauve qui peut.*

Je suis très fâché d'avoir dit que Guillaume-le-Conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient ; vous faites très bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il est très certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets, selon son *bon plaisir.*

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain est de dire, comme ils

[1] Michel Servet. (Clog.)

font, que les princes orientaux sont très bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confesseurs, s'imaginassent que cette belle prérogative est de *droit divin*. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie; tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchants que nos Louis XI et nos Alexandre VI. Il est vrai que les hommes sont par-tout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de Montesquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'Argence[1]. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit.

[1] Le marquis d'Argence de Dirac. (Clog.)

Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, etc.

LETTRE MMDCCCLXXXV.

A M. COLLINI.

20 septembre.

J'ai été bien malade, mon cher Collini, et il faut dans ma convalescence me tuer pour le plaisir des autres. J'ai chez moi le duc de Villars avec grande compagnie; on joue la comédie. Ma très mauvaise santé et l'obligation de faire les honneurs de chez moi m'ont mis dans l'impossibilité de faire le voyage. J'ai écrit[1] à son altesse électorale, il y a environ quinze jours, et j'ai eu l'honneur de lui adresser un assez gros paquet, que j'ai confié à M. Defresnei de Strasbourg. Si le paquet n'a pas été rendu, ne manquez pas, je vous prie, d'en informer M. Defresnei. L'affaire[2] que vous savez est entamée; j'espère qu'elle réus-

[1] * Nous ne connaissons pas cette lettre adressée à Charles-Théodore. (Cloc.)

[2] * La réclamation des objets volés par Freitag, à Francfort, en juin 1753. (Cloc.)

sira, pour peu que nos armées aient du succès. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE MMDCCCLXXXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, 21 septembre.

Monsieur, votre excellence a reçu sans doute la lettre de M. le comte de Golowkin [1]. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Votre excellence en présentera un à sa majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé de mon côté des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de Bassewitz, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme [2] que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux mémoires, n'est point venu; je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont

[1] Ambassadeur de Russie à la Haie; mort vers cette époque. (Cloc.)

[2] Pouschkin, nommé dans les lettres du 30 mars et du 24 mai 1761 à Schowalow. (Cloc.)

singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarowitz, ne mourut point en Russie; qu'elle se fit passer pour morte; qu'on enterra une bûche qu'on mit dans sa bière; que la comtesse de Koenigsmarck conduisit cette aventure incroyable, qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse, que ce domestique passa pour son père; qu'elle vint à Paris; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique, et l'épousa; que cet officier se nommait d'Auban; qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de Saxe; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France; que le roi, quoique alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main, pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, et de venir à Vienne; mais que la princesse était déja retournée en Amérique; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut, et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse

épouse du czarowitz? Je vais écrire à Versailles pour savoir quel peut être le fondement d'une telle histoire incroyable[1] dans tous les points.

Je me flatte que notre *Histoire* de votre grand empereur sera plus vraie. Songez, monsieur, que je me suis établi votre secrétaire; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai.

M. de Soltikof passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tournai. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie; on s'égorge, et nous nous réjouissons.

J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de Kaiserling, et la caisse de Colladon. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je serai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, etc.

[1] *Incroyable* était le mot propre. Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel, mariée au tsarowitch Alexis le 15 octobre 1711, mourut bien réellement le 1er novembre 1715. Il est question plus bas de *madame d'Auban* (ou d'*Aubant*) dans la lettre MMDCCCXCVIII.

(Cloo.)

LETTRE MMDCCCLXXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

22 septembre.

Mon ancien ami, il est bien doux que mes fruits d'hiver soient encore de votre goût; mais il est triste que nous ne les mangions pas ensemble. Vous voyez bien que ma table n'est pas toujours chargée de poires d'angoisse pour les Trublet, les Chaumeix, les Fréron, et les Le Franc de Pompignan. Je n'aime pas trop la guerre; je n'ai attaqué personne en ma vie; mais l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison était trop forte. Si on n'avait pas couvert Le Franc d'opprobre, l'usage de déclamer contre les philosophes dans les discours de réception à l'Académie allait passer en loi, et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre; mais, quand on est obligé de la faire, il ne faut pas se battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaisirs, ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très joli château et une petite église. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame Denis; je joue passablement, et madame Denis divinement. M. le

duc de Villars, qui est chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, est enchanté. Dieu m'a donné, à un quart de lieue [1] des Délices, un château dont j'ai changé la grande salle en *tripot* de comédie. On peut y aller à pied; on y soupe. Le lendemain on va à Fernex, qui est une terre belle et bonne; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On est libre; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues [2], mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante et sept ans, avec une faible santé, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente, et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne sais si l'abbé du Resnel est aussi content de la vie que moi. Comment va sa santé? mais surtout donnez-nous des nouvelles de la vôtre; et songez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui sont à vous pour jamais. V.

[1] * Tournai est à une assez forte demi-lieue des Délices et de Genève. (Cloo.)

[2] * Allusion à d'Argence de Dirac. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCLXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 22 septembre.

Mon cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami Thieriot une copie de ma petite drôlerie [1], que vous me paraissez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je desire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troisième fois, à *Tancrède*. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les Aliborons, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle Clairon y est incomparable, et au-dessus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré Gaussin, qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître [2] sur la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe; qu'elle a été la seule parmi ses camarades qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de Palissot; qu'elle a pris grande part au succès de *l'Écossaise*, quoi qu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle est digne, à tous égards, d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talents que par sa manière de penser.

[1] * *Réflexions sur la Poésie*; Œuvres de d'Alembert, IV, 101; édition de J. Fr. Bastien. (Cloc.)

[2] * Voltaire, vers le commencement de janvier 1761, composa une épître qu'il adressa ensuite à *Aménaïde*-Clairon. (Cloc.)

L'abbé d'Olivet, qui ne lit qu'Aristophane et Sophocle, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que depuis défunt Roscius, pour lequel Cicéron plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé Trublet *, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant [1] qu'elle finirait par me mettre à mal, et que,

« Si non pertæsum *cunni penisque* fuisset,
« Huic uni forsan potui succumbere culpæ. »
VIRG., *Æn.*, lib. IV, v. 18.

Je vous ai écrit [2], il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de Maudave. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. Turgot [3], maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières, et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum Judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

* Voyez plus haut le quatrième alinéa de la lettre MMDCCCLXIX.

[1] * Peut-être le comte de Valbelle, l'un des successeurs de Marmontel qui avait été l'amant de Clairon dix ans auparavant. La *Correspondance* contient une lettre du 30 janvier 1764 au comte de Valbelle. (CLOG.)

[2] * Cette lettre manque. — Maudave est le traducteur des *Mémoires* relatifs au roi d'Espagne Philippe V. (CLOG.)

[3] * Contrôleur-général des finances sous Louis XVI en 1774. Voltaire fut en correspondance avec lui. (CLOG.)

Digitized by Google

LETTRE MMDCCCLXXXIX.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Fernei, 23 septembre.

Je vous fais mon compliment, comme mille autres, mon très aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les Menoux mêmes de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur [1] de la Lorraine allemande; vous aurez beau faire, vous ne serez jamais Allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex! Pourquoi Tityre ne fait-il pas paître ses moutons sous un Pollion tel que vous! J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Il y a un an [2] qu'ils sont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plus tôt, parcequ'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable [3] que

[1] * A Bitche, ville de l'ancienne généralité de Nanci. (Cloo.)

[2] * Voyez le second alinéa de la lettre MMDCLXV. (Cloo.)

[3] * Allusion au *petit certificat* dont Voltaire parle plus haut dans la lettre MMDCCCLVIII. (Cloo.)

je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi; mais celui qui embellit Nanci rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg; et le cœur de Stanislas n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre-le-Grand* à *Stanislas-le-Bienfesant*. Ce dernier titre est le plus beau.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'Académie française, dont vous seriez l'ornement? Certainement vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami Le Franc de Pompignan. Vous n'auriez point protégé la pièce des *Philosophes;* et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne sais si les deux Génevois [1] ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon

[1] MM. Turrettin et Rilliet, nommés dans la lettre MMDCCCLVIII, déja citée. (CLOO.)

petit remerciement [1] au roi de Pologne de son livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet [2] de sa main, qui n'a pas été contre-signé Menoux.

Adieu, monsieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle, par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

LETTRE MMDCCCXC.

A M. THIERIOT.

A Ferney, 23 septembre.

Monsieur l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'Argental? Pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les *Philosophes*, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent

[1] La lettre MMDCCCLVII. (CLOG.)
[2] Ce billet manque. (CLOG.)

de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de Famille*, ou du *Vero Amico*, de Goldoni, par Diderot, avec sa préface et l'épître à M. de La Marck.

Si *l'Écosseuse* [1] est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami Gauchat qui est l'auteur de *l'Oracle* [2] *des Nouveaux Philosophes*, et si ce Gauchat n'est pas un de ces ânes de Sorbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de Villars et un marquis d'Argence, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'Argence vaut un peu

[1] Parodie de *l'Écossaise* attribuée par les éditeurs de Kehl à Poinsinet de Sivri. (Clog.)

[2] « Cet *Oracle*, moins sûr que celui de Calcas, » est de l'abbé Guyon. (Clog.)

mieux que le d'Argens des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous fesons des noces [1]. Madame Denis joue à-peu-près comme mademoiselle Clairon, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que Clairon voudrait bien avoir. Mademoiselle de Bazincourt est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices, ou à Fernei. *Et vale.*

LETTRE MMDCCCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mardi 23 septembre, à 9 heures du soir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété *Tancrède* sur notre théâtre de Polichinelle, dans le petit castel de Tournai, ô mes anges! ô madame Scaliger! je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi! vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'Argental, madame d'Argental est le premier officier de l'état-major! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin, et nous jouons demain *Tancrède*. Tout ce

[1] Allusion au mariage de Montperoux. (Cloc.)

que je peux vous dire, c'est que l'impatient Prault me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame Scaliger; il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici, quand madame Denis le prononce.

ARGIRE.

« . . . . . comment dois-je te regarder?
« Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.

« . . . . . .
« Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, etc. »

Acte III, sc. VII.

Cela nous fait verser des larmes; et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que Brizard est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre; mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par Aménaïde, après sa scène avec Orbassan, est assurément intolérable; et il n'y a jamais eu de

sortie plus ridicule; cela seul serait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame Denis attendrit tout le monde, parceque madame Denis a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage; c'est la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts; que ne vous dois-je point! Ah! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce!

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une patte, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose; comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé-je là! Je lis le mémoire de madame Scaliger; il est bien fort *de choses*, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi Zaïre ne dit-elle pas son secret? parce-

que je ne l'ai pas voulu, messieurs, et on n'en pleure pas moins à *Zaïre*[1]; ce sera bien pis à *Fanime*. Mais il faut finir, et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte; cela va beaucoup mieux; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant je ne suis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux Aldamon. N'importe; allons souper, vous dis-je; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

A minuit.

J'ai soupé tout seul; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle Clairon. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à Clairon; il favorise tant la déclamation!

Je vous en prie, je vous en conjure.

[1] *Un homme connu*, dont parle Grimm dans sa *Correspondance littéraire*, 1er septembre 1760, mais sans le faire connaître, venait de se trouver à une représentation de *Zaïre*. Ce *fréronien*, étonné que tout le monde y fondît en larmes, dit gravement à ceux qui l'entouraient: « Premièrement, c'est que cela n'est pas vrai; et, quand « cela serait, qu'est-ce que cela me fait? » (Cloo.)

LETTRE MMDCCCXCII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 septembre.

Voilà ce que c'est que de n'être point à Paris; on ne s'entend point; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'Argental, avec *Tancrède*. Je joue *Tancrède* ce soir. Sachez, divine Melpoméne, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine Melpoméne, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point sortir du théâtre au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie; mais je plante des arbres ce matin, et je joue Argire ce soir. Deux heures de conversation avec vous me feraient grand bien; mais quoi! Fréron et Poinsinet m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands hommes

honorent la capitale, et que je sois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

LETTRE MMDCCCXCIII.

A M. LE KAIN.

24 septembre.

Avant d'aller jouer *Tancrède*, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'Argental, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle Clairon, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plus tôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher Le Kain, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'Argental, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au Théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'Aldamon n'est point du tout le confident de Tancrède; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais Tancrède n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord il lui demande

simplement où demeure Aménaïde ; et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à Aldamon :

> Car tu m'as déja dit que cet audacieux, etc.

Ce vers gâte la scène de toutes façons. Si Aldamon lui a déja dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie : *il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit parler que de sa douleur : et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très grand effet, devient très ridicule.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de Tancrède, à s'ouvrir par gradation avec Aldamon ? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret ; et, quand il lui dit :

> Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,
> Act. III, sc. 1.

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire : *j'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très mal d'aller plus loin.

> Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde [1],

est un vers d'opéra, intolérable.

[1] Variante du vers 21 de l'acte III. (Clog.)

Concevez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime.* S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde.

Le vers d'Aldamon :

Je vais parler de vous, je réponds du succès,
Act. III, sc. 1.

est très à sa place. Il respecte, il aime Tancrède comme un grand homme, il sait que le nom de Tancrède est révéré dans la maison ; il est plein de cette idée ; il la confond avec un simple message. Et quand Aldamon dit ce vers : *je réponds du succès*, etc., Tancrède a bien meilleur air à dire avec enthousiasme :

Il sera favorable, etc...

Je vous prie très instamment, mon cher ami, de représenter toutes ces choses à M. d'Argental, et de remettre absolument le troisième acte comme il est. Vous me feriez un tort irréparable, si vous continuiez à m'exposer ainsi devant le public, et sur-tout si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est, par ma négligence et mon absence. Voyez a quoi je serais réduit si Prault imprimait la pièce avant que je vous l'aie envoyée,

signée de ma main. Prévenez ce coup, pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail; mais je dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCXCIV.

A M. PALISSOT.

Au château de Fernei, par Genève, 24 septembre *.

Je dois me plaindre, monsieur, de ce que vous avez imprimé mes lettres sans mon consentement. Ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je réponds cependant à votre lettre du 13 septembre, mais c'est en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je commence par vous remercier de la part que

* Imprimée ici sur la missive originale qui m'a été communiquée, et qui n'est pas d'accord avec les différentes versions déja publiées, cette lettre est bien du 24 septembre, quoique Palissot lui-même l'ait imprimée dans ses œuvres (1809, t. I, p. 461) sous la date du 24 novembre. R. — Voyez plus bas la lettre MMDCCCCIII. (CLOO.)

vous voulez bien prendre au petit succès de *Tancrède*. Vous avez raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce; vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poëte l'emporte sur le décorateur.

Je suis encore de votre avis sur les guerres littéraires; mais vous m'avouerez que, dans toute guerre, l'agresseur[1] seul a tort devant Dieu et devant les hommes. La patience m'a échappé au bout de quarante années; j'ai donné quelques petits coups de patte à mes ennemis pour leur faire sentir que, malgré mes soixante-sept ans, je ne suis pas paralytique. Vous vous y êtes pris de meilleure heure que moi; vous avez fait des estafilades à des gens qui ne vous attaquaient pas, et malheureusement je suis l'ami de quelques personnes à qui vous avez fait sentir vos griffes. Je me suis donc trouvé entre vous et mes amis, que vous déchirez; vous sentez que vous me mettiez dans une situation très désagréable. J'avais été touché de la visite que vous m'aviez faite aux Délices[2]; j'avais conçu beaucoup d'amitié pour vous

[1] Voltaire dit dans sa lettre du 22 septembre 1760 à Cideville: *Je n'ai attaqué personne en ma vie*; et cela était vrai, sur-tout avec Desfontaines, La Beaumelle et Fréron. Je ne commence pas le premier, disait-il une autre fois; mais *quand on m'attaque, je me défends comme un diable*; et cela était encore très vrai. (Cloo.)

[2] En 1755. — Voyez la lettre MMCVIII. (Cloo.)

et pour M. Patu avec qui vous aviez fait le voyage; et mes sentiments, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous après sa mort. Vos lettres m'avaient beaucoup plu; je m'intéressais à vos succès, à votre fortune; votre commerce, qui m'était très agréable, a fini par m'attirer les reproches les plus vifs de la part de mes amis. Ils se sont plaints de ma correspondance avec un homme qui les outrageait. Pour comble de désagrément, on m'a envoyé des *Notes*[1] imprimées en marge de vos lettres; ces notes sont de la plus grande dureté.

Vous ne devez pas être étonné que des esprits offensés ne ménagent pas l'offenseur. Cette guerre avilit les lettres; elles étaient déja assez méprisées et assez persécutées par la plupart des hommes, qui ne connaissent que la fortune. Il est très mal que ceux qui devraient être unis par leur goût et leur sentiment se déchirent comme s'ils étaient des jansénistes et des molinistes. De petits scélérats[2] en robe noire ont opprimé des gens de lettres, parcequ'ils osaient en être jaloux. Tout homme qui pense devait s'élever contre ces fanatiques hypocrites. Ils méritent d'être rendus exécrables à

[1] Ces notes se trouvent dans le *Recueil des Facéties parisiennes*, avec les Lettres de Voltaire et les Réponses de Palissot au sujet de la comédie des *Philosophes*. (Cloo.)

[2] Omer Joli de Fleuri en était un, selon Voltaire, qui l'appelle *petit singe* dans quelques écrits de 1760 et de 1761. (Cloo.)

leur siècle et à la postérité. Jugez combien je dois être affligé que vous ayez combattu sous leurs étendards !

Ce qui me console c'est qu'enfin on rend justice. L'Académie entière a été indignée du Discours de Le Franc ; vous auriez pu un jour être de l'Académie, si vous n'aviez pas insulté publiquement deux de ses membres[1] sur le théâtre. Vous savez que nos amis nous abandonnent aisément, et que les ennemis sont implacables.

Toute cette aventure m'a ôté ma gaieté, et ne me laisse avec vous que des regrets. Pompignan et Fréron m'amusaient, et vous m'avez contristé.

Tout malingre que je suis, je prends la plume pour vous dire que je ne me consolerai jamais de cette aventure, qui fait tant de tort aux lettres ; que les lettres sont un métier devenu avilissant, abominable, et que je suis fâché de vous avoir aimé et elles aussi.

LETTRE MMDCCCXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 septembre.

Mes divins anges, il faut vous rendre compte

[1] Duclos et d'Alembert. (Cloo.)

de tout. Nous venons de jouer *Tancrède* en présence d'une douzaine de Parisiens, à la tête desquels était M. le duc de Villars. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame Denis a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs, et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remerciement. La première scène du second, supprimée; profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas sûrement vous qui avez mis ces malheureux vers:

> Car tu m'as déja dit que cet audacieux
> A sur Aménaïde osé lever les yeux, etc

On devrait lui répondre: « Mon ami, si on t'a « *déja dit* qu'on te prend ta maitresse, tu devais « donc en parler d'abord, tu devais donc être au « désespoir. » C'est un contre-sens horrible.

Écoutez-moi, mes chers anges; on n'a pas fait réflexion qu'Aldamon n'est pas encore le confident de la passion de Tancrède. On a imaginé que Tancrède lui parlait comme à un homme instruit

de l'état de son cœur. Il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. Aldamon est un soldat attaché à Tancréde, qui a favorisé son retour, et rien de plus. Il est si clair qu'il ne sait point la passion de Tancréde, que Tancréde lui dit :

Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.
Act. III, sc. I.

Donc Aldamon ne sait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène, et Aldamon, qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve, court faire son message, en disant à Tancréde,

C'est vous *qui* m'envoyez, je réponds du succès.

Il est bien mieux de mettre ce *je réponds du succès* dans la bouche du confident que dans celle de Tancréde, car alors Tancréde dit, avec bien plus de bienséance et d'enthousiasme, *il sera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, etc.
Act. III, sc. VII.

Ces vers, récités avec une fermeté attendrissante, ont arraché des larmes. Si le père est si

étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la chose, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'espérance, en vérité l'intérêt total diminue, et la pièce en général est bien moins touchante. J'ai écrit à Le Kain sur ce troisième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de Tancrède. Je voudrais seulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de *cet affreux mystère,* mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez sans doute souffrir ces vers :

> Dans le rapide cours des plus brillants succès,
> Solamir l'eût-il fait sans être sûr de plaire [1] ?

Je tiens toujours que c'est assez que le vieux Argire ait dit à Tancrède : elle est coupable. Un père au désespoir est le plus fort des témoignages. Mais, si vous voulez que Tancrède invente encore des raisons pour se convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers.

Au cinquième acte, c'est encore un coup de maître d'avoir rendu à-la-fois le récit de Catane plus vraisemblable et plus intéressant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

> Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.
> Act. V, sc. II.

[1] Ces vers du IVe act., sc. II, ont été corrigés. (Cloc.)

Ce vers me paraît de toute nécessité.

Si

> O jour *du changement!* ô jour du désespoir!
> Act. V, sc. v.

a fait un si mauvais effet, cela prouve que Brizard a joué bien froidement; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle Clairon peut faire une très belle figure[1], en tombant aux pieds de Tancrède; mais, si vous aviez vu madame Denis, pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible:

> ..... Arrêtez... vous n'êtes point mon père!
> Acte V, scene vi.

vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'est là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce; je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoi-

[1] * Mademoiselle Clairon, plutôt jolie que belle, avait, dit-on, beaucoup de dignité et de noblesse dans sa taille et dans sa figure; et elle n'avait alors que trente-six ans. Quant à madame Denis, elle louchait; et c'est en parlant d'elle que madame d'Épinai écrivait à Grimm vers le commencement de 1759: « La nièce de Voltaire est « à mourir de rire; une petite grosse femme, toute ronde, d'environ « cinquante ans. » (Cloo.)

selle Clairon de se jeter et de mourir aux pieds de Tancrède, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle? qui l'empêche de dire *j'expire,* et de tomber près de son amant?

Barbare! laisse là ce repentir si vain [1]

fait un très bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation; il faut la subjuguer.

La somme totale de ce compte est remerciement, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

LETTRE MMDCCCXCVI.

A M. GOLDONI [2].

A Fernei, 24 septembre.

Signor mio, pittore e figlio della natura, vi amo dal tempo ch' io leggo. Ho veduta la vostra

[1] Ce vers a été supprimé. (L. D. B.)

[2] Charles Goldoni, compatriote et ami d'Algarotti, naquit à Venise en 1707. La première lettre où il est question de ce célèbre poëte comique, dans la *Correspondance,* est celle du 19 juin 1760 à Albergati. Il était encore à cette époque dans sa ville natale; mais la *Biographie universelle* prétend qu'il la quitta en avril 1761 pour se

anima nelle vostre opere. Ho detto: Ecco un uomo onesto e buono che ha purificato la scena italiana, che inventa colla fantasia e scrive col senno. Oh! che fecondità, mio signore, che purità! come lo stile mi pare naturale, faceto ed amabile! avete riscottato la vostra patria dalla mani degli arlecchini. Vorrei intitolare le vostre commedie: *L'Italia liberata da' Goti*[1]. La vostra amicizia m' onora, m' incanta. Ne sono obligato al signor senatore Albergati, e voi dovete tutti i miei sentimenti a voi solo.

Vi auguro la vita la più lunga e la più felice, giacchè non potete essere immortale, come il vostro nome. Voi pensate a farmi un onore, e già m' avete fatto il più gran piacere.

J'use, mon cher monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déja le meilleur ami que vous puissiez avoir en France. Cela vaut mieux

rendre à Paris, où *il ne fut qu'environ cinq mois après*. C'est une erreur. Goldoni, en se rendant à Paris au mois d'auguste 1762, passa par Lyon, et écrivit de là à Voltaire pour s'excuser de n'avoir pas pris la route de Genève. Voyez la réponse que lui fit Voltaire le 28 auguste 1762. L'auteur de *l'Écossaise* se flatta long-temps de l'espoir de recevoir Goldoni à Fernei, mais il ne le vit sans doute, pour la première fois, qu'en 1778, à Paris, où le *Molière italien* mourut au commencement de 1793. (Clog.)

[1] L'*Italia liberata da' Goti* (ou *Gotti*) est le titre d'un poëme de Trissino. (Clog.)

que d'être votre *très humble et très obéissant serviteur.*

LETTRE MMDCCCXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges! tout en jouant *Alzire, Mahomet, Tancrède,* et *l'Orphelin.* Ah! l'étonnante actrice[1] que nous avons trouvée! quelle Palmire! vingt ans, beauté, grace, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur! Pauvres Parisiens, que je vous plains! vous n'avez que des Hus.

Madame de Pompadour n'est point *poule mouillée*[2], ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changements que je vous ai envoyés par M. de Courteilles. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi?

[1] Madame Rilliet, femme de l'un des Génevois nommé plus haut dans la lettre MMDCCCLVIII. En 1772 elle épousa le marquis de Florian, lequel était veuf alors de madame de Fontaine, nièce de Voltaire. Voyez, dans la *Correspondance,* le petit *Mémoire* qui accompagne la lettre du 28 janvier 1772 à Bernis. (CLOG.)

[2] Voyez plus haut le dernier alinéa de la lettre MMDCCCLXXXIII. (CLOG.)

M. le duc de Villars ne s'y connaît-il point? ma nièce est-elle sans goût? suis-je un chien? que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet?

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles? qu'il n'y a pas assez d'assistants au troisième et au cinquième? que Grandval néglige trop son rôle parcequ'il n'est pas le premier? que Le Kain ne prononce pas? que mademoiselle Clairon a joué faux quelques endroits? à qui croire? la calomnie y *règne*[1].

Madame de Fontaine a fait une belle action[2]. J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter *Fanime.* — Plus de larmes qu'à *Tancrède.* — Un Ramire admirable. Je corromps[3] toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs. Les prédicants enragent; je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolents et de tous cagots!

O anges! à l'ombre de vos ailes.

[1] * *Tancrède*, act. III, sc. III, v. 54. (Clog.)

[2] * Madame de Fontaine avait quitté le château d'Hornoi tout exprès pour assister à une représentation de *Tancrède.* — Le *grand secret* dont parle Voltaire concernait sans doute *Oreste*, qu'il retouchait à cette époque. (Clog.)

[3] * Allusion au mot de J. J. Rousseau dans la lettre MMDCCXCV. (Clog.)

LETTRE MMDCCCXCVIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 29 septembre.

Je suis bien fatigué, ma chère nièce. M. le *grand écuyer de Cyrus,* M. *le jurisconsulte,* vous avez fait une course à Paris qui est d'une belle ame. Venir voir *Tancrède,* pleurer, et repartir, c'est un trait que l'enchanteur qui écrira votre histoire et la mienne ne doit pas oublier.

Nous venons aussi de jouer *Tancrède* de notre côté, et nous vous aurions cent fois mieux aimés à Tournai qu'à Paris. Je vous avertis que la pièce vaut mieux sur mon théâtre que sur celui des comédiens. J'y ai mis bien des choses qui rendent l'action beaucoup plus pathétique. Je n'ai pas eu le temps de les envoyer aux comédiens de Paris; et d'ailleurs on ne peut commander son armée à cent lieues de chez soi.

Je vous avertis que je la dédie à madame de Pompadour, non seulement parceque je lui ai beaucoup d'obligations, mais parcequ'elle a beaucoup d'ennemis, et que j'aime passionnément à braver les cabales. Vous avez pu juger, par ma lettre[1] au roi de Pologne, si je sais dire hardiment des vérités utiles.

[1] La lettre MMDCCCLVII. (CLOG.)

Si je voyais votre ami, M. de Silhouette, je lui dirais des vérités inutiles; je lui dirais qu'il ne fallait pas, dans un temps de crise, faire trembler les créanciers, qu'on ne doit intimider qu'en temps de paix; et j'ajouterais que, si jamais il revient en place, il fera du bien à la nation; mais je doute qu'il rentre dans le ministère. Je doute aussi que nous ayons la paix qui nous est nécessaire. J'ajoute à tant de doutes que j'ignore si je pourrai vous aller voir à Hornoi.

Il faut que je fasse le second volume de l'*Histoire* du Czar, dont je vous envoie le premier, qui ne vous amusera guère; rien de plus ennuyeux, pour une Parisienne, que des détails de la Russie. En récompense, je joins à mon paquet deux comédies.

M. *le grand écuyer de Cyrus*, l'histoire de la princesse de Russie est plus amusante que celle de son beau-père. Je suis au désespoir que ce soit un roman; car je m'intéresse tendrement à madame d'Auban[1].

M. *le jurisconsulte*, pensez-vous que cette princesse morte à Pétersbourg et vivante à Bruxelles

[1] Voyez les lettres MMDCCCLXXXVI et MMDCCCCXXIX. La *Biographie universelle*, dans l'article Charlotte de *Brunswick-Wolfenbuttel*, parle de *madame d'Auban* comme d'une aventurière, et cite à ce sujet une lettre de Voltaire. La *Correspondance littéraire* de Grimm de juin et de novembre 1771 contient aussi des renseignements *sur le conte de madame d'Auban*. (CLOG.)

soit en droit de reprendre son nom? Je vous avertis que je suis pour l'affirmative, attendu que j'ai lu dans un vieux sermon que Lazare étant ressuscité revint à partage avec ses sœurs. Voyez ce qu'on en pense dans votre école de droit.

Pardon de ma courte lettre; il faut répéter *Mahomet* et *l'Orphelin de la Chine*. Le duc de Villars, qui est un excellent acteur, joue avec nous en chambre, afin de ne pas compromettre sur le théâtre la dignité de gouverneur de province.

Le théâtre de Tournai sera désormais à Fernei. J'y vais construire une salle de spectacle, malgré le malheur des temps; mais, si je me damne en fesant bâtir des théâtres, je me sauve en édifiant une église. Il faut que j'y entende la messe avec vous, après quoi nous jouerons des pièces nouvelles.

LETTRE MMDCCCXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 septembre.

Voici, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament; faites essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer

à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde*-Denis vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame Scaliger. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges!

Je crois que le démon de Socrate était un ami.

LETTRE MMDCCCC.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1er octobre.

Charmante madame Scaliger, la lettre, le savant commentaire du 24, redoublent ma vénération. M. le duc de Villars s'habille pour jouer, à huis clos, Gengiskan [1]; la Denis se requinque; deux grands acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés *.

[1] * On raconte qu'un jour après avoir joué ce rôle, le duc de Villars demanda à Voltaire comment il l'avait rempli, et que l'auteur de *l'Orphelin* lui répondit : *Monseigneur, vous avez joué comme un duc et pair.* (CLOG.)

* Il y avait ici des corrections pour *Tancrède*. K.

Voilà à-peu-près tous les ordres de ma souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un V. docile, un V. reconnaissant, un V. prompt à se corriger, et quelquefois un V. opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changements, de faire ôter ce détestable

Car tu m'as déja dit que cet audacieux ;

et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de Clairon, au cinq, ce morceau plus pathétique encore :

..... Arrêtez... vous n'êtes point mon père, etc.

Il me semble que, grace à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à *Tancrède,* qui me lutinent depuis un mois.

Madame Denis partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

Digitized by Google

LETTRE MMDCCCCI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 octobre.

Le baron germanique qui se charge de rendre ce paquet à votre excellence est un heureux petit baron. Je connais des Français qui voudraient bien être à sa place, et faire leur cour à M. et à madame de Chauvelin. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des Savoyards Français et des Français Savoyards. Je conçois très bien qu'il y a du plaisir à être Savoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise[1] au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos ermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la Vie du Solon et du Lycurgue du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal

[1]* En 1760 Chauvelin avait obtenu une des deux charges de *maître de la garde-robe*. (CLOG.)

Dubois, à M. de Morville [1], que le Czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, etc.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin [2], et un Tottleben donnant ses ordres datés de Sans-Souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercure* de Pigalle pour le rendre au roi.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir Politick* [3], je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les

[1] La lettre XCV lui est adressée. (CLOG.)

[2] Selon l'*Art de vérifier les dates*, Tottleben s'empara de Berlin le 9 octobre 1760; et selon d'autres il y entra dès le 3. (CLOG.)

[3] *Sir Politick* est le titre d'une comédie de Saint-Évremont. (CLOG.)

ans, trois millions cinq cent mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe?

Le zèle me suffoque; je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. Berrier confonde mon commodore!

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes *Fanime* ces jours passés; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un Arabe, qui est de Saïd même, qui sait sept ou huit langues, qui parle très bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre *Arabe?* c'est l'abbé d'Espagnac. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable! Vivent les gens faciles en affaires! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre[1] de *Luc*, où il

[1] Cette lettre, adressée à d'Argens et datée de Hersmannsdorff, près de Breslau, le 27 auguste 1760, est dans la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 septembre suivant. On lit cette phrase dans

parle si courtoisement de M. le duc de Choiseul. J'ai bien peur que mes Russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes; il perdra ses états pour avoir fait des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je suis un grand babillard, monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre humain, et de vous ouvrir son cœur! Je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame Denis est devenue très digne de jouer les seconds rôles avec madame de Chauvelin.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

le dernier alinéa : « Je sais un trait du duc de..... (Choiseul) que « je vous conterai lorsque je vous verrai. Jamais procédé plus fou « et plus inconséquent n'a flétri un ministre de France, depuis que « cette monarchie en a. » — Voyez plus bas la lettre MMDCCCCXXV.

(Cloo.)

LETTRE MMDCCCCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 octobre, à midi.

Eh ! mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi ! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre[1] ce matin; je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1° Je vous jure qu'on m'a mandé que Le Kain et la Clairon avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement.

2° J'ai déja dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'Argire avec Aménaïde en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république; j'ai remercié et je remercie.

3° Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens... je *te dirai* tout... mais il faut tout oser;
Le joug est trop *affreux*; ma main doit le briser;
La persécution enhardit *la* faiblesse.

[1] Elle manque. (Clog.)

Cela fortifie le caractère d'Aménaïde, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4° Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

. . . . . .

Moi, des remords ! qui, moi ! le crime seul les donne, etc.

Et c'est Aménaïde, et non la suivante, qui fait tout; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a déja servie, que de remettre tout aux soins de Fanie; cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'Aménaïde prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5° Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à Tancréde son malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à Aldamon, comme au confident de son amour; et quand Tancréde disait, au nom d'Orbassan :

Orbassan, l'ennemi, *le rival* de Tancréde !

Sc. I.

il le disait à part; et, pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppresseur* de Tancréde, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que Tancréde, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'Orbassan devait épouser Aménaïde; c'est une

chose très naturelle; tout le monde en parle, et Aldamon n'en sait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand Tancrède demande qui commande les armes dans la ville, Aldamon peut répondre:

> Ce fut, *vous le savez*, le respectable Argire,
>
> . . . . . .
>
> Mais. . . . . Orbassan lui succède.
>
> Act. III, sc. I.

En un mot, tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont Tancrède laisse pénétrer son secret par Aldamon, qui voit, par son émotion, quels sont ses chagrins et ses projets. *Je vais parler de vous* était équivoque; *vous* cependant ne signifie pas je vous *nommerai;* il signifie qu'Aménaïde pourra se douter quel est ce *vous;* mais cela est trop subtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce sont bagatelles.

> 6° . . . . . Je suis encor sous le couteau.
>
> Act. III, sc. VII.

est une expression noble et terrible; si on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité, et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques, qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau, et qui ne voudraient que des expressions triviales; notre langue n'est déja que trop stérile.

7° La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième; mais, comme ce petit monologue du second ne peut être qu'une expression simple de la situation d'Aménaïde, comme ce tableau de son état n'est point un grand combat de passions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais seulement à rendre le spectateur satisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, sans refroidir.

8° Si,

O ma fille! vivez, fussiez-vous criminelle [1],

est dit par un acteur glacé, tel que les acteurs français l'ont presque toujours été; si ce vers n'est pas dans la bouche d'un homme qui ait déja pleuré et fait pleurer, il est clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le disant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux; c'est la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres Francs, c'est que tous les personnages doivent avoir la même noblesse d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégants, bien compassés; la nature n'est pas faite ainsi.

[1] Ce vers, qui sortait glacé de la bouche de Brizard, n'a pas été conservé dans *Tancrède*. (Cloo.)

9° Le grand point est *de toucher;*

> Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
> BOILEAU, *l'Art. poét.*, ch. III, v. 26.

Or Aménaïde est aussi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous savez, mes anges, que M. de Chauvelin avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé d'envoyer un ambassadeur de Solamir, et de substituer une entrée et une audience aux sentiments douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par son père, et qui est à-la-fois méprisée et défendue par son amant. Toutes ces idées que chacun a dans sa tête de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle ne serviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout son enthousiasme. On pourra gagner quelque chose du côté de l'historique, et on perdra tout l'intérêt. Si Corneille avait suivi dans *le Cid* le plan de l'Académie, *le Cid* était à la glace.

On crie, aux premières représentations, et *le couteau*, et la haine *outrageuse*, et

> .... je ne peux souffrir ce qui n'est pas Tancrède;
> Act. II, sc. I.

au bout de huit jours on ne crie plus.

10° Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un sentiment

qui n'a pas sa juste étendue ne peut faire effet. Qu'est-ce qu'une tragédie en abrégé?

11° Nous soutenons toujours que les derniers vers d'Aménaïde sont un morceau pathétique, terrible, nécessaire, et nous en avons eu la preuve:

..... Arrêtez... vous n'êtes point mon père, etc.
Acte V, sc. VI.

On fut transporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur est navré de douleur, si j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce

Car tu m'as déja dit que cet audacieux.

LETTRE MMDCCCCIII[1].

A M. PALISSOT.

Octobre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 13. Je dois

[1] Cette lettre, publiée sous le n° LXXXV du volume XXXIV de l'édition en 42 volumes, *d'après une copie de la main du secrétaire de Voltaire*, est la même, quant au fond, que la lettre MMDCCCXCIV du 24 septembre précédent. Nous la reproduisons cependant ici, à cause de la différence qu'elle présente dans les expressions. Wagnière l'a probablement composée des principaux fragments de deux ou trois lettres écrites à Palissot en septembre et en octobre 1760. (CLOG.)

me plaindre d'abord à vous de ce que vous avez publié mes lettres sans me demander mon consentement; ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je vous réponds cependant, en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je dois vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au succès de *Tancrède*, et vous dire que vous avez très grande raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce. Vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poëte l'emporte sur les décorateurs.

Je dois aussi vous dire que la guerre n'est pas de mon goût, mais qu'on est quelquefois forcé à la faire. Les agresseurs en tout genre ont tort devant Dieu et devant les hommes. Je n'ai jamais attaqué personne. Fréron m'a insulté des années entières sans que je l'aie su; on m'a dit que ce serpent avait mordu ma lime[1] avec des dents aussi envenimées que faibles. Le Franc a prononcé devant l'Académie un discours insolent dont il doit se repentir toute sa vie, parceque le public a oublié ce discours, et se souvient seulement des ridicules qu'il lui a valus.

[1] * Allusion à la fable de La Fontaine, liv. V, fab. XVI. (CLOG.)

Pour votre pièce des *Philosophes*, je vous répéterai toujours que cet ouvrage m'a sensiblement affligé. J'aurais souhaité que vous eussiez employé l'art du dialogue et celui des vers, que vous entendez si bien, à traiter un sujet qui ne dût pas une partie de son succès à la malignité des hommes, et que vous n'eussiez point écrit pour flétrir des gens d'un très grand mérite, dont quelques uns sont mes amis, et parmi lesquels il y en a eu de malheureux et de persécutés. Le public finit par prendre leur parti; on ne veut pas que l'on immole sur le théâtre ceux que la cour a opprimés. Ils ont pour eux tous les gens qui pensent, tous les esprits qui ne veulent point être tyrannisés, tous ceux qui détestent le fanatisme; et vous, qui pensez comme eux, pourquoi vous êtes-vous brouillé avec eux? Il faudrait ne se brouiller qu'avec les sots.

On m'a envoyé un *Recueil*[1] de la plupart des pièces concernant cette querelle. Un des intéressés a fait des *Notes* bien fortes sur les accusations que vous avez malheureusement intentées aux philosophes, et sur les méprises où vous êtes tombé dans ces imputations cruelles. Il n'est pas permis, vous le savez, à un accusateur de se tromper. C'est encore un grand désagrément pour moi que

[1] * Le *Recueil des Facéties parisiennes pour les six premiers mois de l'an* 1760. (Cloc.)

notre commerce de lettres ait été empoisonné par les reproches sanglants qu'on vous fait dans ce *Recueil*, et par ceux qu'on m'a faits à moi d'entretenir commerce avec celui qui se déclare contre mes amis.

J'avais été gai avec Le Franc, avec Trublet, et même avec Fréron ; j'avais été touché de la visite que vous me fîtes aux Délices ; j'ai regretté vivement votre ami M. Patu, et mes sentiments, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous ; j'avais pris un intérêt extrême aux succès de vos talents ; vous m'avez fait jouer un triste personnage, quand je me suis trouvé entre vous et mes amis, que vous avez déchirés. Je vous avais ouvert une voie pour tout concilier ; mais, au lieu de la prendre, vous avez redoublé vos attaques. C'est aux jésuites et aux jansénistes à se détruire, et nous aurions dû les *manger*[1] tranquillement, au lieu de nous dévorer les uns les autres.

[1] *Mangeons du jésuite !...* est le cri des Oreillons, dans le ch. XVI du roman de *Candide*. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCIV.

A M. D'ALEMBERT.

8 octobre.

J'ai eu, mon très cher maître, votre discours [1] et M. de Maudave, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les sots. Je vous sais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poésie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aie fait *Tancrède* comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle Clairon a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grace au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de Jean-Jacques. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier

[1] *Réflexions sur la Poésie.* (Clog.)

prosélyte. Un ancien officier[1], homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les léve, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire, et moi aussi; mais

En riant quelquefois on rase
D'assez près ces extravagants
A manteaux noirs, à manteaux blancs,
Tant les ennemis d'Athanase,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypostase,
Et ces sots qui prennent pour base
De leurs ennuyeux arguments
De Balùs quelque paraphrase.
Sur mon bidet, nommé Pégase,
J'éclabousse un peu ces pédants;
Mais il faut que je les écrase
En riant.

Laissons là ce rondeau; ce n'est pas la peine de le finir; le temps est trop cher. M. le chevalier de Maudave m'a donné des commentaires sur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre; c'est le

[1] Le marquis d'Argence. Il demeurait aux environs d'Angoulême. (Cloo.)

Phallum[1]. Il m'a l'air d'en porter sur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetasser cette partie du *Dictionnaire*[2]. *Signa T super* caput *dolentium*[3]. Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler, il nous faut jouer la comédie deux fois par semaine. Nous avons eu dans notre trou quarante-neuf personnes à souper qui parlaient toutes à-la-fois, comme dans *l'Écossaise;* cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la *perruque*[4] de Boileau; vous avez la tête bien près du bonnet. S'il avait fait une épître à sa perruque, bon; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer, en passant, une chose difficile à dire dans une épître morale et utile.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître[5] à Clairon, et je vous promets de n'y point parler de ma *perruque*.

[1] Ou *Phallus*. Voyez ce qu'en dit Voltaire dans l'article v des *Fragments historiques sur l'Inde*, tom. II du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

[2] Le *Dictionnaire de l'Académie*. (Clog.)

[3] Ézéchiel, chap. ix, v. 4. (Clog.)

[4] D'Alembert prétendait, dans ses *Réflexions sur la Poésie*, que Boileau avait avili la langue des dieux en exprimant poétiquement sa *perruque*. Voltaire, avec raison, prend ici le parti des *faux cheveux blonds* du législateur du Parnasse. Voyez l'*Épître* x de Boileau *à mes vers*, v. 26. (Clog.)

[5] C'est à quoi l'avait engagé d'Alembert dans la lettre 2888. (Clog.)

Il n'y a point de *metum Judæorum;* nous avons ici deux maîtres des requêtes qui m'ont annoncé M. Turgot. Nous allons avoir un conseiller de grand'chambre[1]; c'est dommage qu'Omer Joli de Fleuri n'y vienne pas.

Luc est remonté sur sa bête, et sa bête est Daun.

Aimez-moi un peu, et, s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

LETTRE MMDCCCCV.

A M. THIERIOT.

8 octobre.

Je vous dois bien des réponses, mon ancien ami. Puisque vous logez chez un médecin[2], ce n'est pas merveille que vous soyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame Denis vous fera pleurer dans *Tancrède* tout autant que mademoiselle Clairon; et moi, je vous ferai plus d'impression que Brizard; je suis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai incessamment un *Pierre-le-Grand* par M. Damilaville.

[1] L'abbé d'Espagnac. (Cloc.)
[2] Le médecin Baron. (Cloc.)

Je ne peux vous donner *la Capilotade* que cet hiver; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai dans mon taudis des Délices M. le duc de Villars, un intendant[1], un homme d'un grand mérite[2] qui a fait cent cinquante lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui *Mahomet;* une Palmire, jeune, naïve, charmante, voix de sirène, cœur sensible, avec deux yeux qui fondent en larmes; on n'y tient pas; Gaussin était une statue. *Nota bene* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon église ne se bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. Soufflot sur cette église de village, et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu *le Père de Famille;* mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux Lettres qui firent tant de bruit.

Bonsoir, mon cher ami; la tête me tourne de plaisir et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de *Tancrède, et vale.*

[1] J. Fr. Joli de Fleuri, intendant de Bourgogne, frère de l'avocat-général Omer Joli de Fleuri (Cloc.)

[2] Le marquis d'Argence de Dirac. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCCVI[1].

A M. DAMILAVILLE.

8 octobre.

M. Thieriot, monsieur, m'apprend toutes vos bontés ; il me dit aussi que vous avez une bibliothèque choisie. Je devrais, parcequ'elle est choisie, ne pas hasarder de vous présenter ce que j'ai fait imprimer sur *Pierre-le-Grand*, et que les lenteurs de la cour de Pétersbourg ont empêché l'année passée de paraître.

Je vous demande le secret ; personne n'en a de ma main[2]. Je vous prierai de permettre que j'en fasse tenir un exemplaire pour vous à M. Thieriot, dans quelques jours.

Pardonnez à mon laconisme ; je n'ai pas le temps, depuis quinze jours, de manger et de dormir.

[1] Extraite de la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 avril 1761. (Cloo.)

[2] Voltaire avait déja adressé le premier volume de son *Histoire* à Tressan, à Algarotti, à Chauvelin, etc. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 octobre.

O divins anges! jugez si je suis fidèle à mon culte; je vais jouer Zopire; j'ai deux cents personnes à placer; je fais copier *Tancrède;* je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je suis pénétré de vos bontés?

Je vous enverrais aujourd'hui *Tancrède,* si j'avais seulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parceque j'ai pris le parti du troisième acte, et que j'ai cru que Le Kain me l'avait saboulé! Pour Dieu, laissez-moi mon franc arbitre; encore faut-il bien que j'aie mon avis; Dieu a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en est de ce *Tancrède,* quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à Clairon, par Versailles; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc *Mahomet* aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de *Mahomet?* cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur! Ah, Gaus-

sin! Gaussin! si vous aviez la centième partie de l'ame de madame Rilliet[1]! si on avait eu un Séide! Pauvres Parisiens! vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges; c'est que presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi, excepté la divine Clairon, et quelquefois Le Kain. Mes yeux se sont ouverts, mais trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût.

M. le duc de Choiseul vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace[2]? — Avez-vous reçu un *Pierre?*

Madame Scaliger, ne soyez donc plus fâchée contre moi. C'est que je suis à vos pieds, c'est que je vous aime et révère au pied de la lettre.

LETTRE MMDCCCCVIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

8 octobre[3].

On ne peut certainement entendre qu'un homme fasse mieux une chose que ceux qui ne la

[1] * Lucrèce-Angélique de Normandie. (Clog.)

[2] * Celle de *Tancrède*. (Clog.)

[3] * Cette lettre, où il semble que Voltaire fasse allusion à la retraite de mademoiselle Clairon, comme actrice de la Comédie française, pourrait bien être de 1765 ou de l'une des années suivantes. (Clog.)

font pas. On ne peut entendre qu'une pièce soit mieux représentée par ceux qui y jouent que par ceux qui n'y jouent pas. On doit encore moins entendre que des personnes du monde, qui jouent la comédie pour leur plaisir, aient des talents supérieurs à ceux des plus grands acteurs de Paris.

Ce qu'il faut encore moins entendre, c'est qu'on ait prétendu comparer personne[1] à mademoiselle Clairon.

Ce qu'il faut sur-tout entendre, et ce qui est d'une vérité incontestable, c'est qu'on a pour mademoiselle Clairon tous les sentiments qu'elle mérite et qu'on ne démentira jamais. Le pauvre vieillard lui sera toujours attaché avec des sentiments aussi vifs que s'il était jeune; il admirera ses talents, et il admirera encore la force qu'elle eut d'en priver[2] un public ingrat; il aimera sa personne jusqu'au dernier moment de sa vie.

[1] * Si cette lettre MMDCCCCVIII est ici à sa vraie date, on doit croire que mademoiselle Clairon, ayant eu connaissance des éloges hyperboliques prodigués par l'auteur de *Tancrède* à *Aménaïde*-Denis, notamment dans la lettre MMDCCCXC, venait d'en témoigner quelque surprise à Voltaire. Au reste, en 1765, et années suivantes, Voltaire s'extasiait encore sur le talent dramatique de sa nièce. (CLOG.)

[2] * Mademoiselle Clairon ne quitta le Théâtre qu'en avril 1765. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCIX[1].

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

10 octobre.

Si vous n'êtes point *un grand enfant*, madame, vous n'êtes pas non plus *une petite vieille*. Je suis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par semaine; et le bon de l'affaire c'est que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne soit bien sage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces, et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces *tripots*-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'*Histoire* de Pierre-le-Grand, et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour, tout cela fait que vous devez me pardonner, madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entretenir avec vous; vous savez que j'aime passionnément votre esprit, votre imagination, votre façon de penser. Vous aurez la moitié de *Pierre* incessam-

[1] Réponse à une lettre de la marquise du 20 septembre précédent. (Clog.)

ment. Il y a un paquet tout prêt pour vous et pour M. le président Hénault; mais on ne sait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poste.

Je vous avertis que la Préface vous fera pouffer de rire, et vous serez tout étonnée de voir que la plaisanterie n'est point déplacée.

J'y joins un chant de *la Pucelle,* qui pourra vous faire rire aussi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philosophiques dans ma bibliothèque; mais il faut que vous sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer dans ma bibliothèque à présent, parcequ'elle est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de Villars, avec tout son monde. Il nous a joué, à huis clos, Gengis-kan dans *l'Orphelin de la Chine;* il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je suis fort aise, madame, qu'on ait imprimé ma lettre[1] au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en vaillent guère la peine.

Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié

[1] MMDCCCLVII. (CLOG.)

aux Graces; mais, s'ils étaient tous aimables, ils ne seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne font point de prosélytes; ils sont tièdes [1], ils ne songent qu'à plaire; Dieu leur demandera un jour compte de leurs talents.

Vous avez bien raison, madame, d'aimer l'*Histoire* [2] de mon ami Hume; il est, comme vous savez, le cousin de l'auteur de *l'Écossaise*. Vous voyez comme il rend, dans cette histoire, le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'*Histoire* de Pierre-le-Grand puisse vous amuser autant que celle des Stuart; on ne peut guère lire *Pierre* qu'une carte géographique à la main; on se trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une Parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-Méotides, et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement, c'est une étude.

M. le président Hénault ne veut point que je donne *Pierre* chiquette à chiquette; je ne le voudrais pas non plus, mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes, et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

[1] * Voltaire songeait au président Hénault en écrivant ceci. (Cloc.)

[2] * Celle *de la maison de Stuart*. (Cloc.)

Adieu, madame; si vous aviez des yeux, je vous dirais : Venez philosopher avec nous, parceque vos yeux seraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aspect qui soit sur la terre; mais ce qui fait le charme de la vie est perdu pour vous, et je vous assure que cela me fait toujours saigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ses terres; il les a quittées pour venir, à cent cinquante lieues de chez lui, philosopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne savais pas même qu'il existât; il a voulu venir, il est venu; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais, par malheur, il me vient des intendants[1]; ces gens-là ne sont pas tous philosophes. Mon Dieu! madame, que je hais ce que vous savez[2]!

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier[3] qui va commander sur la côte de Coromandel, et qui m'est venu voir en passant. J'ai déja grande envie de trouver mon brame plus raisonnable que tous vos butors de la Sorbonne.

Adieu, encore une fois, madame; je vous aime beaucoup plus que vous ne pensez.

[1] Allusion à l'intendant de Bourgogne Joli de Fleuri. (Cloc.)
[2] L'*infame* superstition. (Cloc.)
[3] Le chevalier de Maudave. (Cloc.)

Digitized by Google

LETTRE MMDCCCCX.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 octobre.

Madame Scaliger, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des bontés de toute espèce; mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour *Tancrède*, imaginez-vous, madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour Zopire, et un autre pour Zamti; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un Tancrède sortait de *la place* [1]. Cette *place* n'est pas tenable : il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courrier était parti. J'envoyais des mémoires à Clairon; je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà ce qui est fait; tout est fini, plus de *Chevalerie*. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez.

Pour moi, je vais jouer le père de Fanime

[1] Allusion au moment où Tancrède, sans doute dans le quatrième acte, sortait de Syracuse pour fuir Aménaïde et combattre Solamir. (Cloc.)

dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. Fanime se tue; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment se tue-t-elle? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette Fanime fait fondre en larmes, du moins madame Denis fait cet effet; car, ne vous déplaise, elle a la voix plus attendrissante que Clairon. Et moi, je vous répète que je vaux cent Sarrasin, et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien sa vie. Ah! si nous pouvions jouer devant madame Scaliger!

Mais vous a-t-on envoyé *Pierre Ier?* cela n'est pas si amusant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes? Il y a pourtant une Préface à faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et que c'est dommage que je me sois adonné parfois au sérieux. Je n'ai point vu les fréronades sur *Tancrède;* mais je me trompe, ou Jérôme Carré est plus plaisant que Fréron. Je me moque un peu du genre humain, et je fais bien; mais, avec cela, comme mon cœur est sensible, comme je suis pénétré de vos bontés! comme j'aime mes anges! je les chéris autant que je déteste ce que vous savez. Mon aversion pour cette infamie [1] ne fait que croître et embellir. M. d'Argental est donc

[1] La superstition, l'hypocrisie, etc. (Clog.)

à la campagne? Comment peut-il faire pour ne pas sortir à cinq heures? comment va la santé de M. de Pont de Veile?

Quand mon cher ange reviendra-t-il? Je suis à vos pieds, divine Scaliger.

LETTRE MMDCCCCXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 octobre.

Belle Melpoméne, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parcequ'elle est un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'est pas, y répondra.

Raisonnons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la transporter. Un monologue, qui n'est et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes sentiments, n'est qu'une piéce nécessaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir. Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte, est qu'il soit court, mais pas trop court. On peut faire venir Fanie, et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainsi que bien d'autres. On a été forcé de donner

Tancrède avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois [1]. Vos talents ont sauvé mes défauts; il est temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne suis point du tout de votre avis [*], ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève, que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan, voyant le bouclier de

[1] * Ceci s'accorde avec ce que dit Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* du 1er octobre 1760, en parlant de cette tragédie : « Elle a « été faite l'année dernière, pendant que j'étais à Genève, en moins « d'un mois de temps. Il est beau de travailler avec cette rapidité et « ce succès à l'âge de soixante-six ans. » (Clog.)

* Ce fut contre son avis, et à la pluralité des voix, que mademoiselle Clairon fut chargée de proposer à M. de Voltaire de tendre le théâtre en noir, et de dresser un échafaud au troisième acte de *Tancrède*. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis dans cette lettre. K. — Quoi qu'en disent les éditeurs de Kehl, mademoiselle Clairon n'était guère éloignée de partager l'avis des comédiens, avis qui était celui de d'Alembert. (Clog.)

Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent; c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en Boileau qui dit:

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.
> *L'Art. poét.*, ch. III, v. 53.

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrède*, quand j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fanime* suivra de près; nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de Villars, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc [1].

[1] Guignard de Saint-Priest, père de celui qui, plus tard, fut l'un des ministres de Louis XVI. (Cloo.)

Il y avait une assemblée très choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrède*. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de Tronchin, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

LETTRE MMDCCCCXII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 18 octobre.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'*Indien*[1] que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître Aliboron, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu, et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-dessous de tous les poëtes passés, présents et à venir, depuis Homère jusqu'à Pompignan. J'ai hésité si je vous annoncerais crûment cette humiliation; mais je veux

[1] Le chevalier de Maudave. (Cloo.)

être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède;* mais je sais que, pour un roué, il avait encore très bonne grace. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore, car je veux absolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible;* il est vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment je vous félicite de tout mon cœur de la conquête[1] que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur.* Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y eu a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois. Il est vrai que vous étiez fait, plus que personne, pour lui persuader que trois ne font qu'un, car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu* que M. de Maudave vous a apporté des Indes. Ces gens-là sont plus sensés que nous; nous avons fait notre dieu d'une gaufre; les Indiens vont, comme Bartholomée, *droit au solide*[2].

Priapum
Maluit esse deum.
Hor., lib. I, sat. VIII, v. 2.

[1] De d'Argence. (Cloo.)

* C'était un *Limgam* ou *Phallus* très révéré dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu Priape, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération. K. — Quant aux *gaufres*, voyez la lettre de d'Alembert à Voltaire du 2 octobre 1762. (Cloo.)

[2] *Contes* de La Fontaine, liv. II, conte VIII; *le Calendrier des vieillards*, v. 89. (Cloo.)

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je passe à Boileau d'avoir parlé en vers de sa *perruque*, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. Jourdain, *de la prose*[1] sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle Clairon, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre *perruque;* et, s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de Pompignan, Fréron et Trublet, que vous avez déja si bien peignées.

M. Turgot m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en serez sûrement très content[2]. C'est un homme d'esprit, très instruit, et très vertueux, en un mot, un très honnête *cacouac*[3], mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître; car je suis payé pour savoir que *la cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'-chambre, sans compter le duc de Villars et compagnie!

Vous êtes donc comme le père de famille de l'Évangile[4], qui admet à son festin les clairvoyants et les aveugles, les

[1] * *Le Bourgeois gentilhomme*, act. II, sc. VI. (CLOG.)

[2] * *Très content* en effet. Voyez plus bas la réponse de Voltaire sous le n° MMDCCCCXXXVII. (CLOG.)

[3] * Un *philosophe*. (CLOG.)

[4] * Luc, chap. XIV, v. 21. (CLOG.)

boiteux et ceux qui marchent droit? Votre maison va être comme la bourse de Londres : le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encyclopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager Jean-Jacques Rousseau à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour Jean-Jacques l'heure de la grace n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu *remonté sur sa bête*[1]; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de *bête*, que dites-vous de la figure que nous fesons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de Broglie,

> Sage en projets, et vif dans les combats,
> *Qui* va venger les malheurs de la France?
> *Le Pauvre Diable*, v. 17.

Il me semble qu'il perd sa réputation sou à sou; c'est se ruiner assez platement.

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal[2] que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poésies, que, si on coupait les ailes aux Zéphyrs et à l'Amour, on lui couperait les vivres.

[1] Le général Daun, battu [illegible]ment par Frédéric près de Torgau, le 3 novembre suivant. ([illegible])

[2] Bernis, que Voltaire appelait *Babet*. (Clog.)

Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le Traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela, lorsqu'il lisait à l'Académie son poëme* contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'*archimage Yebor*[1], qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de singe, et qui semblait lui dire : « Non, non, vous n'aurez « rien, quoi que vous disiez ; on ne m'attrape pas ainsi. » Que Dieu le bénisse, lui, ses vers, et sa prose! On dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plus tôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre.

> Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
> La *guerre* est un opprobre, et la *paix* un devoir.
>
> *Mérope*, act. II, sc. VII.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier-général de l'*Encyclopédie* et de *la Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer!

Adieu, mon cher et illustre maître; continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poêle; heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de sauter dehors! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître est une *lettre de Lacédémonien*[2]; pourvu qu'elle

* *La Religion vengée.*

[1]* Boyer. — Ce fut à l'*âne de Mirepoix* que Bernis répondit : *Monseigneur, j'attendrai.* (Clog.)

[2]* Allusion à un mot de Voltaire dans l'avant-dernier alinéa de la lettre MMDCCLXXXVIII. (Clog.)

ne vous paraisse pas une lettre de Béotien[1], je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommodé, vaille que vaille, avec madame du Deffand; elle prétend qu'elle n'a point protégé Palissot ni Fréron, et j'ai tout mis aux pieds, non du *pendu*, mais de Socrate. Ainsi, qu'elle ne sache jamais ce que je vous avais écrit[2] pour me plaindre d'elle; cela me ferait de nouvelles tracasseries que je veux éviter.

LETTRE MMDCCCCXIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 octobre.

Je prends la liberté, madame, de faire passer par vos mains ma réponse[3] à mademoiselle Clairon, et je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française, et achever notre décadence. Que M. d'Argental et tous ses amis emploient leur crédit pour sauver la France de cet opprobre!

J'ai encore une grace à vous demander, qui ne

[1] * Les plaisanteries sur l'esprit des Béotiens ont été *renouvelées des Grecs* relativement à celui des Champenois. (Cloc.)

[2] * Voyez, entre autres, la lettre MMDCCLXXII, second alinéa, où il est question des *p..... honoraires*, à propos de madame du Deffand. (Cloc.)

[3] * La lettre MMDCCCCXI. (Cloc.)

regarde que moi, c'est de dissiper mes continuelles alarmes sur l'impression dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de *Tancrède* conformes à la leçon des comédiens. Il est certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute sa misère, pendant que je passe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez incessamment une nouvelle copie, et je pense qu'il sera convenable, de toutes façons, de la reprendre vers la Saint-Martin. On sera obligé de transcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un seul où je n'aie fait des changements. Si ces changements valent quelque chose, c'est à vous que j'en suis redevable, c'est à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions aussi solides que fines. Si je me suis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de substituer à la hâte, si ces vers m'ont paru défectueux, c'est l'amour de l'art, et non l'amour-propre qui s'est révolté en moi. Je n'ai pas senti avec moins de reconnaissance la nécessité de plusieurs changements, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et plusieurs vers mis à la place des miens.

M. d'Argental sera-t-il encore long-temps à la campagne? Il me paraît qu'en son absence vous commandez l'armée avec bien du succès. Je me

flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houssards libraires. Quand jouera-t-on *la Belle Pénitente*[1]? mademoiselle Clairon est-elle cette pénitente? Elle seule peut faire réussir cette détestable pièce anglaise; mais je me flatte que l'auteur qui s'abaisse à chercher des modèles chez les barbares se sera fort éloigné de son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis; nous ne sommes déja que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déja baissé assez pavillon devant l'Angleterre? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes? O pauvre nation! Madame, le cœur me saigne, mais il est à vous.

LETTRE MMDCCCCXIV.

A M. THIERIOT.

19 octobre.

Voici, mon ami, une lettre de change de quatre *Pierre*[2] sur Robin-*mouton*. Je vous prie de donner un exemplaire de ma part au ferme et aimable

[1] *Calisto*, tragédie inutée, par Colardeau, de celle que Nicolas Rowe, mort en 1718, donna sous le titre de *the Fair Penitent*. La pièce française, dans laquelle mademoiselle Clairon remplit le principal rôle, fut représentée le 12 novembre 1760, et jouée dix fois. (Clog.)

[2] Quatre exemplaires du premier volume de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand à prendre chez Robin, libraire au Palais-Royal. (Clog.)

Protagoras, et, quand il aura lu mon *Pierre*, vous le lui ferez relier bien proprement. Faites des trois autres exemplaires ce qu'il vous plaira, et tâchez qu'aucun ne vous ennuie. Quand vous voudrez venir dans ma chaumière, nous vous voiturerons, puis vous hébergerons, chaufferons, blanchirons, raserons, et égaierons.

L'intendant de Bourgogne vint dans mon trou, ces jours passés, avec le fils de l'avocat-général, qui en a usé si cordialement avec nous; il avait un cortége de proconsul. Le duc de Villars était chez moi; nous allions jouer *Fanime* ou *Médime* (le nom n'y fait rien; *Fanime* est plus sonore, à cause de l'alpha). Nous n'en mîmes pas plus grand pot au feu; nous étions cinquante-deux à table. L'intendant alla coucher à Fernei, sa troupe à Tournai, la mienne aux Délices. Je reçus fort noblement, fort dignement le fils de l'avocat-général. Son oncle me dit que, dans quelques années, il succéderait [1] à son père. Souvenez-vous alors, lui dis-je, que vous devez être l'avocat de la nation. Le jeune homme m'attendrit; il pleura à *Fanime*.

Je ne le punis point des fautes de son père.

[1] Omer-Louis-François Joli de Fleuri, né en avril 1743, fut nommé substitut du procureur-général en 1762, avocat-général en 1767, procureur-général du nouveau parlement créé en 1771, etc. Quant à l'avocat-général Omer Joli de Fleuri, il venait de se remarier, *tout rabougri* qu'il était, à une jeune femme dont il devint veuf en 1762. (Clog.)

Il faut que Pompignan m'envoie son fils [1].

J'ai lu deux brochures; l'une est de la Noue;

« Ærugo mera; . . . . . »
Hor., lib. I, sat. IV, v. 101.

l'autre d'une bonne ame; mais cette ame se trompe sur le second acte de *Tancrède*. Il est vrai que les comédiens l'ont induit en erreur. *Tancrède* est tout autre chose que ce que vous avez vu au théâtre. J'espère qu'à la reprise, ils joueront ma pièce, et non pas la leur. Ils me doivent cette petite condescendance, puisque je leur ai donné le produit des représentations et de l'impression. Mon cher ami, il serait plus doux pour moi de faire pour l'amitié ce que j'ai fait pour les talents. Ce que vous me mandez de la Popelinière passe mes conceptions. Quelle disparate! les fermiers-généraux sont cependant les seuls qui aient de l'argent à Paris.

Adieu. Vous intéressez-vous beaucoup au Canada? *Quid novi?*

[1] Madame de Pompignan accoucha le 8 décembre 1760 d'un fils auquel furent donnés les prénoms de *Jean-George*-Louis-Marie.
(Cloc.)

LETTRE MMDCCCCXV.

A M. DUCLOS.

A Fernei, 22 octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'Académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'Académie va faire imprimer [1].

Vous aurez votre *T** dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T*, quand vous êtes à l'*A*.

Non vraiment, je ne me repose point. Robin-*mouton*, vendeur de brochures au Palais-Royal, correspondant de Cramer, et chargé de vous présenter un *Pierre*, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très louable d'avoir fait sentir au vieux Crébillon sa faute. Je ne m'amuse guère à lire les approbations; je ne savais pas que l'auteur

[1] * Cette quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise* parut au commencement de 1762. — La première édition est de 1694, année où naquit Voltaire. (Clog.)

* Ce travail de M. de Voltaire a été joint au *Dictionnaire philosophique*, à la lettre T. K.

de *Rhadamiste* et d'*Électre* eût eu l'indignité d'approuver une pièce[1] qui est la honte de la littérature; c'était se joindre aux lâches persécuteurs des véritables gens de lettres; mais le bon homme radote depuis long-temps.

Puissiez-vous réunir et venger les philosophes, qu'on a voulu désunir et accabler! Est-il possible que ceux qui pensent soient avilis par ceux qui ne pensent pas! Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices; M. le duc de Villars, notre confrère, y était; arrive le frère d'Omer de Fleuri, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'Omer. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me présenta le fils d'Omer comme graine d'avocat-général. Monsieur, dis-je au jeune homme, souvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des Chaumeix. D'ailleurs tout se passa à merveille.

Je prends acte avec vous que le *Tancrède* que vous avez vu n'est pas tout-à-fait mon *Tancrède*, mais celui des comédiens, qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parceque je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de Pom-

[1] *Les Philosophes*. (CLOO.)

padour et à M. le duc de Choiseul; ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de Pompadour), dans cette *Épître*, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres; je commence par citer Crébillon, et même avec quelque éloge, car il faut être poli; cela rend le procédé de Crébillon plus indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le recéleur de Palissot.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir à la tête de nos travaux académiques un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment; le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du *Suisse* V.

LETTRE MMDCCCCXVI[1].

A M***.

S'il y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons n'en doivent pas payer

[1] Dans l'édition de Kehl cette lettre est intitulée *Fragment à un jésuite*. (Cloo.)

pour les méchants, et qu'on n'en doit pas moins estimer un Bourdaloue, parcequ'on méprise un Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le *Journal de Trévoux* ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon David, qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh! qui se souvient aujourd'hui des querelles du père Bouhours et de Ménage? et, si Racine n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-Royal? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

LETTRE MMDCCCXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Fernei, 25 octobre.

Je reçois, par M. de Kaiserling, la lettre dont vous m'avez honoré, du 11 septembre[1] (*nouveau style*), avec les Mémoires sur le commerce, et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. Pouschkin, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre excellence; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc[2]. Vous venez de donner une belle fête à ce prince; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de Metastasio. C'est moi, monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme de votre nom, et digne d'en être. Je vois souvent M. de Soltikof; je vous assure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il est bien dur d'être si loin de vous. J'ignore

[1] Ou du 31 août, selon l'*ancien style*, suivi par les Russes. (Clog.)

[2] Joseph-Benoit-Auguste (Joseph II, empereur en 1765), marié à Isabelle de Parme le 6 octobre 1760. (Clog.)

encore si un ballot envoyé, il y a un an, à l'adresse de M. de Kaiserling à Vienne, est parvenu à votre excellence; j'ignore si elle a reçu un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades[1] que je prenais la liberté de vous offrir.

Vous sentez, monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume; le libraire en a déja débité cinq mille exemplaires; Pierre-le-Grand et vous, vous faites sa fortune; c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand homme, et la continuation du *Journal?* J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissements sur le czarowitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur Nestesuranoi[2], et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de Pierre-le-Grand. Disposez

[1] * La *caisse d'eau de Colladon* dont il est question dans la lettre MMDCLXXXIX. (CLOG.)

[2] * Rousset de Missi. (CLOG.)

de votre secrétaire, de votre partisan le plus vif, de celui qui sera toute sa vie, avec le plus tendre respect, etc.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de Soltikof le portrait de votre secrétaire.

LETTRE MMDCCCCXVIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Fernei, 25 octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame Scaliger. Je ne sais si monsieur le Parmesan est encore à la campagne; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de Chauvelin; il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ose assurer que vous seriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage qui est en partie le vôtre. Je vous dois, madame, ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoiselle Clairon ne m'immole point à ses caprices; et vous méritez sur-tout qu'on fasse

ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il sera nécessaire que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne soit changé. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment la dédicace à madame de Pompadour; M. de Choiseul prétend que la dédicace de Choisi ne lui a pas fait tant de plaisir.

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'est un usage que j'ai banni; il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre, avec un *très obéissant serviteur*.

Par une raison à-peu-près semblable, c'est-à-dire par l'aversion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que Prault le supprime; on sait assez que j'ai fait *Tancrède*. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition eussent mis quatre lignes d'avertissement; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore *Fanime* avec des applaudissements bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à *Tancrède;* c'est que *Fanime* a été jouée mieux qu'elle ne le sera jamais. Je voudrais que vous pussiez voir un chevalier Micault[1], frère

[1] Ce militaire est nommé dans la lettre de Voltaire à madame d'Argental du 2 janvier 1763. Son frère se nommait Micault d'Harvelai. (Cloc.)

du garde du trésor royal; il y était. Vous aurez cette *Fanime* sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais une chose à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que vous aurez *Oreste;* j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde *Oreste* à présent comme un de mes enfants les moins bossus; vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose, madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour Clairon; le tout à l'adresse de M. de Chauvelin[1], que j'ai aussi chargé de *Tancrède.* Vous ai-je dit que nous avons joué devant le fils d'Omer de Fleuri? M. l'abbé d'Espagnac arriva trop tard; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour spectateur.

O chers anges! que je voudrais vous revoir! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite; je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de ma vie. Vive le *tripot!*

[1] L'intendant des finances. (Clog.)

LETTRE MMDCCCCXIX.

A M. LE KAIN.

Aux Délices, 26 octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'Argental la tragédie de *Tancrède*, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, si vous tardez, cette tragédie ne soit furtivement imprimée; il en court des copies; on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une contravention qui serait très désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiselle Clairon, qui demande un échafaud; cela n'est bon qu'à la Grève, ou sur le théâtre anglais; la potence et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Puissions-

nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes! Mademoiselle Clairon n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici *Fanime* avec des applaudissements bien singuliers; madame Denis y déploya les talents les plus supérieurs, elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de Fanime, qui est celui de mademoiselle Clairon. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce; mais il faut commencer par *Tancrède*.

Je vous prie très instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages; comptez sur l'amitié inviolable de votre très humble, etc.

LETTRE MMDCCCCXX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 octobre.

Ceci n'est point une lettre, madame, c'est seulement pour vous demander si vous avez reçu [1] deux volumes de l'ennuyeuse *Histoire de Russie*, l'un pour vous, l'autre pour le président Hénault. M. Bouret ou M. Le Normand doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement si M. d'Alembert a reçu le sien. Voulez-vous, madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui est parvenu? il vous fait quelquefois sa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez assurément personne qui ait plus d'esprit, plus d'imagination, et plus de connaissances que lui.

Je vous disais, madame, que je ne vous écrivais point, mais je veux vous écrire. J'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une église et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui visite ses champs, n'est pas un homme oisif.

[1] Madame du Deffand fit à Voltaire, le 1er novembre suivant, une réponse commençant ainsi: « Oui, monsieur, j'ai reçu votre « beau présent; c'est M. Le Normand qui me l'a envoyé. Je donnai, « le jour même, au président, son exemplaire.... D'Alembert n'a eu « votre livre que ces jours-ci, etc. » (Clog.)

N'importe, il faut que je vous dise que je viens de crier *vive le roi,* en apprenant que les Français ont tué quatre mille Anglais[1] à coups de baïonnette. Cela n'est pas humain, mais cela était fort nécessaire.

Je ne sais pas si le roi de Prusse aura long-temps la vanité de payer régulièrement la pension à M. d'Alembert; ce serait aux Russes à la payer, sur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'est pas encore passé une semaine sans grandes aventures, depuis que j'ai quitté le poète Sans-Souci; j'ai peur de lui avoir porté malheur. Je souhaite qu'il finisse sa vie aussi sagement et aussi tranquillement que moi; mais il n'en fera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère Menoux, ni de frère Malagrida, ni de frère Berthier, ni d'Omer de Fleuri, ni de Fréron. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque *insolence* le plus tôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, madame; et, s'il y a quelque bon moment, jouissez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoi-

[1] * Le marquis de Castries avait mis en fuite, le 16 octobre, aux environs de Wesel, quinze mille hanovriens commandés par le prince héréditaire de Brunswick, lequel servait sous les ordres du prince Ferdinand, son oncle, général en chef des troupes anglaises et hanovriennes. (Cloo.)

selle Clairon, qui a la fantaisie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir sur le théâtre, parcequ'elle est soupçonnée d'avoir fait une infidélité à son fiancé. Cette imagination abominable n'est bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était pour Fréron, encore passe; mais pour Clairon, je ne le peux souffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la scène française en place de Gréve! Je sais bien que la plupart de nos tragédies ne sont que des conversations assez insipides, et que nous avons manqué jusqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil pour une nation polie qu'une potence et des valets de bourreau!

Je vous adresse mes plaintes, madame, parceque vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous présente mon tendre respect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin; j'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, madame, que vous ne vous en souciez guère; voilà comme l'on est à Paris.

LETTRE MMDCCCCXXI.

A M. THIERIOT.

A Fernei, 27 octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il est question de *Tancrède*, il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des *Pierre?* avez-vous donné un *Pierre* à Protagoras? que faites-vous chez votre médecin [1]? *quid novi de litteratis et maleficiatis?*

Que dites-vous de Clairon qui voulait un échafaud sur le théâtre? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chasse les jésuites [2] et les loups, qu'on ne combatte sottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, *Tancrède* dans son cadre. M. et madame d'Argental m'ont bien servi; ils m'ont fait corriger bien des fautes;

[1] Le médecin Baron. (Cloo.)

[2] La première attaque eut lieu contre eux le 17 avril 1761, dans un Discours de l'abbé Chauvelin. (Cloo.)

voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal-à-propos; mais tout sera réparé à la reprise. Voyez cette reprise; je suis le plus trompé du monde, ou *Tancrède* doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de Bourgogne [1] ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfants; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, Dieu vous le conserve, et madame de Pompadour! elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

LETTRE MMDCCCCXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 octobre.

Mon divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger *Tancrède*. Vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame Scaliger.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de *Tancrède* capable de déshonorer l'auteur,

[1] * Ce frère aîné de Louis XVI mourut le 22 mars 1761. (Cloo.)

les comédiens, et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre. Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri sera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes; que vous ferez jouer *Tancrède*, vienne la Saint-Martin; et alors vous aurez la dédicace que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance; car il faut montrer aux sots que les philosophes ont autant d'appui que les persécuteurs des philosophes, et de meilleurs appuis.

Il est donc arrivé malheur au *Pierre* des Cramer. Ils l'avaient mis sous la protection de M. de Malesherbes, et on l'a fait moisir à la chambre syndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On assure que Moncrif avait été nommé pour examinateur de l'*Histoire de Russie*. L'auteur des *Chats*[1] n'est pas trop fait pour juger *Pierre-le-Grand;* il y a loin de sa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu; je reviendrai quand ils seront changés[2].

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de

[1] Allusion à l'*Histoire des chats* qui avait valu à Moncrif le titre d'*historiogriffe*. (CLOG.)

[2] *Le Russe à Paris*, dernier vers. (L. D. B.)

vous répéter ce que j'ai dit à madame Scaliger de l'effet prodigieux que madame Denis a fait dans *Fanime*. *Nota bene* que vous aurez cette *Fanime* quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer cette dernière copie avec la première, la plus ancienne de toutes; car il faut confronter; et, quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même, il ne faut rien négliger; les vieillards sont un peu avares.

Ai-je dit à madame d'Argental que nous avions joué *Fanime* devant le fils d'Omer de Fleuri? cela nous porta malheur; elle fut mal jouée ce jour-là; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à Omer *minor* de ne pas attaquer ouvertement la raison quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'*Oreste?* mettrons-nous des furies dans ce tripot grec? Je les aimerais mieux qu'une potence dans *Tancrède;* il faut que Clairon ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur, et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine, et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce [1] de Lemierre? il m'a écrit, ce Lemierre; mais où est sa demeure? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici

[1] *Térée*, tragédie jouée en 1761. Lemierre avait donné *Hypermnestre* en 1758. (Cloc.)

ma réponse [1], et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un sou.

La correspondance emporte tout le temps, sans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal; mais je suis Russe.

LETTRE MMDCCCCXXIII.

A M. HELVÉTIUS.

27 octobre.

Je ne sais où vous prendre, mon cher philosophe; votre lettre n'était ni datée ni signée d'un *H;* car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très touché du danger où vous me mandez que votre très aimable et respectable femme [2] a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Oh bien! je ne suis pas comme Fontenelle; car j'ai le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et, de plus, je suis hardi et ferme; et si l'insolent frère Le Tellier m'avait persécuté comme il voulut persé-

[1] * Cette lettre de Voltaire à Lemierre nous est inconnue. L'édition de M. Lequien n'en contient aucune de l'auteur de *Tancrède* à celui de *Térée*. (Clog.)

[2] * Née Lignéville; nièce de madame de Graffigni. (Clog.)

cuter ce timide philosophe, j'aurais traité Le Tellier comme Berthier. Croiriez-vous que le fils d'Omer Fleuri est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il est vrai que la fête n'était pas pour lui; mais il en a profité aussi bien que son oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'Omer. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat-général de Chaumeix.

Mon cher philosophe, on aura beau faire, quand une fois une nation se met à penser, il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison; les jésuites, les jansénistes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour, auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'est l'intérêt du roi que le nombre des philosophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles, et tous ces gens-là sont des perturbateurs; nous sommes citoyens, et ils sont séditieux; nous cultivons la raison en paix, et ils la persécutent; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les *écraserons* dans la société, nous les réduirons à être sans crédit dans la bonne compagnie; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frère Élisée [1] dirigera quelques badaudes, frère Menoux

[1] J. Fr. Copel, connu sous le nom de père Élisée, né à Besan-

quelques sottes de Nanci; il y aura encore quelques *convulsionnaires* au cinquième étage; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris, à Voré [1], et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand; Robin devait avoir l'honneur de vous en présenter un, à M. Saurin un autre. J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la chambre nommée syndicale, jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris; grand bien leur fasse! Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens, et à faire trembler les sots. V. qui attend II.

LETTRE MMDCCCCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 octobre.

Pardon à mes divins anges. Jamais le *prophète* Grimm ne met au bas de ses lettres un petit signe qui les fasse reconnaître; jamais il ne donne son

çon en 1726, selon M. Weiss son compatriote. Il ne faut pas confondre ce prédicateur avec un autre *Père Élisée* cité par M. Dulaure dans son *Histoire de Paris* (tom. VIII, pag. 262, seconde édition), comme ayant été trouvé chez une fille de joie. (Clog.)

[1] Château d'Helvétius. (Orne). (Clog.)

adresse. Je prends le parti de vous adresser ma réponse [1]. Le Kain m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiselle Clairon, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le second acte auquel la dernière scène est absolument nécessaire, quand elle écourtait ses fureurs, etc. J'ai répondu à Le Kain, j'ai écrit à Clairon, j'ai soumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève [2].

Après avoir totalement perdu de vue *Tancrède* pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir Brizard-*Argire* d'être moins *de frigidis?*

> Éloignez-vous! sortez! . . . . . .
>
> . . . . . .
>
> * Vous n'êtes plus ma fille [3], etc. . . . . .

Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation; je versais des larmes en disant:

> Mais elle était ma fille... et voilà son époux.
>
> Acte II, sc. III.

[1] * Elle n'a pas été recueillie par nos prédécesseurs. (CLOG.)

[2] * Allusion à l'*échafaud*. Voyez plus haut, lettre MMDCCCCXI, note *. (CLOG.)

[3] * Variantes de l'act. II, sc. II. (L. D. B.)

Je pleurais avec Tancrède; je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de Tancrède et de mes suivants. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être; c'est la nature pure. Mohadar [1] est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien que cette pièce de *Fanime;* j'en viendrai à mon honneur, grace à mes anges. Soyez donc juste, madame Scaliger; songez que de vingt critiques j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête; mais, ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon *Orphelin* chinois, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le *tripot* de Paris joue *Tancrède* comme il vient d'être joué au *tripot* de Tournai.

La *Muse limonadière* me persécute *; si madame Scaliger, qui se connaît à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre [2] à Thieriot par la poste d'un sou? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

[1] * Ou Mohadir, personnage de *Zulime*, pièce que Voltaire avait rajustée sous le titre de *Médime* et de *Fanime*. (Cloc.)

* Madame d'Argental avait envoyé à M. de Voltaire un quatrain à sa louange par madame Bourette. K.

[2] * Cette lettre manque. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCCXXV[1].

DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 31 octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai escroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une *furation*[2] dans le Brandebourg; j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par-devers nous; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes; mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

[1] Il y a une lacune de quatre ans et deux mois, en ce qui concerne la correspondance de Frédéric et de Voltaire, entre cette lettre et celle que le prince écrivit au philosophe le 1er janvier 1765. Il paraît que ce dernier, mécontent que le roi de Prusse le persiflât dans quelques unes de ses lettres, au lieu de lui donner satisfaction sur les outrages dont madame Denis, Collini et lui avaient été victimes en juin 1753, à Francfort, cessa de correspondre avec son ancien disciple. Frédéric s'exprimait d'ailleurs très durement sur le compte du duc de Choiseul, auquel Voltaire devait de la reconnaissance. Qu'on ajoute à cela le compliment que le roi de Prusse fait à Voltaire sur son *histoire des loups et des ours de la Sibérie*, dans la lettre ci-dessus, et l'on aura le résumé des principaux motifs qui engagèrent Voltaire à suspendre sa correspondance avec un prince qui, en fait de moqueries et de sarcasmes, n'y allait jamais de main morte. — Voyez plus bas la lettre MMDCCCCL. (CLOG.)

[2] Frédéric, en fabriquant ce mot, le fesait sans doute dériver du verbe latin *furari*, par allusion aux rapines de Tottleben. (CLOG.)

Je ne sais quelle lettre[1] on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens; il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Ève ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? et que pourrez-vous rapporter du Czar, qui ne se trouve dans la vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme[2] a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de

[1] * Elle est citée plus haut dans le septième alinéa de la lettre MMDCCCCI. (CLOG.)

[2] * On ne voit pas que Frédéric fasse ici d'exception en faveur des rois; et les rois sont aussi des hommes. (CLOG.)

coquins[1] et de coquines qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps; ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de *la Henriade*, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs et nos espérances ne nous suivent plus; où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais; que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talents; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu noire, cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

[1] Frédéric donnait le titre de *cousin* à quelques uns de ces *coquins*. Quant aux *coquines*, c'étaient, selon lui, la Pompadour et les impératrices Élisabeth et Marie-Thérèse. (CLOO.)

LETTRE MMDCCCCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre.

Je reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude, mais ici la chose est très importante pour le *tripot*, et le *tripot* ne m'a jamais été si cher.

Celui [1] qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne prétend qu'il fit le paquet de *Tancrède* le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il est toujours très sûr qu'il fut adressé à M. de Chauvelin, avec un *Pierre;* et, si vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occasions où il est heureux que M. le duc de Choiseul ait les postes dans son département.

Je m'imagine que M. et madame d'Argental ne seront pas mécontents de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque chose à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre [2] à madame d'Argental sur les décorations de la

[1] Jean-Louis Wagnière. (Cloc.)
[2] Lettre MMDCCCCXIII. (Cloc.)

Grève; je me flatte qu'elle sera entièrement de mon avis, et que nous ne serons pas réduits à imiter en France les usages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main, c'est que je suis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi au soir, le bon homme Mohadar, assez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du sublime de madame Denis. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiselle Clairon fût là. La fortune, qui me favorise depuis quelque temps, malgré maître Aliboron dit Fréron, m'a envoyé parmi les voyageurs qui viennent ici un Arabe qui a sa maison à quelques lieues de Saïd, lieu de la scène. Figurez-vous quel plaisir de jouer devant un compatriote; il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir par M. de Courteilles la plus ancienne et la plus nouvelle copie de *Fanime* que vous ayez; et sur-le-champ vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle Corneille[1], petite-fille du grand Corneille, âgée de

[1] Une jeune demoiselle, nommée Marie Corneille, dont il a déja été dit un mot dans une note de la lettre MMDCCCLXXX, demeurait effectivement alors à Paris, où, méconnue par des parents riches et

seize ans? elle est, dit-on, depuis quelques mois, à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la niéce de Chimène et d'Émilie; cependant on dit qu'elle est comme Lindane, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais?

Je suis plus fâché que vous de donner l'*Histoire* de Pierre-le-Grand volume à volume, comme *le Paysan parvenu*[1]; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vite que je les mets en œuvre; il faut me fournir de la paille, si on veut que je cuise des briques. La préface fut faite dans un temps où j'étais très drôle; le système de De Guignes m'a paru du plus énorme ridicule. Je conseille à l'abbé Barthélemi[2] de tirer son épingle du

dévots, elle était devenue dans son malheur l'objet de la sollicitude de plusieurs gens de lettres, et particulièrement de celle de Titon du Tillet, de du Molard et de Le Brun. Les uns croyaient qu'elle descendait de Pierre Corneille, les autres pensaient que Thomas Corneille était son aïeul ou son bisaïeul; le fait est qu'elle était arrière-petite-fille de Pierre Corneille, oncle de Pierre et de Thomas, les deux auteurs tragiques. (Cloo.)

[1] Roman de Marivaux. (L. D. B.)

[2] J. J. Barthélemi, alors membre de l'Académie des belles-lettres, si connu, plus tard, par le *Voyage du jeune Anacharsis*. (Cloo.)

jeu; je voudrais, de plus, déshabituer le monde de recourir à Sem, Cham et Japhet, et à la tour de Babel. Je n'aime pas que l'histoire soit traitée comme *les Mille et une Nuits*.

En vérité, vous devriez bien inspirer à M. le duc de Choiseul mon goût pour la Louisiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choisir le plus détestable pays du nord, qu'on ne peut conserver que par des guerres ruineuses, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la soie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, si j'étais jeune, si je me portais bien, si je n'avais pas bâti Fernei, j'irais m'établir à la Louisiane.

A propos de Fernei, j'ai vu M. l'abbé d'Espagnac. Croiriez-vous bien que M. de Fleuri, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, Omer de Fleuri? Je l'ai reçu comme si son père n'avait jamais fait de plats réquisitoires.

Mon divin ange, et vous, madame Scaliger, autre ange, je suis à vos pieds.

Digitized by Google

LETTRE MMDCCCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 novembre.

Je demande pardon d'écrire si souvent. Il est vrai qu'on ne doit pas oublier ses anges, mais il ne faut pas non plus les importuner. Je voudrais savoir si madame d'Argental est guérie de sa fluxion; j'en ai une bonne, et c'est ce qui fait que je n'écris point de ma main.

J'ignore encore si mes anges ont reçu la nouvelle copie de *Tancrède,* par la voie de M. de Chauvelin; il y a aujourd'hui plus de huit jours que mes anges devraient l'avoir. La marche de la fin du second acte, ainsi que celle du premier, me parait de la plus grande convenance; mais les deux derniers vers du second acte me semblent faibles, et ne sont pas assez attendrissants; je demande en grace à mes anges de faire mettre à la place :

Peut-être il punira ma destinée affreuse;
Allons... je meurs pour lui, je meurs moins malheureuse[1].

Au premier acte, dans la scène du père et de la fille, Aménaïde répète trop le mot *peut-être.*

[1] * Variante des deux derniers vers de l'acte II. (Clog.)

Cette témérité
Vous offense *peut-être*, et vous semble une injure.

Je prie qu'on mette à la place :

Cette témérité
Est peu respectueuse [1], et vous semble une injure.

Dans la même scène il faut absolument changer ces vers,

Les étrangers, la cour, et les mœurs de Byzance,
Sont à jamais pour nous des objets odieux.

La raison en est que celui qui vient combattre pour Aménaïde est étranger ; je prie qu'on mette,

Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont également craints, et sont tous odieux [2].

Le reste me semble bien exposé, bien filé. Je demande instamment qu'on n'ait pas la barbarie de m'ôter,

Ainsi l'ordonne, hélas! la loi de l'byménée.
Act. II, sc. IV.

Il faut regarder Aménaïde comme déja mariée par paroles de présents, selon l'usage de l'antique chevalerie. En effet, son père lui dit, au premier acte :

[1] La substitution de cet hémistiche n'a pas eu lieu. (L. D. B.)
[2] Ces changements ont été admis en partie dans l'act. I, sc. IV. (L. D. B.)

Ce noble chevalier a reçu votre foi,
Sc. III, v. 4 et 5.

La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime.
Scène IV.

Mais il faut que Lorédan dise à Orbassan, dans la quatrième scène du deuxième acte:

Orbassan, comme vous, nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen; oubliez la parjure;
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

Cela rend, à mon gré, la situation de tous les personnages plus épineuse, plus touchante; ce que dit Orbassan à Aménaïde est plus convenable, et doit faire plus d'effet. J'ai relu hier le reste avec beaucoup d'attention; je crois que je ne peux plus rien faire à cet ouvrage. Je me flatte que M. et madame d'Argental auront la bonté de le faire jouer tel qu'il est. La versification n'en est pas pompeuse, mais le style m'en paraît assez touchant. Les personnages disent ce qu'ils doivent dire; et toutes les pierres de l'édifice me paraissent assez bien liées. J'attends avec impatience des nouvelles de M. d'Argental.

Robin-*mouton* avait ordre de lui présenter les premiers exemplaires du *Czar;* il est bien étrange qu'il ne l'ait pas fait. Nous attendons aujourd'hui M. Turgot, mais je crois qu'il ne verra point notre

tripot. Je ne peux pas jouer la comédie avec une fluxion. Qu'est-ce donc que cette *Belle pénitente?* n'en a-t-on pas déja joué une[1]? Daignez me mander si c'est mademoiselle Clairon qui est pénitente. Pour moi, je suis bien pénitent de n'avoir pu faire de *Tancrède* une pièce absolument digne de vos bontés; mais, pourvu qu'elle en mérite une partie, c'est assez pour un malingre; votre indulgence fera le reste. Mille tendres respects.

LETTRE MMDCCCCXXVIII[2].

A M. DE BASTIDE[3].

Je n'imagine pas, monsieur le *Spectateur du monde*, que vous projetiez de remplir vos feuilles

[1] * La tragédie représentée pour la première fois le 27 avril 1750 au Théâtre-Français, sous le titre de *Caliste*, dix ans avant celle de Colardeau, est attribuée à différents auteurs, et entre autres au marquis de Thibouville. Aucun d'eux n'a daigné légitimer cet enfant bâtard et mort-né. (CLOG.)

[2] * Classée à la fin de 1758 dans l'édition de Kehl, cette lettre m'a semblé devoir l'être en 1760. (CLOG.)

[3] * Jean-François de Bastide (né en 1724, mort en 1798, et nommé plus bas dans la lettre du 8 décembre à Thieriot) fit paraître en 1758 *le Nouveau spectateur;* mais il ne publia *le Monde comme il est* qu'en 1760, pour faire suite au premier ouvrage. — *Le Monde* est cité dans la lettre du 11 janvier 1761 à Thieriot. (CLOG.)

du monde physique. Socrate, Épictète, et Marc-Aurèle, laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral que les précepteurs des nations ont déja tant sermonné avec tant d'utilité?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite six enfants vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet état la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage; des vassaux tremblants qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux; des

violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort fesant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina il y a plus de deux mille ans ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'état. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques unes, vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfants de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin: on a peine à concevoir cette

passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus saints[1] en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigents. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance: les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le *Spectateur* du *monde*, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise: les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

[1] On lit *sains* dans l'édition de Kehl et dans toutes celles que j'ai consultées; mais il fallait mettre un terme à cette ancienne faute d'impression. (Cloc.)

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le *Spectateur*, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

LETTRE MMDCCCCXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

7 novembre.

Monsieur, on a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'*Histoire de Russie*. Les ennemis de votre empire n'en sont pas trop contents; ils sont un peu fâchés qu'on leur fasse voir votre grandeur, et sur-tout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le second volume avec empressement, et je suis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la seconde aile de votre édifice. Il n'est pas possible d'y travailler sans avoir des notions justes, non seulement de ce que Pierre-le-Grand a fait dans ses états, mais aussi de ce qu'il a fait avec les autres états, de ses négociations avec Goërtz et le cardinal Alberoni, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, etc. Il serait aussi bien nécessaire d'avoir quelques éclaircissements sur la ca-

tastrophe du czarowitz. Je vous dirai, en passant, qu'il est certain qu'il y a une femme qu'on a prise, dans quelques provinces de l'Europe, pour la veuve du czarowitz même; c'est celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite histoire[1]. Elle n'est pas digne d'être mise à côté des faux Démétrius.

Je reviens, monsieur, aux deux sujets de mes afflictions, qui sont d'ignorer si votre excellence a reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes instructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme[2] qui est à Vienne, et que vous avez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre sans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte discipline, qu'il n'y a eu ni meurtre ni pillage. Le peuple de Pierre-le-Grand eut autrefois besoin de modèle, et aujourd'hui il en sert aux autres.

Adieu, monsieur; employez votre secrétaire, et recevez le sincère et tendre respect de V.

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDCCCLXXXVI. — Quand la dame d'Auban mourut dans le village de Vitri, à une lieue de Paris, en février 1771, on consigna dans son acte de décès qu'elle s'appelait, non pas Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel, mais *Marie-Élisabeth Damelson*. (CLOG.)

[2] * Pouschkin. (CLOG.)

LETTRE MMDCCCCXXX[1].

A M. LE BRUN.

A Fernei, 7 novembre.

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner

[1]* Cette lettre, dans le tom. IV des *œuvres* de Le Brun, pag. 6, édition de 1811, porte la date du 5 octobre; mais c'est sans doute une erreur. Le Brun y répondit promptement, et sa réponse est datée du 12 novembre 1760. — Ponce-Denis Écouchard Le Brun (ou Lebrun, selon la *Biographie universelle*) naquit à Paris en 1729. Il était en 1760 secrétaire des commandements du prince de Conti, et déja connu par des poésies lyriques, parmi lesquelles on distinguait l'*ode sur la ruine de Lisbonne* (*Correspondance*, tom. IX, pag. 200). Voltaire, qui avait souri aux premiers jeux de la Muse du jeune poëte avant de quitter Paris pour se rendre à Berlin, ne conservait peut-être plus qu'un très léger souvenir de Le Brun, lorsque celui-ci, dans le cours d'octobre 1760, adressa à l'Ermite des Délices une *ode en faveur de mademaiselle Corneille* (liv. Ier, ode XXIV, tom. I des *œuvres* de Le Brun), et eut ainsi, selon l'expression de M. Weiss, le bonheur de contribuer à une belle action. L'édition de Kehl, comme toutes celles qui l'ont suivie, ne renferme que trois lettres de Voltaire au moderne Pindare; la nôtre en contiendra un plus grand nombre, sur-tout en 1761. Quand Voltaire, après vingt-huit ans d'absence, revint à Paris en 1778, Le Brun, fidèle à ses vieilles admirations, lui adressa plusieurs pièces de vers, suivies trop tôt d'un admirable quatrain sur la mort du grand homme. Quelques jours plus tard, Le Brun composa un autre quatrain intitulé *Vœux pour que la rive gauche de la Seine porte le nom de* QUAI DE VOLTAIRE, *du côté du Pont-Royal;* et ses *Vœux* furent exaucés. (CLOG.)

à vous dire en prose combien j'aime votre *Ode* et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux; j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts, et qui réussit dans quelques uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui paierait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée, à Lyon, à M. Tronchin [1], qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier, jusqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.

[1] Tronchin, banquier à Lyon. (Cloc.)

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCCCXXXI[1].

A M. DE SAINT-LAMBERT[2].

Aux Délices.

Je viens, mon très aimable Tibulle, de vous

[1] Cette lettre, dans le recueil publié en 1822, par M. Renouard, a été classée parmi celles de 1755; elle est de 1760, et très probablement de novembre. On la trouve dans la *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet*, 1820, pag. 376. (CLOO.)

[2] Charles-François de Saint-Lambert, né à Vézelise, à six lieues de Nanci, le 16 décembre 1716 (la *Biographie universelle* cite 1717), fut de bonne heure en correspondance avec Voltaire, et celui-ci, selon madame de Graffigni (*Vie privée de Voltaire*, 1820, pag. 10), lui adressa à Lunéville, vers le commencement de décembre 1738, un exemplaire de ses *Éléments de la philosophie de Newton*, avec une lettre, laquelle, jusqu'à présent, est restée inconnue. Si la date de l'*Épître* XLVIII (*Poésies*, tom. III) est exacte, il s'ensuit que Voltaire connut Saint-Lambert dès 1736, et qu'à cette époque le jeune gentilhomme lorrain composait déja d'aimables vers. Au reste, ce fut en 1749 qu'ils renouvelèrent connaissance à la petite cour dévote et voluptueuse de Lunéville; et si Saint-Lambert y déplut un moment à l'auteur de *Zaïre*, ce fut pour avoir inspiré un sentiment tout contraire à madame du Châtelet, qui mourut le 10 septembre de la même année, des suites de son infidélité. Saint-Lambert, longtemps capitaine au régiment des gardes lorraines, ne cessa d'être attaché à la cour de Stanislas qu'à la mort de ce prince, et il partagea son temps, jusqu'en 1766, entre Paris et Nanci. Comme il était un des encyclopédistes, et, de plus, grand admirateur du vieillard

écrire une lettre[1] où il ne s'agit que de Charles XII. Je suis plus à mon aise en vous parlant de vous, en vous ouvrant mon cœur, en vous disant combien il est pénétré du bon office que vous me rendez.

Vraiment je vous enverrai toutes les *Pucelles* que vous voudrez, à vous et à madame de Boufflers; rien n'est plus juste.

J'ai conçu comme vous, depuis quelques années, qu'il fallait faire des tragédies *tragiques*, et arracher le cœur, au lieu de l'effleurer. Nous n'avons guère été, jusqu'à présent, que de beaux discoureurs; il viendra quelqu'un qui rendra le poignard de Melpomène plus tranchant, mais..... je serai mort.

Je n'ai point l'honneur d'être de l'avis de Folard sur Charles XII. Je ne suis point soldat; je n'entends rien à la baïonnette; mais je trouve, suivant toutes les règles de la *métoposcopie*, que c'était une

de Fernei, auquel il contribua à faire élever une statue en 1770, il était difficile qu'il trouvât grace devant M. Durozoir, qui, dans la *Biographie universelle* (tom. XL, pag. 11), lui donne le titre de *marquis philosophe*, et rappelle avec une minutieuse complaisance des quolibets débités contre lui par mesdames d'Épinai et du Deffand. L'auteur du *Poëme des Saisons* fut reçu à l'Académie française le 23 juin 1770, et c'est pour cette raison que Voltaire le nomme son charmant *confrère*, dans une lettre du 7 avril 1771. (Cloo.)

[1] Cette lettre, qui devait sans doute être montrée à Stanislas, est citée plus bas dans celle qui porte le n° MMDCCCCXXXIII. C'est tout ce que nous en connaissons. (Cloo.)

horrible imprudence d'attaquer cinquante ou soixante mille hommes, dans un camp retranché à Narwa, avec huit mille cinq cents hommes harassés, et dix pièces de canon. Le succès ne justifie point, à mes yeux, cette témérité. Si les Russes ne s'étaient pas soulevés contre le duc de Croï, Charles était perdu sans ressource. Il fallait un assemblage de circonstances imprévues, et un aveuglement inouï, pour que les Russes perdissent cette bataille.

Une faute plus impardonnable, c'est d'avoir laissé prendre l'Ingrie, tandis qu'il s'amusait à humilier Auguste. Le siége de Pultawa, dans l'hiver, pendant que le Czar marchait à lui, me paraît, comme au comte Piper, l'entreprise d'un désespéré qui ne raisonnait point. Le reste de sa conduite, pendant neuf ans, est de don Quichotte.

Quand le maréchal de Saxe admirerait cet enragé, cela ne me ferait rien; et je répondrais au maréchal de Saxe: Vous faites mieux encore que vous ne dites.

Mais Apollon me tire par l'oreille, et me dit: De quoi te mêles-tu? Ainsi, je me tais, et je vous demande pardon.

Je reviens, comme don Japhet, à ce qui est de ma compétence. Vous souvenez-vous que vous vouliez que je raccommodasse le moule d'*Oreste*,

et que je lui fisse des oreilles [1]? Je vous ai obéi à la fin. Il y a du pathos, ou je suis trompé. Nous le jouerons l'année prochaine sur un petit théâtre de polichinelles, si je suis en vie; vous devriez bien y venir, si vos nerfs vous le permettent. Je vous jure qu'il vaut mieux aller aux Délices qu'à Potsdam.

Je me doutais bien que l'odorat d'un nez comme le vôtre serait un peu chatouillé des parfums que j'ai brûlés à l'honneur de Le Franc de Pompignan. Il est bon de corriger quelquefois les impertinents. Il y a quelques messieurs qui allaient répandre les ténèbres, et souffler la persécution, si on ne les avait pas arrêtés tout court par le ridicule.

Si vous voyez *frère Jean des Entommeures-Menoux*, dites-lui, je vous prie, que j'ai de bon vin; mais j'aimerais encore mieux le boire avec vous qu'avec lui.

Mes respects, je vous prie, à madame de Boufflers et à madame sa sœur [2].

Comment faire pour vous envoyer un gros paquet?

Je vous aime, je vous remercie; je vous aimerai toute ma vie.

[1] * Allusion au conte de La Fontaine, intitulé *le Feseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules.* (Cloo.)

[2] * Madame de Bassompierre, à laquelle sont adressés six vers dans le tom. IV des *Poésies*, pag. 274. (Cloo.)

Je n'ai point de lettres de M. le gouverneur de Bitche; c'est un paresseux.

LETTRE MMDCCCCXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 novembre.

Vous êtes mes anges plus que jamais; vous persévérez dans votre ministère de gardiens. Voici, mon cher et respectable ami, ce que j'ai pu à-peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame Scaliger. Je prévois que ma réponse sera inutile, puisqu'elle n'arrivera qu'après que *Tancrède* aura été joué à Versailles; mais du moins j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits scrupules, je suis à vos ordres.

Êtes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer *Tancrède* par provision? En ce cas, je vous supplie de faire transcrire sur la pièce les changements que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas.

Vous imaginez donc que je suis assez malhabile pour fourrer dans la dédicace quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé? je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace[1] mot pour mot, telle que M. le duc de Choiseul me l'a renvoyée, munie

[1] On lit dans les *Mémoires de madame du Hausset* une lettre ano-

du grand sceau des petits appartements. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes.

Et vous, madame Scaliger, vous me croyez donc assez Suisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat-général? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils de son frère. J'ai soupçonné sa mère [1] d'avoir été une habile femme; car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée, et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. Turgot qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions, il m'en donnerait; c'est un philosophe très aimable. Nous lui avons joué *Fanime* et *les Ensorcelés* [2] : il dit qu'il n'avait pas pleuré à *Tancrède*, et je l'ai vu pleurer à *Fanime*; mais c'est que madame Denis a la voix attendrissante, et quand nous jouons ensemble, on n'y tient pas.

George III [3] ne changera pas la face de l'Europe; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

nyme adressée à la marquise, dans l'intention de lui faire regarder l'Épître dédicatoire de *Tancrède* comme *une insulte*. (Clog.)

[1] Madeleine-Geneviève-Mélanie Desvieux, morte au commencement de 1747. (Clog.)

[2] Parodie de l'opéra des *Surprises de l'Amour*, de Bernard, par madame Favart, Guérin et Harni; 1757. (Clog.)

[3] George II était mort le 25 octobre précédent. (Clog.)

LETTRE MMDCCCCXXXIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Fernei, 12 novembre.

Respectable et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentiments, mon cœur a bien des choses à vous dire; mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parceque je suis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de présider à une académie quelconque? ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable qu'hypocrite et insolent? ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'*Ecclésiaste*, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime* [1]?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des sots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes; vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cul de singe;

[1] Chap. I, v. 2; et chap. III, v. 12. (L. D. B.)

mais, en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détail à vos profondes lumières; vos amis viendront vous voir; vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artistes et des gens de mérite qui contribueront aux agréments de votre vie? Il me semble que vous êtes très grand seigneur; cinquante mille livres de rente à Bitche sont plus que cent cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que votre règne vous *advienne* [1], mais que les gens qui pensent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je serais à Bitche, malgré frère Menoux.

Frère Saint-Lambert, qui est mon véritable frère (car Menoux n'est que faux frère), frère Saint-Lambert, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a mandé que le roi Stanislas n'était pas trop content que je préférasse le législateur Pierre au grand soldat Charles. J'ai fait réponse [2] que je ne pouvais m'empêcher, en conscience, de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit; et que ce n'est pas ma faute si sa majesté polonaise elle-même a fait plus de

[1] * *Adveniat regnum tuum.* — Matthieu, chap. VI, v. 10; Luc, chap. XI, v. 2. (CLOG.)

[2] * Cette réponse nous est inconnue. (CLOG.)

bien à la Lorraine par sa bienfaisance que Charles XII n'a fait de mal à la Suède par son opiniâtreté. Les Russes donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre, prouvent ce que valait Pierre. Ce Pierre, entre nous, vaut bien l'autre Pierre-Simon Barjone.

Vous devez actuellement avoir reçu mon *Pierre;* il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de Cérès comme à celui d'Apollon; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de Belle-Ile [1]; il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de Daun ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là; vous êtes le

[1] Ministre de la guerre depuis le mois de mars 1758; mort le 26 janvier 1761. (Cloo.)

maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentiments qui m'attachent à vous pour toute ma vie. Le Suisse V.

LETTRE MMDCCCCXXXIV.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 12 novembre.

Je vous écris, mon cher Collini, pour vous et pour M. Harold [1]. Il me mande que vous avez traduit un opéra, et que bientôt vous en ferez; je viendrai sûrement les entendre. Ma mauvaise santé, mes bâtiments, m'ont empêché cette année de faire ma cour à son excellence électorale; mais, pour peu que j'aie assez de force, l'année qui vient, pour me mettre dans un carrosse, soyez sûr que je viendrai vous voir. Je fais mille tendres compliments à M. Harold. Je ne peux pas actuellement écrire de ma main; je deviens bien vieux et bien malade. Il est vrai que j'ai joué la comédie;

[1] Cet Anglais, ami de Collini, était attaché à la personne de l'électeur Charles-Théodore. L'opéra traduit de l'italien par Collini, était intitulé *Cajo fabrizio*. Il avait été représenté sur le théâtre du palais de Manheim. (Clog.)

mais je n'ai joué que des rôles de vieillards cacochymes.

Les fers sont au feu pour la petite affaire[1] que vous savez; mais on ne pourra battre ce fer que quand les choses qui se décident par le fer auront été entièrement jugées. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCCXXXV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Aux Délices, près Genève, 15 novembre.

Monsieur, dans les dernières lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je ne me suis occupé que de votre admirable entreprise d'élever un monument au fondateur de votre empire et de votre gloire. Je vous ai témoigné mon zèle; j'ai insisté sur la nécessité où vous êtes aujourd'hui d'achever promptement la seconde aile de votre édifice.

Je ne vous ai point dit combien les ennemis de votre nation sont fâchés contre moi; c'est encore une raison de plus qui redouble mon zèle pour la gloire de votre pays, et qui me rend la mémoire de Pierre-le-Grand plus précieuse. Me voilà natu-

[1] * Toujours l'affaire de Francfort. (Cloc.)

ralisé Russe, et votre auguste impératrice sera obligée, en conscience, de m'envoyer une sauvegarde contre les Prussiens.

Je voudrais savoir sur-tout si la digne fille de Pierre-le-Grand est contente de la statue de son père, taillée aux Délices par un ciseau que vous avez conduit.

Je vous fais encore mes compliments sur l'exemple de l'ordre, de l'observation du droit des gens, et de toutes les vertus civiles et militaires que vos compatriotes ont donné, à la prise de Berlin.

LETTRE MMDCCCCXXXVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

15 novembre.

Je reçois, madame, toutes vos bontés du 7 novembre, tous les témoignages de votre attention angélique, de votre goût, de votre zèle inaltérable pour *Tancrède*. Je n'ai qu'un moment pour y répondre; il est une heure trois quarts, la poste part à deux heures. Que vais-je devenir? Prault m'écrit qu'on imprime par-tout *Tancrède* défiguré, qu'il va le défigurer aussi. Mes anges peuvent-ils parer à ce coup funeste? Je vais être déshonoré; madame de Pompadour croira que je me suis moqué d'elle. Ne me reste-t-il qu'un parti, celui de

faire vite imprimer à Genève, et d'envoyer la pièce imprimée par la poste, en désavouant l'édition de Prault? J'aurai l'honneur d'écrire[1] le 17 à mes anges ce que j'aurai pensé à tête reposée. Mon cœur, qui va plus vite que ma tête, vous écrit lui tout seul; il est pénétré pour vous de la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE MMDCCCCXXXVII.

A M. D'ALEMBERT.

17 novembre.

Mon cher maître, mon digne philosophe, je suis encore tout plein de M. Turgot. Je ne savais pas qu'il eût fait l'article *Existence;* il vaut encore mieux que son article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus instruit; et, ce qui est assez rare chez nos métaphysiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez plusieurs sages de cette espèce dans votre secte, je tremble pour l'*infame;* elle est perdue dans la bonne compagnie. M. Deleire[2] n'est pas encore venu chez les fidèles des Délices; s'il y vient, il sera reçu comme un

[1]* Si cette lettre fut écrite, elle a échappé aux recherches de nos prédécesseurs. (Clog.)

[2]* Alexandre Deleire, né près de Bordeaux en janvier 1726. (Clog.)

initié chez ses frères. Il me paraît que l'infant parmesan sera bien entouré. Il aura un Condillac et un Deleire, si, avec cela, il est bigot, il faudra que la grace soit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à *Tancrède*, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à *la Belle pénitente* *; ainsi consolez-vous.

Si vous voyez notre diaconesse madame du Deffand, saluez-la pour moi en Belzébuth; dites-lui que je ne sais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar Pierre me lutine; je ne sais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté, quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

Luc me mande ** qu'il est un peu scandalisé que j'aie fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours : cependant ils ont été à Berlin des ours très bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre Luc et le cunctateur. On dit que Fabius a

* *Caliste*, tragédie de Colardeau. K.

** Lettre MMDCCCCXXV.

tué beaucoup de Prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que Luc, après sa défaite, a donné le lendemain un second combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne sont pas tirés au clair; mais le résultat presque infaillible de cette guerre sera que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidèles. Travaillez, mon cher Paul, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent sots ne font de mal. C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau. Vous ne serez point mordu des loups, vous êtes aussi sage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la semence que dans le bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres! Mille respects à madame du Deffand. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur, et comme je vous aime.

LETTRE MMDCCCCXXXVIII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 novembre.

Monsieur le duc, béni soit Dieu de ce que vous êtes un peu malade! car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé, elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusements, des bagatelles difficiles; l'étude principale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque per-

Digitized by Google

sonne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux mêmes qui passent pour avoir le sens commun ne sont pas au-dessus des enfants qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés; aussi, quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécile et méprisable; le doute, la crainte, la faiblesse, empoisonnent leurs derniers jours; l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé et que mon âge avancé me permissent, monsieur le duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre esprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. Tronchin. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent assez bien pour s'en retourner. Soyez persuadé, monsieur le duc, de l'estime infinie, de l'attachement,

et du profond respect du solitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire.

LETTRE MMDCCCCXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

19 novembre.

Dieu me devait un homme tel que vous, monsieur. Vous aimez Apollon et Cérès, et je sacrifie à l'un et à l'autre; vous détestez le fanatisme et l'hypocrisie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raison; vous aimez M. Thieriot, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus sincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec M. Diderot pour qui j'ai une estime égale à son mérite; la lumière qui éclaire son esprit échauffe son cœur. Je ne me console point qu'un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes, les voie rognées par le ciseau des cafards. Celui d'Atropos coupera bientôt les miennes; mais, en attendant, je m'en sers avec quelque satisfaction pour tomber sur les chats-huants qui veulent nous manger. Ces petits amusements me délassent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui osa crayonner la bonté de Henri IV, et le fanatisme de Mahomet.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire*[1] sur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je suis le plus utile à la France; j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents personnes qui mouraient de faim. Amphion arrangeait des pierres, et je secours des hommes. Voilà les droits, monsieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris; on y perd son temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé est le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous assure de mon estime sincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez transporté la sagesse à la taverne.

LETTRE MMDCCCCXL.

A M. THIERIOT.

19 novembre.

Mon cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobelotté au cabaret avec M. Damilaville;

[1] Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, fin de novembre 1760, parle d'un *Mémoire* concernant le *blé noir* ou blé niellé. Cet ouvrage, dont il est sans doute question ici, sortait de l'Imprimerie royale. (CLOG.)

il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les;* c'est un grand malheur que deux ou trois lignes [1] échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* un Mémoire de M. Le Rond, jeune homme de quatorze ans [2] qui promettait beaucoup? M. Le Rond a bien tenu parole; mais, soit Le Rond, soit d'Alembert, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont Israël attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile*-Diderot sur *Tancrède.* Tout est dans la

[1] La *Préface de la comédie des* PHILOSOPHES, *ou la Vision de Charles Palissot.* (CLOG.)

[2] Dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, in-4°, volume imprimé en 1741, pag. 30, un court article fait mention de *M. Le Rond d'Alembert* comme ayant donné en 1739, à l'Académie, un Mémoire relatif au calcul intégral; mais en 1739 d'Alembert avait accompli sa vingt et unième année. Au reste, l'article se termine ainsi: « On a trouvé dans M. d'Alembert beaucoup de capacité et d'exactitude. »
(CLOG.)

sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le sien ait de si sottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'Inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle!

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes, et que ma pièce est comme il la desire; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre; je crois vous l'avoir déja dit.

Frère Jean des Entommeures-Menoux m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'*Histoire* de Pierre-le-Grand; madame de Pompadour pense de même. M. le duc de Choiseul, en digne ministre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII;* c'est là le cas de dire:

« Principibus placuisse viris non ultima laus est; »
HOR., lib. I, ep. XVII, v. 35.

et j'y ajoute:

« *Jesuitis* placuisse viris non *maxima* laus est. »

Ne manquez pas de m'envoyer *presto presto* le *Mémoire* raisonné du roi de Portugal contre les

révérends pères, et comptez que cela figurera dans *la Capilotade.*

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises; je vous prie de les envoyer chercher chez Robin-*mouton,* de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à *Platon*-Diderot.

On me mande que la Corneille en question descend de Thomas et non de Pierre[1]; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empressements du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame Denis, nous aurions joué ensemble *le Cid* et *Cinna,* et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé[2] à M. le Brun, ce qu'un pauvre *soldat* peut faire pour la fille de *son général.*

Portez-vous bien, mon cher ami; j'entre dans ma soixante et septième année[3], et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances, que je supporte assez gaiement.

Vivons et philosophons. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] * Marie Corneille descendait d'un oncle de ces deux illustres Normands. (Clog.)

[2] * Lettre MMDCCCCXXX. (Clog.)

[3] * Voltaire, né le 20 février 1694, *et non le* 20 *novembre,* comme il le dit positivement dans sa lettre du 20 février 1765 à Damilaville,

LETTRE MMDCCCCXLI.

A M. DEVAUX [1].

Je ne sais, mon cher *Panpan*, si Alexandre se connaissait en vers aussi bien que vous; et j'aime bien autant votre taudis que ses tentes. Vos petits vers sont fort jolis; en vous remerciant. Mais, à propos, *Tibulle* de Saint-Lambert doit avoir reçu un gros paquet [2] contre-signé La Reinière, adressé à Nanci. Je crains quelque méprise.

Vous voyez donc souvent madame de Boufflers [3]. Que vous êtes heureux, ô *Panpan!*

LETTRE MMDCCCCXLII.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 novembre.

Sur la dernière lettre [4] que vous me faites l'hon-

et dans plusieurs autres, n'entra dans sa soixante-septième année que le 20 février 1761. Voyez, tom. I de cette édition, pag. 465 et suivantes, ma *Note sur la naissance de Voltaire*. (CLOG.)

[1]* Voyez la note qui concerne *Panpan*-Devaux, à la lettre DCCLXXXIV. (CLOG.)

[2]* Il est question de ce *gros paquet* à la fin de la lettre 2931. (CLOG.)

[3]* La maîtresse du bon roi Stanislas. (CLOG.)

[4]* Datée du 12 novembre 1760 dans le tom. IV des *œuvres* de Le Brun, édition publiée par Ginguené. (CLOG.)

neur de m'écrire, monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand-oncle. M. Delaleu, notaire très connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, vous remboursera sur-le-champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle Corneille. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira, en arrivant, le linge et les habits convenables. M. Tronchin, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté, et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, monsieur, votre, etc., etc.

VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCCCXLIII.

A MADEMOISELLE CORNEILLE[1].

Aux Délices, 22 novembre.

Votre nom, mademoiselle, votre mérite, et la lettre[2] dont vous m'honorez, augmentent dans madame Denis et dans moi le desir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion; d'ailleurs notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très logeable, que je viens de faire bâ-

[1] Marie Corneille, née vers 1744; fille de François Corneille, neveu à la mode de Bretagne de Pierre et de Thomas Corneille. — Voltaire, à la recommandation de Titon du Tillet, de Le Brun, et à celle de quelques autres amis des lettres qui la croyaient alors petite-fille de Pierre ou de Thomas Corneille, ou, du moins, la seule personne de cet illustre nom, avec son père, reçut chez lui Marie Corneille, se chargea de son éducation jusque-là fort négligée, la dota, et la maria le 13 février 1763 à un jeune gentilhomme du pays de Gex nommé Dupuitz, mais non sans avoir en à souffrir souvent pendant ce temps des ignobles critiques de Fréron, et des clabauderies de certaines dévotes de haut parage. (CLOG.)

[2] La lettre de Marie Corneille était jointe à celle de Le Brun du 12 novembre. (CLOG.)

tir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, mademoiselle, votre, etc.

LETTRE MMDCCCCXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 novembre.

Rien n'est plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre[1] à Prault, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enve-

[1] Celle qui vient après celle-ci. (CLOG.)

loppe de M. de Courtcilles, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques vers à changer, et peut-être aussi quelques lignes de prose dans la dédicace. L'Académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire;* cette occupation déroute un peu de la poésie, et il y a bien long-temps que je suis dérouté. Les bâtiments et les jardins, et tout le train de la campagne, font encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire de l'Académie.*

A propos d'académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il soit mal ou bien? je n'irai pas me faire peindre à soixante et sept ans. Il s'agit seulement que Fréron ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'Académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. Lemierre, grand remporteur de prix, et auteur d'*Hypermnestre*, à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma lettre[1]. Je n'ai point lu son *Hypermnestre* sans plaisir. Pour le Colardeau, je ne le connais pas; on dit qu'il fait de très beaux vers; il occupera long-temps mademoiselle Clairon. Est-il vrai qu'elle arrive, sur le théâtre, *violée?* C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée

[1] Nous ne connaissons pas cette lettre. (Clog.)

sur la scène; cela est plus plaisant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoiselle Clairon. Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vite. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

> Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.
> BOILEAU, *l'Art poét.*, ch. I, v. 64.

Et *Luc, Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je serai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits massacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

LETTRE MMDCCCCXLV.

A M. PRAULT [1],

LIBRAIRE.

M. de Voltaire a reçu la lettre de M. Prault, et la tragédie de *Tancrède* imprimée avec l'*Épître*. Il remercie M. Prault de l'attention qu'il a eue de ne

[1] Ce libraire, appelé Prault *petit-fils* dans les lettres de Voltaire à d'Argental du 11 février et du 17 mars 1761, était fils de celui auquel furent adressées en 1738 les lettres DXCIV et DCCVI, et qui signa Prault *fils* une lettre écrite par lui le 24 janvier 1739 à madame de Champbonin. — Voltaire le nomme André Prault dans le tom. I des *Poésies*, pag. 305. (CLOO.)

point faire tirer les feuilles imprimées; elles sont pleines de fautes, d'omissions et de contre-sens; cela ne pouvait être autrement, presque chaque acteur s'étant donné la liberté d'arranger son rôle à sa fantaisie, pour faire valoir ses talents particuliers aux dépens de la pièce, et l'auteur n'ayant plus reconnu son ouvrage, lorsqu'on lui envoya le détestable manuscrit qui était entre les mains des comédiens.

Les divers changements qu'il envoya pour réparer ce désordre augmentèrent encore la confusion; on joignit ce qu'on devait séparer, et on sépara ce qu'on devait joindre; on ôta ce qu'on devait garder, et on garda ce qu'on devait ôter. M. Prault peut sur-tout s'en apercevoir à la page 9 et à la page 32, dans laquelle Orbassan répète à la fin de son dernier couplet, en très mauvais vers, tout ce qu'il vient de dire en vers assez passables. M. de Voltaire a corrigé, avec toute l'attention et tout le soin possible, toutes les feuilles; il recommande instamment à M. Prault de se conformer entièrement à la copie qu'on lui renvoie par M. d'Argental.

Le libraire a un intérêt sensible à ne point s'écarter du manuscrit; on peut même l'assurer que si les comédiens ne se conforment dans la représentation à la pièce imprimée, cela fera très grand tort au libraire.

M. de Voltaire n'est point dans l'usage de faire imprimer les noms des acteurs; jamais cela ne s'est pratiqué du temps de Corneille et Racine; il ne met point son nom à la tête de son propre ouvrage, et, par cette raison, il exige absolument qu'on n'y mette pas le nom des autres.

Il ne conçoit pas la crainte que M. Prault fait paraître de l'édition prétendue des frères Cramer; ils n'ont point la pièce; ils ne commenceront leur édition que quand M. Prault aura mis la sienne en vente. Tout Génevois qu'ils sont, ils trouvent très bon et très juste que M. de Voltaire favorise un libraire de Paris pour un ouvrage joué à Paris. M. Prault demande quelque chose pour ajouter à *Tancrède;* madame la marquise de Pompadour a desiré qu'on n'y ajoutât rien. Pour faire plaisir à M. Prault, on lui fera venir incessamment un morceau curieux[1], historique et littéraire, servant de réponse à un livre anglais[2], dans lequel on a mis la tragédie de Londres infiniment au-dessus

[1] Ce *morceau curieux*, imprimé sous le titre d'*Appel à toutes les nations de l'Europe, des jugements d'un écrivain anglais, ou Manifeste au sujet des honneurs du pavillon entre les théâtres de Londres et de Paris*, 1761, in-8°, se composait de deux opuscules que Voltaire revit, corrigea et reproduisit, le premier sous ce titre: *Du Théâtre anglais, par Jérôme Carré;* le second sous celui-ci: *Des divers changements arrivés à l'Art tragique.* L'un et l'autre font partie du tom. I de la série des *Commentaires.* (Cloo.)

[2] Voir le *Journal encyclopédique* du 15 octobre et du 1er novembre 1760. (Cloo.)

de celle de Paris. Le manuscrit qui sert de réponse à l'ouvrage anglais contient une histoire succincte et vraie des théâtres de la Grèce, de l'Italie moderne, de Paris et de Londres; l'auteur a été obligé de citer des sermons latins du quinzième siècle remplis d'ordures. Ces citations, qui sont nécessaires pour faire connaître l'esprit du temps, ne passeraient point à la censure, mais elles passeront certainement à la lecture; ainsi M. Prault ne doit demander permission à personne, ni l'imprimer sous son nom, et il doit garder le secret à celui qui lui fait ce petit présent. M. Prault s'apercevra bien que l'ouvrage est d'un savant; ainsi il ne peut être de M. de Voltaire, qui se donne pour un ignorant.

A propos de censure, M. Prault est encore prié de ne point mettre à la fin de *Tancrède* la formule impertinente de la permission de police et du *privilège;* cela n'est bon qu'à rester dans les greffes pour tenir lieu de sûreté aux libraires; mais le public n'a que faire de ces pauvretés.

Je prie instamment M. Prault de vouloir bien se conformer à tout ce que dessus, et d'être sûr de mon amitié.

LETTRE MMDCCCCXLVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 novembre.

Après avoir écrit hier au soir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des scrupules sur *Tancrède*, et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'Argental et de madame Scaliger.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débarrasser de moi? Pourquoi M. d'Argental a-t-il mal aux yeux? Comment M. Fournier[1] trouve-t-il cela? pourquoi le souffre-t-il? Est-ce *Caliste* qui a fait trop pleurer mon cher ange? est-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperasses?

Crébillon mon maître. Bonne plaisanterie que Fréron prend pour du sérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquise a approuvé.

Voulez-vous *que j'ai regardé comme mon maître*[2]? Politesse ne coûte rien, et fait toujours un bon effet.

[1] Médecin nommé dans la lettre MMDCCXCIII. (CLOG.)

[2] Voyez le commencement de l'*Épître dédicatoire* de *Tancrède*; *Théâtre*, tom. V. (CLOG.)

Voici la grande question : Jouera-t-on *Fanime* cet hiver? non, à ce que je présume. Pourquoi? parcequ'il y a au troisième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de *Fanime*, déchirante, tragique; son père l'amadoue:

. . . . . ô mon père!
J'en suis indigne [1],

avec un éclat de voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le poignard d'Énide et le poignard de Fanime, ces deux poignards me tuent. Que faire donc? donner *Tancrède* au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire; ensuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles; vous ne mourrez pas de faim.

C'est assez parler Voltaire, parlons Corneille. Je suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de *Cinna;* mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges; c'est à vous qu'on s'adresse quand Voltaire est sur le tapis. Connaissez-vous un Le Brun, un secrétaire de M. le prince de Conti? c'est lui qui m'a *encorneillé;*

[1] *Zulime*, acte V, scène dernière. (Cloo.)

il m'a adressé une *Ode* au nom de Pierre. C'est à lui que j'ai dit : Envoyez-la-moi ; qu'on paie son voyage, qu'on l'adresse à M. Tronchin, à Lyon, etc. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'Argental qui daignât arranger les choses ; cela serait plus honorable pour Pierre, pour mademoiselle Corneille, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'Argental soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame Denis lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera Chimène.

Je suis à vos pieds, divins anges.

LETTRE MMDCCCCXLVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

27 novembre.

Monsieur, le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrettent. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français ; et jugez du peu que nous valons, nous

autres modernes, puisque aucun Français n'a osé dire la dixième partie de ce que Lucrèce disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers-généraux et des intendants; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée! L'ignorance et l'*infame* superstition couvrent la terre; quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait, qu'il faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui pense que deux et deux font quatre.

Jouissez, monsieur, de votre raison, dont si peu d'hommes jouissent, et ajoutez-y la jouissance de la vie dans votre belle terre, dans le sein de votre famille, et dans la société de vos amis, sur-tout dans celle de M. de La Ramière, à qui nous fesons nos très humbles compliments, et qui me paraît bien digne de votre amitié.

Adieu, monsieur; si le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque chose, soyez sûr que vous le serez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philosophe. Recevez mes tendres respects.

LETTRE MMDCCCCXLVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, 28 novembre.

Un de mes chagrins, monsieur, ou plutôt mon seul chagrin, est de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez[1] d'Horace comme un homme qui aurait été son intime ami, comme si vous aviez vécu de son temps. Il est juste qu'on connaisse à fond les caractères auxquels on ressemble. Pour César, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules avec le fils de Cicéron, au lieu d'aller à Pétersbourg, et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec Labiénus. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là.

Je vous fais encore de très sérieux remerciements sur votre *Voyage de Russie*. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous, de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'*Histoire* du Czar, et c'est probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il

[1] Algarotti avait composé un *Essai* sur Horace. (Clog.)

vous plaît, de vous citer dans la seconde; j'aime à me faire honneur de mes garants; il y a plaisir à rendre justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'histoire d'un fondateur est pour les sages, et l'*Histoire de Charles XII* plairait aux amateurs des romans, si ce don Quichotte, au moins, avait eu une Dulcinée. On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en Allemagne, des processions à Rome, et des *facéties* à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tui amantissimus.

LETTRE MMDCCCCXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 novembre.

Telle est *dans nos états* la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger, etc.
Tancrède, act. II, sc. IV.

Il faut avouer, mes divins anges, que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivants, et on fatigue ses anges horriblement. On ne sait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles; c'est la toile de Pénélope. Je suis à vos genoux, je vous

demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite *Chevalerie;* tout cela est épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout; mais, en cas que vous fassiez imprimer, je vous demande toujours en grace de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que MM. les dévots et MM. de Pompignan se sont beaucoup remués sur la nouvelle que j'étais chez Delaleu, à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une Corneille aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure; elles lui feront, sans doute, un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires; mais Pondichéri est plus important.

Que dites-vous de la *Didon* de M. Le Franc de Pompignan, suivie du *Fat puni*[1]? On est bien drôle à Paris!

Mille tendres respects.

[1] Le 9 novembre 1760, un des acteurs de la Comédie française ayant annoncé, comme cela se pratiquait alors, qu'ils donneraient

LETTRE MMDCCCCL.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Fernei, par Genève, 2 décembre.

Monsieur, je dois confier à votre prudence et à votre bonté pour moi que le roi de Prusse m'a su très mauvais gré d'avoir travaillé à l'*Histoire* de Pierre-le-Grand et à la gloire de votre empire. Il m'en écrit dans les termes les plus durs[1], et sa lettre ménage aussi peu votre nation que l'historien. Je ne croyais pas choquer ce prince en célébrant un grand homme; je ne m'attendais pas à l'injustice que j'essuie; mais je me flatte que votre auguste impératrice, que la digne fille de Pierre-le-Grand sera aussi contente du monument élevé à son père que le roi de Prusse en est fâché. V.

le jour suivant *Didon* et *le Fat puni*, le parterre se rappelant aussitôt les *Facéties* de Voltaire, avait fait un malin rapprochement entre l'auteur de la tragédie et le titre de la comédie. Cette gaieté du public parisien fut cause que l'on donna le lendemain une autre petite pièce que *le Fat puni*, qui est de Pont de Veile. (CLOO.)

[1] Voyez plus haut la lettre MMDCCCCXXV. (CLOO.)

LETTRE MMDCCCCLI[1].

A M. DAMILAVILLE.

2 décembre.

Permettez-vous, monsieur, que j'abuse si souvent de votre bonne volonté? Vous verrez au moins que je n'abuse pas de votre confiance. Je vous envoie mes lettres ouvertes; il me semble que tout ce que j'écris est pour vous. Nous sommes des frères réunis par le même esprit de charité; nous sommes le *pusillus grex*[2]. Si vous voyez M. Diderot, dites-lui, je vous en prie, qu'il a en moi le partisan le plus constant et le plus fidèle.

J'ignore, monsieur, si vous avez reçu deux paquets assez gros et très édifiants. J'ai ouï dire qu'on était devenu très difficile à la poste.

[1] Extraite de la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 avril 1761. (Clog.)

[2] Luc, Évang., ch. XII, v. 32. (L. D. B.)

LETTRE MMDCCCCLII.

A M. SENAC[1],

PREMIER MÉDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 décembre.

Ma partie pensante, monsieur, sait tout ce qu'elle vous doit; elle vous en remercie, elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les papiers ci-joints, concernant la peste dont nous sommes menacés. Je sais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'insolence de ressembler à celle de Marseille[2], je sais qu'il faut se tenir à sa place; mais enfin, si on néglige l'objet de ma requête, la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux, ignorés et délaissés, sont sujets du roi, et il étend ses regards sur les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiâtrie. Si, sans vous compromettre, vous pouvez, monsieur, appuyer notre *Mémoire*[3], vous aurez le plaisir de faire du

[1] Cité dans la lettre MDCCCLIX; père de Senac de Meilhan. (CLOG.)

[2] La peste de 1720, dont on ne peut rappeler les ravages sans songer à la charité évangélique de Belsunce. (CLOG.)

[3] Il nous est inconnu. (CLOG.)

bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très sûr que, si on ne remédie pas au mal, la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Fernei, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenote. Voyez, monsieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne est celle de votre ancien partisan, qui a l'honneur d'être, avec tous les sentiments qu'il vous doit, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMDCCCCLIII.

A M. THIERIOT.

8 décembre.

Je n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je suis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oisiveté une vieillesse insipide; travailler, c'est vivre.

Quand mademoiselle *Rodogune*[1] viendra, elle

[1]* Voltaire, en appelant ainsi Marie Corneille, fesait sans doute aussi allusion à la représentation de *Rodogune*, donnée le 10 mars 1760 par les acteurs de la Comédie française, au profit de François Corneille, à qui cette soirée *valut au moins six mille francs*, selon ce qu'en dit Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, 1er décembre 1760. — Mademoiselle Corneille est appelée *Chimène*, *Cornélie-Chiffon*, etc., dans plusieurs lettres de son père adoptif. (Cloc.)

sera bien reçue. Madame Denis ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. Le Brun est le maître de son *Ode*, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose [1].

Je vous prie de dire à M. de Bastide [2] que, si je trouve quelques rogatons qu'il puisse insérer dans son *Monde*, je vous les adresserai. Pardon, si je ne lui écris pas. Je ne sais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage [3] *théologico-judaïco-rabbinico-philosophique* est peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de Berne, et à M. l'*Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente Molé [4] ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux Bernard,

[1] Le Brun venait de faire imprimer une brochure intitulée : *Ode et Lettres à M. de Voltaire en faveur de la famille du grand Corneille*, par M. Le Brun, *avec la Réponse de M. de Voltaire*. (Clog.)

[2] J. Fr. de Bastide, à qui est adressée plus haut la lettre MMDCCCCXXVIII. (Clog.)

[3] Cette réponse à l'ouvrage de l'abbé Guyon est citée plus bas dans la lettre MMDCCCCLIX, sous le titre d'*Oracle des anciens fidèles*. (Clog.)

[4] Bonne-Félicité Bernard, mariée en 1733 à Matthieu-François Molé, nommé premier président du Parlement le 12 novembre 1757. — Le comte Molé, aujourd'hui pair de France, est petit-fils du premier président. (Clog.)

m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle Corneille, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que Le Franc de Pompignan n'a pas voulu aller à l'Académie; je le crois; il y serait mal accueilli. Il alla se plaindre, ces jours passés, à monsieur le dauphin, qui dit tout haut:

Notre ami Pompignan pense être quelque chose[1]!

Qui est l'auteur de l'*Homme de lettres?* il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier*[2]? apparemment quelqu'un de la profession. Le *gaillard Savetier*[3] de La Fontaine vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du Resnel; je suis de son âge. Je m'intéresse à Balot[4], et plus à vous. Vous avez donc soixante et trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge; demandez à Le Franc.

Vale, vive, scribe, lætare.

Venez ici, vous et vos nerfs.

[1] Il paraît que ce fut en s'adressant au président Hénault que le dauphin cita ce vers, le dernier de la satire de Voltaire intitulée *la Vanité*. Voyez les *Mémoires* de madame du Hausset, pag. 129, édition de 1824. (Cloc.)

[2] *Irus ou le Savetier du coin;* satire attribuée par Barbier à Groubert de Groubenthall. Genève, 1760. — Grimm dit qu'on voulut faire passer cette *mauvaise drogue* pour être de Voltaire. (Cloc.)

[3] Liv. VIII, fable II. (Cloc.)

[4] Ce Balot (ou Ballot), doit être Balot de Sovot, mort en 1761,

LETTRE MMDCCCCLIV.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 9 décembre.

Les dernières lettres, monsieur, que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, augmentent la satisfaction que j'ai de pouvoir être utile à l'unique héritière du grand nom de Corneille. J'ai relu avec un nouveau plaisir votre *Ode*, que vous avez fait imprimer. Ma *Réponse* à vos *Lettres* ne méritait certainement pas de paraître à la suite de votre *Ode*. Les lettres qu'on écrit avec simplicité, qui partent du cœur, et auxquelles l'ostentation ne peut avoir part, ne sont pas faites pour le public. Ce n'est pas pour lui qu'on fait le bien; car souvent il le tourne en ridicule. La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner; elle ne vit que de ce métier. Il est triste que votre libraire Duchêne ait mis le titre de Genève à votre *Ode*, à votre lettre et à ma réponse; il semblerait que j'ai eu le ridicule de faire moi-même imprimer ma lettre. Vous savez que quand la main droite fait quelque bonne œuvre, il ne faut pas qu'elle le dise à la main gauche.

Je vous supplie très instamment de faire ôter ce

à-peu-près dans le même temps que du Resnel. Marmontel le cite dans ses *Mémoires*, tom. I, liv. IV. (CLOG.)

titre de Genève. Votre *Ode* doit être imprimée hautement à Paris; c'est dans l'endroit où vous avez vaincu que vous devez chanter le *Te Deum*.

On n'imprime que trop à Paris sous le titre de Genève. On croit que j'habite cette ville, on se trompe beaucoup; je ne dois d'ailleurs habiter que mes terres; elles sont en France, et le séjour doit m'en être d'autant plus agréable, que le roi a daigné les gratifier des plus grands privilèges. Ma mauvaise santé m'a forcé de vivre dans le voisinage de M. Tronchin. Mon goût et mon âge me font aimer la campagne; et ma reconnaissance pour Sa Majesté, qui m'a comblé de bienfaits, me rend encore plus chère cette campagne, dans laquelle j'aurai le plaisir de parler de vous à la petite-fille du grand Corneille.

Comptez, monsieur, que j'ose me croire au rang de vos amis, indépendamment de la formule du très humble et très obéissant serviteur. VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCCCLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

REMONTRANCES DE VOLTAIRE A SES ANGES GARDIENS.

9 décembre.

De Deliciis clamavi :

1° Mes anges ne cesseront-ils jamais d'être comme Dieu, qui commande des choses impossibles?

2° Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance?

3° Voudront-ils de suite deux pères [1] condamnant leurs filles, et s'en repentant? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance?

4° Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur Hurtaud, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public? *Nota bene* que je me flatte que mes anges verront que *le Droit du Seigneur* ne ressemble en aucune manière à *Nanine*.

5° Ou je suis une bête, ou *le Droit du Seigneur* est comique et intéressant.

[1] Argire dans *Tancrède*, et Bénassar dans *Fanime* (ou *Zulime*). (CLOO.)

6° Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant, vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7° Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle madame du Deffand. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu sa langue; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de *la liberté grande*.

8° A propos de *la liberté grande*, et ma lettre[1] à M. Lemierre?

9° Dans peu vous aurez nouvelle offrande.

10° Pour Dieu, laissons là *Fanime* pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins[2]; cela est plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela sera plaisant; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites, et de rapetasser *Fanime;* il faut choisir.

11° J'attends les feuilles[3] de Prault; je lui taillerai de la besogne.

12° J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les

[1] Inconnue. — Voyez l'avant-dernier alinéa de la lettre 2922. (Cloo.)

[2] Messieurs de Crassi. — Un des jésuites usurpateurs se nommait *Fesse* ou Fessi. (Cloo.)

[3] Celles de la tragédie de *Tancrède* que Prault imprimait. (Cloo.)

bontés de madame d'Argental, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune* sous une protection plus honnête que celle de M. le Brun, quoique M. le Brun soit fort honnête. Je remercie tendrement M. comme madame d'Argental de toutes leurs bontés pour Rodogune.

13° Qui est l'auteur du *Savetier du coin?* il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait *l'Homme de lettres?* il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14° Voici le gros article. Je n'aime point cette ophthalmie; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchissez-vous, couchez-vous de bonne heure; ayez peu d'affaires; tenez vous gai sur-tout; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

LETTRE MMDCCCCLVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

9 décembre.

Il y a plus de six semaines, madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir; cela est ridicule, et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement

pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleusement philosophique et moral; il doit par conséquent être au goût de peu de gens; l'autre [1] est une plaisante découverte que j'ai faite dans mon ami Ézéchiel.

On ne lit point assez Ézéchiel. J'en recommande la lecture tant que je peux; c'est un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertissent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amusassent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'Argental. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le spectacle, l'appareil, toutes les pompes du démon; mais, pour la potence, je suis son serviteur. Je le renvoie à Despréaux:

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux [2].

D'ailleurs je suis fâché contre les Anglais. Non seulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je

[1] Cet *autre* petit manuscrit était très probablement celui de l'article *Ézéchiel* du *Dictionnaire philosophique*. Cet article parut en 1764 dans la première édition du même ouvrage, que Voltaire appelle *dictionnaire d'idées* dans la lettre MMDCCXXIX. Le déjeuner d'Ézéchiel ne ragoûta guère la marquise; voyez à ce sujet la lettre que Voltaire lui écrivit le 15 janvier 1761. (CLOG.)

[2] Ces vers du chant III de *l'Art poétique* sont cités plus haut dans la lettre MMDCCCCXI. (CLOG.)

crois [1], mais ils viennent d'imprimer [2] que leur Shakspeare, madame, est infiniment au-dessus de Gilles.

Figurez-vous, madame, que la tragédie de *Richard III*, qu'ils comparent à *Çinna*, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-sept événements principaux pour unité d'action; mais c'est une bagatelle.

Au premier acte, Richard dit qu'il est bossu et puant, et que, pour se venger de la nature, il va se mettre à être un hypocrite et un coquin. En disant ces belles choses, il voit passer un enterrement (c'est celui du roi Henri VI); il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris; elle lui reproche d'avoir tué son mari. Richard lui répond qu'il en est fort aise, parcequ'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au visage; Richard la remercie, et prétend que rien n'est si doux que son crachat. La reine l'appelle crapaud: Vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poison. — Eh bien! madame, tuez-moi si vous voulez; voilà mon épée. Elle la prend: Va, je n'ai pas le

[1] * Voltaire avait prédit depuis long-temps la prise de cette ville, remise aux Anglais par Lalli le 16 janvier 1761. (Cloo.)

[2] * Voyez plus haut la lettre MMDCCCCXLV, cinquième alinéa. (Cloo.)

courage de te tuer moi-même.... Non, ne te tue pas, puisque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer son mari, et les deux amants ne parlent plus que d'amour dans le reste de la pièce.

N'est-il pas vrai que, si nos porteurs d'eau fesaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes?

Je vous conte tout cela, madame, parceque j'en suis plein. N'est-il pas triste que le même pays qui a produit Newton ait produit ces monstres, et qu'il les admire?

Portez-vous bien, madame; tâchez d'avoir du plaisir; la chose n'est pas aisée, mais n'est pas impossible. Mille respects de tout mon cœur.

LETTRE MMDCCCCLVII.

A M. HÉRON.

Aux Délices, 10 décembre.

Monsieur, j'obéis à vos ordres avec autant de reconnaissance que de joie. J'ai l'honneur de vous envoyer ma requête contenant ma déclaration que je renonce à la haute justice de la Perrière, qu'elle appartient au roi, et que l'amende prononcée en ma faveur ne m'appartient pas.

J'envoie un double de ma requête à M. l'intendant de Bourgogne, et je le supplie de vouloir

bien exiger que M. le président de Brosses signe ce double, comme il le doit.

Si M. de Brosses fait quelques difficultés, j'aurai toujours rempli mon devoir. Vous avez dû recevoir, monsieur, mon autre requête contre la peste[1]; je vous importune beaucoup. Il semble que j'aie des affaires exprès pour avoir des occasions de vous renouveler les marques de ma reconnaissance, et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc. VOLTAIRE.

LETTRE MMDCCCCLVIII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

10 décembre.

Si vous aviez été *cœlebs*, mon cher ami, vous seriez venu dans mes beaux ermitages; je vous y aurais possédé; vous auriez eu la comédie, et bien jouée, et des pièces nouvelles; vous auriez chassé; vous auriez revu frère Adam[2], qui est redevenu tout jésuite; mais vous êtes *sponsus et paterfami-*

[1] * Voyez plus haut la lettre MMDCCCCLII. (CLOG.)

[2] * Voltaire prit chez lui, vers la fin de 1764, l'ex-jésuite Adam; « car, comme il le dit dans sa lettre du 25 février 1765 à Berger, « Si j'ai haï les jésuites lorsqu'ils étaient puissants et un peu insolents, je les aime quand ils sont humiliés. » (CLOG.)

lias. Je ne vous plains point parceque vous avez une femme et des enfants aimables, mais je me plains, moi, d'être toujours loin de vous. Nous ne vous oublions ni aux Délices ni à Fernei; nous fesons souvent commémoration de vous, madame Denis et moi. Savez-vous bien que dans mes retraites je n'ai pas un moment de loisir; qu'il a fallu toujours bâtir, planter, écrire, faire des pièces, des théâtres, des acteurs? Tenez, voilà les *Facéties* pour vous amuser, et *Pierre-le-Grand* pour vous ennuyer. *Vale, amice.*

LETTRE MMDCCCCLIX.

A M. HELVÉTIUS,

A PARIS.

12 décembre.

Mon cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir; vous savez que ce

. . . . . La Serre
Volume sur volume incessamment desserre [1].

J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres : moi, je laboure

[1] Ce vers est le vingtième de la parodie connue sous le titre de *Chapelain décoiffé*, attribuée à Boileau. (Cloc.)

moi-même, comme Cincinnatus; de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un disciple de Socrate, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La pièce est un peu roide. Bernard de Fontenelle n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Le parti des sages ne laisse pas d'être considérable et assez fier. Je vous le répète, mes frères, si vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'est plus méprisable que ceux qui vous jugent; vous ne devez voir que vos disciples.

Si vous avez reçu un *Pierre*, ce n'est pas Simon Barjone; ce n'est pas non plus le *Pierre* russe que je vous avais dépêché par la poste; ce doit être un *Pierre* en feuilles que Robin-*mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous, et l'autre pour M. Saurin. Il a plu à messieurs les intendants des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus; c'est l'antre du lion.

De quelles tracasseries me parlez-vous? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère Menoux? Ah! rassurez-vous; les jésuites ne peuvent me faire de mal; c'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à dé-

posséder les frères jésuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permission de garder la vigne de Naboth[1]. Je les fais déguerpir, mort-dieu! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je suis un peu le maître chez moi, par parenthèse.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'Omer sont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? vous ai-je dit que j'ai envoyé *Pierre* au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le *Discours* et le *Mémoire* de Le Franc de Pompignan? vous ai-je dit que madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul m'honorent d'une protection très marquée? Croyez-moi, mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée. Il est vrai que nous ne sommes ni jésuites ni convulsionnaires, mais nous aimons le roi, sans vouloir être ses *tuteurs*[2], et l'état, sans vouloir le gouverner.

Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus fidèles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des cuistres qui voudraient renouveler les temps de la Fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de Pompignan

[1] * *Les Rois*, liv. III, chap. XXI. (CLOG.)
[2] * Allusion aux membres du Parlement. (CLOG.)

à la cour avec Fréron? et de l'apostrophe de M. le dauphin :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose?

Voilà à quoi les vers sont bons quelquefois; on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

J'ai vu un *Oracle*[1] *des anciens fidèles;* cela est hardi, adroit, et savant. Je soupçonne l'abbé *Mords-les* d'avoir rendu ce petit service.

Dieu vous conserve dans la sainte union avec le petit nombre! Frappez, et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et détestons les fanatiques.

LETTRE MMDCCCCLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 décembre.

Voilà la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il est difficile d'arriver au but; combien ce maudit art des vers est difficile; quel tort irréparable on me ferait si on imprimait *Tancrède* sans que je l'eusse corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué; empêchez que je ne fasse naufrage. Com-

[1] * Cet ouvrage est attribué à Bigex dans une lettre de Voltaire à Damilaville du 12 juillet 1763. (Cloo.)

ment vont les deux yeux de mon ange gardien? ont-ils lu *Caliste?* Ah, mes anges! j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiselle Clairon. Croyez-moi, une chambre tapissée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les *convulsionnaires*[1] qui se roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du spectacle, de l'appareil, de l'action tragique; mais *domandavo acqua, non tempestà.*

Et puis comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaise, le viol[2] anglais, la confusion anglaise, la marche anglaise d'une pièce anglaise! Pauvres Français, vous êtes dans la fange de toutes façons, et j'en suis fâché.

O mes anges! ramenez donc le bon goût.

[1] En 1759 et en 1760 les *convulsionnaires* se crucifiaient et se donnaient encore des coups de bûche. La *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 avril 1761, contient des renseignements curieux sur leurs *miracles.* (Cloc.)

[2] Voyez plus haut le second alinéa de la lettre MMDCCCCXLIV. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCCLXI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 16 décembre *.

Vous souvenez-vous de moi? pour moi, je vous aimerai toujours, quoique je ne sois plus Suisse. Voici, mon cher monsieur, de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre; une descendante du grand Corneille vient dans ces terres; vous serez peut-être surpris qu'une nièce de Rodogune sache à peine lire et écrire; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et, plus malheureusement encore, abandonné de Fontenelle, n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée; j'ai cru qu'il convenait à un soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même; on la dit aimable, je me ferai un plaisir de lui servir de père, et de contribuer à son éducation, qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme

* Cette lettre est de 1760. Le comte Golowkin s'est trompé en lui supposant la date de 1759 dans les *Lettres diverses* publiées par J. J. Paschoud en 1821. (Clog.)

qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons, abreuverons, et paierons, mais paierons très médiocrement, car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami? vous m'avez déja donné un Corbo dont je suis fort content. Ses gages sont médiocres, mais il est très bien dans le château de Tournai; son frère n'est pas mieux dans celui de Fernei. Notre savant pourrait avoir les mêmes appointements. Décidez; bonsoir; mille compliments à madame votre femme; êtes-vous enfin un père heureux? *Vale, amice.* V.

LETTRE MMDCCCCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

Je vous excède encore; *Rodogune* est à Lyon, chez Tronchin, entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de Grolée[1], qui

[1] Tante de d'Argental. Voltaire, écrivant à celui-ci le 24 octobre 1759, avait raison de lui dire *votre étrange tante*, en parlant de cette dame. (Cloc.)

ne manquera pas de lui manier les tétons, selon sa louable coutume; c'est un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de La Tour-du-Pin[1] avait grande envie de rompre ce voyage? il m'est très important de savoir ce qui en est. Dites-moi, je vous prie, madame, tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

Je reviens au roman de *Tancrède*. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à Prault de suivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'est le *placet* de Caritidès; on n'en peut rien *retrancher*[2]. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la scène du père et de la fille, au second acte :

> Qu'entends-je? vous, mon père! —
> Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom?
> Sc. II.

Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraissait froid, doit être brûlant, s'il est bien joué.

A propos de froid, c'est un secret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails historiques

[1] Parent de Marie Corneille. — Une petite-fille de Thomas Corneille avait épousé un comte de La Tour-du-Pin. (Clog.)

[2] Molière, *les Fâcheux*, act. III, sc. II. (Clog.)

au milieu de la passion, à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections, par des retours sur soi-même, par des figures qui raniment la langueur historique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était son seul devoir [1].

Ces deux vers ralentissent. Je raisonne poésie avec mes anges ; je disserte ; ils me le pardonnent.

Non seulement ces détails sont froids, mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à Tancrède? pourquoi, étant dans son camp, n'a-t-il pas cherché à le voir? il devait, sans doute, tout faire pour approcher de Tancrède. Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer, en général, que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à Tancrède? Aménaïde, en se plaignant de ces obstacles et de la destinée qui lui a toujours été contraire, en fesant parler ses douleurs, en se livrant à l'espérance, intéresse bien davantage ; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin je resupplie, je reconjure à genoux M. et madame d'Argental de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable ; mais que mes

[1] * Ces vers font partie des variantes du second acte. (Cloo.)

anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent rigoureusement le grand et véritable genre, celui du cinquième acte de *Rodogune*, d'*Athalie*, et peut-être du quatrième acte de *Mahomet*, du troisième de *Tancrède*, de *Sémiramis*, etc.

Vous devez avoir un chant de *Pucelle;* il n'est pas correct malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acanthe**. Oh, pardieu! que manque-t-il à Acanthe? nous sommes fous d'Acanthe; que vous êtes à plaindre, si Acanthe ne vous plaît pas!

Pardon; voici une réponse pour Le Kain; vous m'enverrez promener.

LETTRE MMDCCCCLXIII.

A M. LE KAIN.

16 décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roscius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion, dans les rôles de *Tancrède*, un peu débrouillée, quand vous seriez débarrassés de *la Belle Pénitente*, et quand vous seriez prêts à reprendre *Tancrède*.

* *Le Droit du Seigneur.*

Grace aux bontés de M. et de madame d'Argental, tout est en ordre; et, si la pièce reste au théâtre, ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de Prault. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet, sont nécessaires; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-Neuf, avec la rareté, la curiosité. Mais, quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française, et de ne ressembler aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'au-

tre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de *Tancrède*, je crois que, d'abord, vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'ensuite ils doivent en faire une répétition, parcequ'il y a environ deux cents vers différents de ceux qu'on a récités aux premières représentations. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que Prault mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

LETTRE MMDCCCCLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre, au soir.

Je reçois le paquet de mes anges à six heures du soir; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remerciements, qui doivent être fort

longs, et avec ma courte bonte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de *Tancrède*, il n'y a que votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais fait pour un pauvre diable d'auteur ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte[1]; je la crois même plus touchante, et c'est là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de Prault. Daignez jeter les yeux sur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. Prault aura un peu à *remanier*, c'est le terme de l'art; mais c'est une peine et une dépense très médiocres. Il a très grand tort de craindre que l'édition des Cramer ne croise la sienne. Les Cramer n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs j'enverrai incessamment au petit Prault un ouvrage[2] sur les théâtres que je crois assez neuf et assez intéressant. Le zèle de la patrie m'a saisi; j'ai été indigné d'une brochure anglaise dans

[1] * Entre le 21 avril 1759 et le 19 mai suivant. (Clog.)

[2] * L'*Appel à toutes les nations de l'Europe*, cité plus haut dans la lettre MMDCCCCXLV. (Clog.)

laquelle on préfère hautement Shakspeare à Corneille. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuserai d'abord mes anges de ce petit traité, et je supplierai très instamment que Prault ne sache pas qu'il est de moi, ou du moins qu'il mérite les petits services que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer [1].

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes sottises, ou folles, ou sérieuses, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi sert-il de savoir qu'un nommé Brizard a joué platement mon plat père? qu'est-ce que cela fait aux lecteurs? j'ai une aversion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à souhaiter la paix. Il est vrai que je fais chez moi la guerre aux jésuites, mais elle ne coûte rien, je les chasse, et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'est vous qu'on chasse. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre *tripot*, de la convocation des pairs. *

La montagne, en travail, enfante une souris.
LA FONTAINE, liv. V, fab. x.

Daignez me mander des nouvelles de l'*Écossaise*

[1] * Prault fut indiscret. (CLOO.)

et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à *Térée* beaucoup de prospérités, et que les vers de Philoméle soient le chant du rossignol. Mais M. Lemierre a-t-il reçu une certaine lettre [1] que je pris la liberté d'adresser à M. d'Argental, ne sachant pas la demeure du père de *Térée?* Pardon, je dois vous excéder.

LETTRE MMDCCCCLXV.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

Ferney, par Genève, 20 décembre.

Monsieur, je vous souhaite la bonne année; votre pauvre secrétaire n'a plus que cela à faire; votre excellence m'a cassé aux gages. Il y a un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles, et je suis toujours dans une profonde ignorance touchant les paquets que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Le gentilhomme qui devait venir de Vienne à Genève est apparemment amoureux de quelque Allemande. Nuls papiers, nulle instruction pour achever votre *Histoire* de Pierre-le-Grand. Enfin ma consolation, monsieur, est de compter toujours sur vos bonnes graces, sur votre zèle pour la mémoire d'un fondateur et d'un grand homme. Vous

[1] Citée dans la lettre MMDCCCCXXII et dans quelques autres. (CLOG.)

n'abandonnerez pas votre ouvrage. J'ai toujours le bonheur de parler de vous à M. de Soltikof. Il est plus digne que jamais de votre bienveillance. Vous le verrez un jour très savant, et jamais la science n'aura logé dans une plus belle ame.

Je vous réitère, monsieur, mes souhaits pour votre prospérité, et pour celle de votre auguste impératrice. Recevez le tendre respect de votre, etc. V.

LETTRE MMDCCCCLXVI.

A M. DES HAUTERAIES [1],

A PARIS.

21 décembre.

Monsieur, j'avais déja lu vos *Doutes;* ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

[1] Michel-Ange-André Le Roux des Hauteraies, né près de Pontoise en 1724, mort en 1775. Ce savant et modeste orientaliste avait publié un écrit intitulé *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes qui a pour titre* MÉMOIRE DANS LEQUEL ON PROUVE QUE LES CHINOIS SONT UNE COLONIE ÉGYPTIENNE. (CLOG.)

C'est l'empereur Kang-hi, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère Parrenin, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous il y a vingt siècles? des barbares qui ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de Teutatès, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de saint Barthélemi.

Un officier [1], qui commande dans un fort près du Gange, et qui est l'ami intime d'un des principaux bramins, m'a apporté une copie des quatre *Veidam*, qu'il assure être très fidèle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les Arabes, et que notre Seigneur Jésus-Christ a sanctifiés; c'est bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité! Le monde est bien vieux; les habitants de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien sots ou bien fous.

[1] Le chevalier de Maudave. (Cloc.)

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, monsieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière. Je suis, etc.

LETTRE MMDCCCCLXVII.

A M. THIERIOT.

22 décembre.

Un M. Chamberlan, dans *le Censeur hebdomadaire*, prétend que je lui ai écrit que la divine Providence nous accorde à tous une partie égale d'intelligence. Je ne crois pas avoir jamais écrit une pareille sottise; mais, si je l'ai écrite, je la rétracte. Je n'ai jamais prétendu avoir une tête organisée comme un Newton, un Rameau. Je n'aurais jamais trouvé la base fondamentale ni le calcul intégral. Il n'y a que le sage du stoïcien qui soit tout, même cordonnier [1], comme dit Horace.

Est-il vrai [2] que *Frelon* vient d'être mis au For-l'Évêque?

[1] *Et sutor bonus.* — Lib. I, sat. III, v. 125. (Cloo.)

[2] *Wasp*-Fréron était effectivement en prison; mais il n'y resta pas long-temps. Dès qu'il fut libre, il vomit des injures contre Le Brun et Voltaire au sujet de mademoiselle Corneille. (Cloo.)

LETTRE MMDCCCCLXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 22 décembre.

Il y a eu, madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très instamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons [1] que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart d'heure, sont des misères, je le sais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, madame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? comment le président [2] s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle Corneille. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel; c'est ce qui fait apparemment que Fontenelle l'a si mal traitée.

[1] * Voyez plus haut le second alinéa de la lettre MMDCCCCLVI. (Cloc.)

[2] * Hénault, qui était alors dans sa soixante-seizième année. (Cloc.)

Je lui apprends l'orthographe [1], mais je n'en ferai point une savante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens, en Italie [2], qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant! c'est la faute de ces maudits philosophes.

LETTRE MMDCCCCLXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Mar-

[1] Il est plus d'une fois arrivé à Voltaire de négliger l'orthographe de ce mot. J'ai eu la pédanterie d'en citer un exemple dans une de ses lettres à Cideville. (CLOG.)

[2] Ceci rappelle le proverbe italien :

« Roma veduta,
« Fede perduta. »

(CLOG.)

seille, *la Femme qui a raison*. Si l'ami Fréron m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas *la Femme qui a raison* dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds?

En tout cas, voici *Oreste*. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage? Pensez-vous que mademoiselle Clairon ne fît pas un grand effet dans le rôle d'Électre, et mademoiselle Dumesnil dans celui de Clytemnestre? croyez-vous que les cris de Clytemnestre ne fissent pas un effet terrible?

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé; mais ce paquet ne sera point *Fanime;* pourquoi? parcequ'on ne peut faire qu'une chose à-la-fois, parceque je ne suis pas encore content, parcequ'il ne faut pas voir deux fois de suite un père[1] qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce[2] de Hurtaud vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de Richelieu. Vous me direz que je suis

[1] * Argire et Bénassar. (Cloo.)
[2] * *Le Droit du Seigneur*. (Cloo.)

un grand questionneur; il est vrai, mes anges.

Nous sommes très contents de mademoiselle *Rodogune;* nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de Ruffec [1]; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là, je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot [2]; mais ce ne sera pas moi, sur ma parole.

Mes divins anges, j'ai soixante et sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai il y a, je crois, trois ans [3]; j'étais bien jeune alors. Mille tendres respects.

[1] * La duchesse de Ruffec, veuve en 1731 du président de Maisons. Morte en septembre 1761. (Cloo.)

[2] * Ce fut un cornette de dragons. Voyez la lettre de Voltaire à La Michodière du 13 février 1763. (Cloo.)

[3] * Vers la fin d'avril 1758. — Voyez les lettres MMCCCCLXIII et MMCCCCLXXVII à d'Argental, où le modeste philosophe dit à son ami : « Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi. » (Cloo.)

LETTRE MMDCCCCLXX.

A M. DAMILAVILLE.

22 décembre.

Je profite, monsieur, de vos bontés [1]. J'ai à peine le temps d'écrire un mot; mais ce mot est que je vous suis attaché comme si j'avais l'honneur de vivre avec vous. Il me semble que vous êtes mon ancien ami.

LETTRE MMDCCCCLXXI.

A M. DIDEROT.

Décembre.

Monsieur et mon très digne maître, j'aurais assurément bien mauvaise grace de me plaindre de votre silence, puisque vous avez employé votre temps à préparer neuf volumes de *l'Encyclopédie*. Cela est incroyable. Il n'y a que vous au monde capable d'un si prodigieux effort. Vous aurait-on

[1] * Damilaville avait le droit, comme premier commis au bureau des Vingtièmes, de contre-signer les paquets qui en sortaient. Il usa souvent de ce moyen de correspondre avec Voltaire, bien moins pour épargner la bourse de ce riche philosophe que pour mettre leurs lettres à l'abri des infidélités de la poste; ce qui cependant ne leur réussit pas toujours. (Cloc.)

aidé comme vous méritez qu'on vous aide? Vous savez qu'on s'est plaint des déclamations, quand on attendait des définitions et des exemples; mais il y a tant d'articles admirables, les fleurs et les fruits sont répandus avec tant de profusion, qu'on passera aisément par-dessus les ronces. L'*infame* persécution ne servira qu'à votre gloire; puisse votre gloire servir à votre fortune, et puisse votre travail immense ne pas nuire à votre santé! Je vous regarde comme un homme nécessaire au monde, né pour l'éclairer, et pour *écraser* le fanatisme et l'hypocrisie. Avec cette multitude de connaissances que vous possédez, et qui devrait dessécher le cœur, le vôtre est sensible. Vous avez grande raison sur ce déchirement que les spectateurs devraient éprouver, et qu'ils n'éprouvent pas au second acte de *Tancrède*. Mais vous saurez que je venais de traiter et d'épuiser cette situation dans une tragédie qui devait être jouée avant *Tancrède*, et qu'on n'a reculée que parcequ'il courait cent copies infidèles de *Tancrède* par la ville. Je n'ai pas voulu me répéter. Cependant j'ai corrigé; j'ai refondu plus de cent cinquante vers dans *Tancrède*, depuis qu'on l'a représenté presque malgré moi; et, parmi ces changements, je n'avais pas oublié le père d'Aménaïde au second acte. Mais où trouver des pères, où trouver des entrailles et des yeux qui sachent pleurer? Sera-ce dans un mé-

tier avili par un cruel préjugé et parmi des mercenaires qui même sont honteux de leur profession? Il n'y a qu'une Clairon au monde; tous les grands talents sont rares; ils sont presque uniques. Ce qui m'étonne c'est que mademoiselle Clairon ne soit pas persécutée. Vous l'avez été bien cruellement; cela est à sa place; mais l'opprobre restera aux persécuteurs. Le Réquisitoire Joli de Fleuri sera un monument de ridicule et de honte. Son fils et son frère sont venus me voir; je leur ai donné des fêtes; je les ai fait rougir.

Les dévots et les dévotes s'assemblèrent chez madame la première présidente de Molé[1], il y a quelque temps; ils déplorèrent le sort de mademoiselle Corneille, qui allait dans une maison qui n'est ni janséniste ni moliniste. Un grand chambrier qui se trouva là leur dit: Mesdames, que ne faites-vous pour mademoiselle Corneille ce qu'on fait pour elle? Il n'y en eut pas une qui offrît dix écus. Vous noterez que madame de Molé a eu onze millions en mariage, et que son frère Bernard, le surintendant de la reine, m'a fait une banqueroute frauduleuse de vingt mille écus, dont la famille ne m'a pas payé un sou. Voilà les dévots; Bernard le banqueroutier affectait de l'être au milieu des filles de l'Opéra.

[1] Voyez plus haut la lettre MMDCCCCLIII. (Cloo.)

Oui, sans doute, mon cher philosophe, le monde n'est souvent que fausseté et qu'horreurs; mais il y a de belles ames. La raison, l'esprit de tolérance, percent dans toutes les conditions. Les jésuites sont dans la boue; les jansénistes perdent leur crédit. Le roi est très instruit de leurs manœuvres. Madame de Pompadour protége les lettres. M. le duc de Choiseul a une ame noble et éclairée, et il n'aurait jamais fait de mal à l'abbé Morellet, sans deux malheureuses lignes sur une femme mourante. Le roi n'a point lu l'impertinent Mémoire du sieur Le Franc de Pompignan. Tout le monde s'en moque à la cour comme à Paris. Il n'y a pas long-temps qu'un homme dont les paroles sont quelque chose dit au roi qu'on persécutait en France les seuls hommes qui fesaient honneur à la France. Croyez que le roi sait faire dans son cœur la distinction qu'il doit faire entre les philosophes qui aiment l'état, et les séditieux qui le troublent. Vous avez pris un très bon parti de ne rien dire, et de bien travailler. Adieu; je vous aime, je vous révère, je vous suis dévoué pour le reste de ma vie.

LETTRE MMDCCCCLXXII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Au château de Fernei, en Bourgogne, 23 décembre.

Monsieur, nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez. Ce sont eux qui lient les ames bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs et pour les polir; c'est là le chef-d'œuvre de la société: car, monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands

[1] * Cette lettre parut dans le *Journal encyclopédique* du 15 février de la même année, pag. 119 à 135. La réponse d'Albergati du 30 juin 1761 est dans le même *Journal*, cahier du 15 juillet suivant, pag. 127. (Cloc.)

et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède*[1]; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre Goldoni, que j'ai nommé et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé sur-tout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances en ac-

[1] Cette tragédie fut traduite en italien par l'un des amis d'Albergati, le comte Paradisi. (Cloc.)

tion et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressants :

« Homo sum : humani nihil a me alienum puto.
« Apprime in vita esse utile, ut ne quid nimis.
« Natura tu illi pater es, consiliis ego, etc. [1]. »

C'est ce qui fait un des grands mérites de Térence; cest celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la *Clémence d'Auguste* [2]. Une princesse, qui avait méprisé sa mère, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où Rhodope demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier devenir modeste après la comédie du *Glorieux;* et

[1] * Ces vers sont de Térence, et sont tirés, le premier, de l'*Heautontimorumenos*, act. I, sc. I; le second de l'*Andrienne*, act. I, sc. I; et le troisième des *Adelphes*, act. I, sc. II. (L. D. B.)

[2] * *Cinna.* — Le *prince* dont il s'agit ici était probablement Frédéric II; mais, quand celui-ci accorda une espèce de grace au pauvre Franc-Comtois cité par Voltaire dans ses *Mémoires*, ce fut après une représentation de *la Clemenza di Tito*, opéra de Métastase. (CLOG.)

je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de *l'Enfant prodigue* [1] a corrigés. Si les financiers ne sont plus grossiers, si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maîtres, si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, et les consultations en latin; si quelques pédants sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siècles d'ignorance, et qui confondent les Sophocle et les Ménandre, les Varius et les Térence, avec les Tabarin et les Polichinelle!

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre, qui admettent les Polichinelle et les Tabarin, et qui rejettent les *Polyeucte*, les *Athalie*, les *Zaïre*, et les *Alzire!* Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la

[1] Cette comédie, jouée avec beaucoup de succès de 1736 à 1739, à Paris, avait été fort applaudie à Versailles en 1745, quand madame de Pompadour et sa troupe l'avaient représentée en présence de Louis XV, dans les petits appartements. Ce fut après la seconde représentation de *l'Enfant prodigue*, sur ce petit théâtre, que l'auteur adressa à la favorite le dizain imprimé sous le n° CXXXVIII, dans les *Poésies mêlées*. (CLOG.)

musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

« *Nos* vero dulces *teneant* ante omnia Musæ. »
VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 475.

J'ai eu le plaisir de voir chez moi, à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Mérope*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure

instruction pour tous les ordres des citoyens; c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

« Emollit mores, nec sinit esse feros. »
Ovid., II, ex Ponto, ep. IX, v. 48.

Aussi je ne me lasserai point de répéter que, parmi vous, le pape Léon X, l'archevêque Trissino, le cardinal Bibiena; et, parmi nous, les cardinaux de Richelieu et Mazarin, ressuscitèrent la scène. Ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de Sophocle que de perdre au jeu la nourriture de ses enfants, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fussent point mercenaires; que ceux qui sont à la tête des gouvernements fissent ce que nous fesons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils paient. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les Claveret cherchent

à perdre les Corneille, les Pradon veulent écraser les Racine.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la Foire tâche, à Paris, de miner les Comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les Comédiens français par des parodies; les Comédiens français se défendent comme ils peuvent; l'Opéra est jaloux d'eux tous; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et, si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les cocéiens contre les voétiens, etc., etc., etc., etc.

Je sais de science certaine qu'on accusa Phédre d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques :

> Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée;
> Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
>
> RACINE, *Phèdre*, act. IV, sc. VI.

by Google

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grace a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles [1], et un abbé Desfontaines à la tête de cette cabale, au sortir de Bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement. Ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète qui pouvaient rejaillir sur les *convulsionnaires;* ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si *M. de l'Empyrée* [2], auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long *Discours* public que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'état et de l'église gallicane. Bientôt Arlequin accusera Polichinelle d'être janséniste, moliniste, calviniste, athée, déiste, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un *Journal chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres.

[1] * Voyez tom. II du *Théâtre*, pag. 335, comment le procureur-général Joli de Fleuri, père d'Omer Joli de Fleuri, se joignit à cette cabale. (CLOG.)

[2] * Le Franc de Pompignan. (CLOG.)

M. de Saint-Foix, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de *l'Oracle*, avait fait un livre[1] très utile et très agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savants ouvrages du siècle passé; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé? sa comédie de *l'Oracle* et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes que messieurs[2] du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellents rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monuments des progrès de l'esprit humain. Un *convulsionnaire*[3] s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être, monsieur, ce que c'est qu'un *convulsionnaire;* c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un

[1] * *Essais historiques sur Paris.* (Cloo.)

[2] * Les abbés Dinouart, Joannet et Trublet. (Cloo.)

[3] * Abraham-Joseph *de* Chaumeix, d'abord marchand de vinaigre. (Cloo.)

pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de bûche [1] et de fouet pour l'amour de Dieu, et criant contre le pape. Ce monsieur *convulsionnaire* se croit prédestiné par la grace de Dieu à détruire *l'Encyclopédie;* il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inlisible libelle [2] en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce dictionnaire n'a pu être composé que par un homme d'esprit, et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un philo-

[1] * Louis-Adrien Le Paige, mort en 1802, à Paris, sa ville natale, où il exerçait la profession d'avocat, donna un bon nombre de coups de bûche à sa femme, en 1760, deux ou trois jours avant qu'elle accouchât. Le P. Cottu dit que cela ne fit aucun mal à la dame, et qu'elle accoucha heureusement; mais il est vrai aussi qu'elle en mourut huit jours après. — Voyez la *Correspondance littéraire* de Grimm, 15 avril 1761. — Ce père Cottu, fils d'un fripier des Halles, est nommé Coutu dans les *Facéties*. (CLOG.)

[2] * *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; 1758. — En 1760, l'ex-vinaigrier publia le *Sentiment d'un inconnu sur l'Oracle des nouveaux philosophes, et les Philosophes aux abois*. Voltaire était l'*oracle* des nouveaux philosophes. Chaumeix travaillait en outre au *Censeur hebdomadaire*. (CLOG.)

sophe, est d'un docteur [1] en théologie qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées de très mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne qu'il ne pouvait l'affaiblir. Il combat le matérialisme tant qu'il peut; il attaque même le système de Locke; supposant que ce système peut favoriser le matérialisme, il n'entend pas un mot des opinions de Locke; cet article enfin est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit estimer le zèle et approuver la saine doctrine. Notre *convulsionnaire* défère donc cet article de *l'ame*, et probablement sans l'avoir lu. Un magistrat [2], accablé d'affaires sérieuses, et trompé par ce malheureux, le croit sur sa parole; on demande la suppression du livre, on l'obtient; c'est-à-dire on trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent; on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette

[1] * L'abbé Ivon, auteur des articles *Athée*, *Dieu*, etc., dans le même ouvrage. Il reçut le titre d'historiographe de M. le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X. (Clog.)

[2] * Omer Joli de Fleuri. (Clog.)

persécution? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux, et passionné.

Voilà, monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux yeux de *l'univers*[1], mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se beurtent, chaque parti a pour lui un *folliculaire*[*]. Maître Aliboron, par exemple, est le folliculaire de *M. de l'Empyrée;* ce maître Aliboron ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles. L'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé Desfontaines à un ministre[2] d'état; le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, Desfontaines vécut; et, tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des Frérons qui décrieront les beaux-arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est

[1] Mot dont Pompignan s'était servi avec emphase dans son *Mémoire* au roi. Voyez les notes de *la Vanité; Poésies*, tom. II. C'est ainsi que Voltaire fit dire plus tard à *l'Homme aux quarante écus :* « Je suis bien aise d'apprendre à l'*univers*, etc. » (CLOG.)

[*] Feseur de feuilles.

[2] Le comte d'Argenson. (CLOG.)

là ce qui excita tant d'orages contre le Tasse, contre le Guarini, en Italie; contre Dryden et contre Pope, en Angleterre; contre Corneille, Racine, Molière, Quinault, en France. Que n'a point essuyé, de nos jours, votre célèbre Goldoni! et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les Prologues de Térence, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre; *tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Mais remarquez, monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de Térence et les feuilles des Bavius qui insultèrent Virgile? où sont les impertinences des rivaux du Tasse, et des rivaux de Corneille et de Molière?

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, et de cultiver en paix les arts d'Apollon, loin des Marsyas et des Midas! qu'il est doux de lire *Virgile* et *Homère* en foulant à ses pieds les Bavius et les Zoïle, et de se nourrir d'ambrosie, quand l'envie mange des couleuvres!

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

> Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
>
> Sat. IX, v. 305.

Le grand Corneille, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : « Je déclare que je soumets « tous mes écrits au jugement de l'Église; je doute « fort qu'ils en fassent autant. »

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand Corneille, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'état du saint-père; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont *la Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier[1] de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'*Histoire* de Louis XIV, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter;

[1] * Quand, vers le commencement de 1723, le chantre de Henri IV voulut dédier son poëme à Louis XV, les fanatiques qui corrompaient la jeunesse de ce prince, et qui avaient intérêt à faire de lui un très indigne héritier du bon roi, l'empêchèrent d'agréer la dédicace de l'ouvrage; et *la Henriade*, imprimée d'abord en province, et sans privilège, ne pénétra qu'à grand'peine dans Paris, dont de nouveaux *ligueurs* lui fermèrent long-temps les portes. (CLOO.)

j'ai fait un *Essai sur l'histoire générale,* dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une *Histoire de Charles XII,* une de Pierre-le-Grand, fondées toutes les deux sur les monuments les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de Newton, dans un temps[1] où elles étaient très peu connues en France. Ce sont là, s'il m'en souvient, à-peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si Chapelain a composé, dans le siècle passé, le beau poëme de *la Pucelle;* si, dans celui-ci, une société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre *Pucelle;* si je fus admis dans cette société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage, dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune *Pucelle;* je nie d'avance à tout dé-

[1] De 1728 à 1738. — Voyez les *Lettres* XIV, XV et XVI *sur les Anglais*, tom. I des *Mélanges historiques;* et les *Éléments de la philosophie de Newton*, tom. I de la *Physique.* (Clog.)

lateur que j'aie jamais vu une *Pucelle*. On en a imprimé une qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire, en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du Titien et du Corrège, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village[1].

On sait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent en imprimant, sous le titre de *la Pucelle d'Orléans*, un ouvrage abominable; on le reconnaît assez aux noms de Luther et de Calvin, dont il parle sans cesse, et qui certainement ne devaient pas être placés sous le règne de

[1] Voici des vers de ce prétendu poëme intitulé *la Pucelle* :

Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille;
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
. . . . . .
En ce moment, en un seul haut-le-corps,
Il met à bas la belle créature;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux,
Il fait jouer le bélier monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope* et d'*Alzire*. — Voyez la Préface de *la Pucelle*, pag. 11. (Clog.)

Charles VII. On sait que c'est un calviniste* du Languedoc qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon;* qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de *la Pucelle;* qui a inséré dans cette infamie des vers contre les personnes les plus respectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs, et qui est aujourd'hui exilé. Les hommes qui se distinguent dans les arts n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui, sans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de satires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable; enfin qui la déshonorent par leurs impostures, si on fesait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux Garasses, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit[1]

* La Beaumelle. K.

[1]* Jean-George Le Franc de Pompignan avait publié, en 1754, *la Dévotion réconciliée avec l'esprit;* mais d'Alembert et Voltaire, convaincus de l'extrême différence qu'il y a entre la dévotion et la religion, disaient que c'était *la Réconciliation normande*, en fesant allusion au titre d'une comédie de Dufréni. (Cloo.)

ne sont pas chrétiens! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des sots? Sans penser *être quelque chose*[1], je ne pense pas être un sot; mais il me semble que, si je me trouvais jamais avec l'abbé Guyon[2] dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là), je lui dirais: Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? est-ce parceque tu affirmes, dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère[3], quoique tu n'aies jamais dîné chez moi? est-ce parceque tu as révélé au public, c'est-à-dire à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aie jamais parlé, et que je ne t'aie jamais vu? Ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Église et l'invocation des saints mieux que moi:

> L'Église, toujours une, et par-tout étendue,
> Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
> Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
>
> *La Henriade*, ch. x, v. 486.

[1] Comme Le Franc de Pompignan, frère aîné de Jean-George. (Clog.)

[2] Auteur d'un libelle détestable intitulé l'*Oracle des nouveaux philosophes*.

[3] Voyez la lettre MMDCCLXXXVIII, cinquième alinéa. (Clog.)

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

> Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
> De ses élus chéris nourriture vivante,
> Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
>
> *La Henriade*, ch. x, v. 489.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

> La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
> Unis et divisés, composent son essence?
>
> *La Henriade*, ch. x, v. 425.

Je t'exhorte, toi et tes semblables, non seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose, à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire; il faut être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez; je suis en droit de te citer Corneille :

> Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
>
> *Polyeucte*, act. V, sc. VI.

Il faut, pour être bon chrétien, être sur-tout bon sujet, bon citoyen; or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous; il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre; il faut donc que je paie, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, monsieur, à-peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Église ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux *convulsions*, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard; en se fesant donner des coups de bûche dans le ventre, et des claques sur les

fesses[1]. Pour moi, je crois que, si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, et en fesant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse; ne soyons ni à Apollo ni à Paul[2], mais à Dieu seul, et au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, monsieur; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand Corneille. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron; et, si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père, avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch' io le reco, nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie.

[1] Ce sont les mystères des jansénistes *convulsionnaires*.

[2] Voyez la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, ch. I, v. 12. (Cloc.)

LETTRE MMDCCCCLXXIII.

A M. CORNEILLE[1].

Fernei, 25 décembre.

Mademoiselle votre fille, monsieur, me paraît digne de son nom par ses sentiments. Ma nièce, madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très bonnes qualités, et point de défauts. C'est une grande consolation pour moi,

[1] François Corneille, père de cette Marie Corneille à laquelle est adressée la lettre MMDCCCCXLIII. M. Beuchot le cite dans la *Biographie universelle*, article *Dreux du Radier* (tom. XII, pag. 26). Ce François Corneille, petit-fils de Pierre Corneille, oncle des deux tragiques *Pierre* et *Thomas*, était un homme sans éducation et fort peu digne de porter un si beau nom. On en fit un facteur de la petite poste, à Paris, et toute l'ambition de Voltaire pour ce bon homme était qu'on lui donnât un entrepôt de tabac à Évreux, ou quelque autre dignité semblable, qui n'exigeât ni une belle écriture ni l'esprit de *Cinna*. — En 1760, le grand Corneille avait un arrière-petit-fils nommé Claude-Étienne Corneille. L'existence de ce dernier, qui alla demander des secours au patriarche de Fernei, au commencement de mars 1763, était généralement inconnue, ainsi que celle de sa sœur, cuisinière en province. Thomas Corneille, à la même époque, n'avait plus de descendants de son nom. Sa fille épousa un sieur de Marsilli, et son fils, nommé François Corneille, n'eut qu'une fille, mariée à un comte de La Tour-du-Pin. Jusqu'en 1760, Marie Corneille languit inaperçue dans un état voisin de l'indigence; et sa famille (celle de la branche de Thomas Corneille), qui l'avait délaissée sans pitié, cria bien vite au scandale, quand la charité philosophique de Voltaire fit ce que n'avaient pas voulu faire des personnes riches et qualifiées, mais dévotes. (CLOG.)

dans ma vieillesse, de pouvoir un peu contribuer à son éducation. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne. Elle témoigne la plus grande envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voient en sont très satisfaits. Elle est gaie et décente, douce et laborieuse; on ne peut être mieux née. Je vous félicite, monsieur, de l'avoir pour fille, et vous remercie de me l'avoir donnée. Tous ceux qui lui sont attachés par le sang, et qui s'intéressent à sa famille, verront que, si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante; mais personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne. Ma nièce se joint à moi pour vous assurer de nos sentiments et de nos soins.

LETTRE MMDCCCCLXXIV.

A MADAME D'ÉPINAI.

A Fernei, 26 décembre.

Ma belle philosophe, je ne sais ce qui est arrivé, mais il faut que M. Bouret fasse une bibliothèque de *Czars;* il a retenu tous ceux que je lui avais adressés. Il y a beaucoup de mystères où je

ne comprends rien; celui-là est du nombre. Ne regrettez plus Genève, elle n'est plus digne de vous. Les mécréants se déclarent contre les spectacles. Ils trouvent bon qu'on s'enivre, qu'on se tue, qu'un de leurs bourgeois, frère du ministre Vernes, coeu de la façon d'un professeur nommé Nekre [1], tire un coup de pistolet au galant professeur, etc., etc., etc.; mais ils croient offenser Dieu, s'ils souffrent que leurs bourgeois jouent *Polyeucte* et *Athalie*. On est prêt à s'égorger à Neuchâtel, pour savoir si Dieu rôtit les damnés pendant l'éternité [2], ou pendant quelques années. Ma belle philosophe, croyez qu'il y a encore des peuples plus sots que nous.

Quoi! on a pris sérieusement *l'Ami* [3] *des hommes!* quelle pitié! Il y eut un prêtre nommé Brown [4]

[1] * Necker. — C'était probablement le frère de celui qui a été ministre des finances. Mademoiselle Curchod (madame Necker) nomme le professeur Necker dans une lettre adressée en 1764, la veille de son mariage, à madame de Brenles. Voyez les *Lettres diverses recueillies en Suisse* par le comte Fédor Golowkin (1821), pag. 244. — M. Necker, nommé dans la lettre MMCCCCLXXIV, était sans doute le père de ceux dont il s'agit ici. (CLOG.)

[2] * Vers la fin de 1760, le pasteur Petitpierre (mort le 14 février 1790) ayant prêché contre les peines éternelles de l'enfer, fut chassé par ses confrères *pour n'avoir pas voulu*, dit J. J. Rousseau, dans le liv. XII de ses *Confessions*, part. II, *qu'ils fussent damnés éternellement*. (CLOG.)

[3] * Le marquis de Mirabeau conduit à Vincennes le 15 décembre 1760, comme auteur de la *Théorie de l'impôt;* mis en liberté le 25. (CLOG.)

[4] * Peut-être Arthur Browne, mort en 1773. (CLOG.)

qui prouva, il y a trois ans, aux Anglais ses chers compatriotes, qu'ils n'avaient ni argent, ni marine, ni armées, ni vertu, ni courage; ses concitoyens lui ont répondu en soudoyant le roi de Prusse, en prenant le Canada, en nous battant dans les quatre parties du monde. Français, répondez ainsi à ce pauvre *Ami des hommes!* Je suis fâché que le cher Fréron soit engagé, il n'y aura plus moyen de se moquer de lui; mais il nous reste Pompignan *pour nos menus plaisirs*[1].

Ma chère philosophe, savez-vous que je ramène mes voisins les jésuites à leur vœu de pauvreté, que je les mets dans la voie du salut, en les dépouillant d'un domaine assez considérable qu'ils avaient usurpé sur six frères gentilshommes[2] du pays, tous au service du roi? Ils avaient obtenu la permission du roi d'acheter à vil prix l'héritage de ces six frères, héritage engagé, héritage dans lequel ils croyaient que ces gentilshommes ne pouvaient rentrer, parceque, disent-ils dans un de leurs Mémoires que j'ai entre les mains, ces officiers sont trop pauvres pour être en état de rembourser la somme pour laquelle le bien de leurs ancêtres est engagé.

Les six frères sont venus me voir; il y en a un qui a douze ans, et qui sert le roi depuis trois. Cela

[1] *Le Méchant*, act. II, sc. I. (Clog.)
[2] MM. Desprez de Crassi. (Clog.)

touche une ame sensible; je leur ai prêté sur-le-champ sans intérêts tout ce que j'avais, et j'ai suspendu les travaux de Fernei; ils vont rentrer dans leur bien. Figurez-vous que les frères jésuites, pour faire leur manœuvre, s'étaient liés avec un conseiller d'état de Genève, qui leur avait servi de prête-nom. Quand il s'agit d'argent, tout le monde est de la même religion. Enfin j'aurai le plaisir de triompher d'Ignace et de Calvin; les jésuites sont forcés de se soumettre, il ne s'agit plus que de quelques florins pour le Génevois. Cela va faire un beau bruit dans quelques mois. Vous sentez bien que frère Kroust dira à madame la dauphine que je suis *athée;* mais, par le grand Dieu que j'adore, je les attraperai bien, eux et l'abbé Guyon, et maître Abraham Chaumeix, et le *Journal chrétien*, et l'abbé Brizet [1], etc., etc. Non seulement je mène la petite-fille du grand Corneille à la messe, mais j'écris une lettre [2] à un ami du feu pape, dans laquelle je prouve (aussi plaisamment que je le peux) que je suis meilleur chrétien que tous ces fiacres-là; que j'aime Dieu, mon roi et le pape; que j'ai toujours cru la transsubstantiation; qu'il faut d'ailleurs payer les impôts, ou n'être pas ci-

[1] L'abbé Grizel. Voyez, tom. XIV de cette édition, pag. 470, note [1] de M. Du Bois. (Cloc.)

[2] Sans doute celle qui est adressée au marquis Albergati, sous le n° MMDCCCCLXXII. (Cloc.)

toyen. Ma chère philosophe, communiquez cela au *Prophète;* voilà comme il faut répondre. Ah! ah! vous êtes chrétiens! à ce que vous dites, et moi je prouve que je le suis. Il est vrai qu'on imprime une *Pucelle* en vingt chants; mais que m'importe? est-ce moi qui ai fait la *Pucelle!* c'est un ouvrage de société, fait il y a trente ans. Si j'y travaillai, ce ne fut qu'aux endroits honnêtes et pudiques. Ah! ah! maître Omer, je ne vous crains pas.

Ma belle philosophe, j'embrasse vos amis et votre fils.

LETTRE MMDCCCCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, 28 décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais; c'était hier. Ah! comme le temps vole! les hommes vivent trop peu; à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand *Tancrède,* et l'édition du petit-fils[1], franc fieux de Paris?

Je fais une réflexion, c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la marquise soit datée de *Fernei en Bourgogne,* 10 *d'octobre* 1759.

[1] Prault, libraire. (Cloc.)

Remarquez toutes mes excellentes raisons; je dis *Fernei*, parceque madame de Pompadour s'est intéressée aux priviléges de cette terre; je dis *en Bourgogne*, afin que les sots et les méchants, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève; je dis 10 *d'octobre* 1759, parcequ'elle fut écrite en ce temps-là, et sur-tout parceque, si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit, que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentiments, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de Pompadour; mais ils deviennent une satire du livre des *Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres[1], pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo*, pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce seroit là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée.

[1] Les financiers avaient obtenu de Louis XV, prince facile, surtout quand il s'agissait d'emprisonner ou d'exiler quelqu'un, un ordre pour mettre Mirabeau, non pas à la Bastille, quoi qu'en dise la *Biographie universelle*, mais à Vincennes. — Au reste, l'Épître dédicatoire de *Tancrède* est restée sans date. (Cloo.)

Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle Chiméne prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

« M. de Voltaire appelle M. et madame d'Argen-
« tal ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient
« aussi les miens; qu'ils me permettent de leur
« présenter ma tendre reconnaissance. »

CORNEILLE.

Eh bien! il me semble que Chiméne commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes.

DENIS, CORNEILLE, et V.

LETTRE MMDCCCCLXXVI.

A M. COLLINI.

Au château de Fernei, par Genève, 29 décembre.

Les hivers me sont toujours un peu funestes, mon cher Collini; vous connaissez ma faible santé; je ne peux vous écrire de ma main. J'attendrai que la foule des compliments du jour de l'an soit passée, pour importuner d'une lettre son altesse électorale, et pour lui présenter mon tendre et respectueux attachement. J'ai bien peur de n'être plus en état de venir lui faire ma cour. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu finir notre affaire de Francfort.

Vous savez que les événements s'y sont opposés; on est obligé de recommencer sur nouveaux frais, quand on croyait avoir tout fini; ce qui ne paraissait pas vraisemblable est arrivé. Soyez bien sûr que si les affaires se tournent d'une manière plus favorable, je poursuivrai celle qui vous regarde avec la plus grande chaleur.

Je m'imagine que vous aurez de beaux opéra. Les hivers sont d'ordinaire fort agréables dans les cours d'Allemagne. Pour moi, je passerai mon hiver dans mes campagnes. Il faut que je cultive mon petit territoire; j'ai environ deux lieues de pays à gouverner. Les choses sont bien changées de ce que vous les avez vues; je n'ai jamais été si heureux que je le suis, quoique malade et vieux. Je voudrais que vous partageassiez mon bonheur.

LETTRE MMDCCCCLXXVII.

A M. BERTRAND.

Au château de Fernei, par Genève, 29 décembre.

Je trouve, mon cher monsieur, que le sieur Panchaud a été bien pressé; je lui avais fait écrire qu'il devait attendre votre commodité [1]. Soyez sûr que pour moi je serai toujours à vos ordres, et

[1] Il s'agit ici d'argent prêté par Voltaire à son ami. (Cloc.)

que je n'aurai jamais de plus grand plaisir que celui de vous en faire.

J'ignore assez les *facéties* de Genève; j'ai ouï dire qu'il y avait des cocus, des professeurs galants, des marchands qui tirent des coups de pistolet, des prêtres qui nient la divinité de Jésus-Christ, et qui, avec cela, ne veulent pas être éternellement damnés [1]; mais je ne me mêle des affaires de cette ville que pour me faire payer les dîmes par les citoyens qui sont mes vassaux. J'ai pourtant rendu un petit service au pays, en chassant les jésuites d'un domaine assez considérable qu'ils avaient usurpé sur six frères gentilshommes suisses de votre canton, nommés MM. de Crassi. Il en coûtera malheureusement quelque chose à un secrétaire d'état de Genève, qui s'était fait le prête-nom des jésuites. L'argent réunit toutes les religions; je suis tombé à-la-fois sur Ignace et sur Calvin. Cela ne m'a pas empêché d'envoyer à Manheim le mémoire de votre cabinet; mais ce que je vous ai prédit est arrivé; le temps n'est pas propre.

Je vous souhaite des années heureuses, c'est-à-dire tranquilles; car pour des plaisirs vifs, je ne crois pas qu'ils soient de la compétence du Mont-

[1] Allusion aux doctrines du pasteur Petitpierre (ou Petit-Pierre) cité plus haut dans une note de la lettre MMDCCCCLXXIV, et dans l'article ENFER du *Dictionnaire philosophique*. (CLOG.)

Jura. Pourtant un de mes plaisirs les plus vifs serait de pouvoir assurer encore de vive voix M. et madame de Freudenreich de mon inviolable et tendre reconnaissance, et d'embrasser en vous un des plus dignes amis que j'aie jamais eus. V.

LETTRE MMDCCCCLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fernei, pays de Gex, par Genève, 31 décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'est vous, monsieur et madame. Si vous n'êtes pas contents de Mathurin [1], qui nous paraît assez plaisant et tout neuf; si vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je sois prêt à lui donner trente ans; si vous voulez que Colette en soit amoureuse (ce que je ne voulais pas); si vous avez l'injustice de soutenir que le marquis et Acanthe ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils disent formellement le contraire, et peut-être assez finement; si vous n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber et qui perd la gageure; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige; si vous ne trouvez pas le caractère d'Acanthe très original, je peux être très fâché, mais

[1] Dans *le Droit du Seigneur*. (Cloc.)

je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous supplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'est-à-dire la première, qui n'était qu'un avorton, et la seconde, que je trouve un enfant assez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'Argental est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à *la Muse limonadière* [1]; je l'en remercie bien fort, c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très fâché que Fréron soit au For-l'Évêque. Toutes les plaisanteries vont cesser; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui.

L'*Ami des hommes* est donc à Vincennes [2]? ses ouvrages sont donc traités sérieusement? il aurait donc quelquefois raison? il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons moments.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux, c'est-à-dire à en construire encore dix ou douze? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et Thé-

[1] Madame Bourette. — Le *petit présent* dont il s'agit ici était sans doute une tasse incrustée d'or. Voyez la lettre de Voltaire à d'Argental du 30 janvier 1761, septième alinéa. (Clog.)

[2] Mirabeau sortit de Vincennes le 25 décembre 1760, selon M. Delort; *Histoire de la détention des philosophes*, tom. III, pag. 122. (Clog.)

rèse; quand je la croirai, je croirai celle des jansénistes et des molinistes, des parlements et des intendants, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que *Messieurs* de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, mandements d'évêques, Vieux et Nouveau Testaments [1] de frère Berruyer, Ouvrages de Salomon [2], Défense [3] de la nouvelle morale du bon Jésus contre la morale du dur Moïse, c'est-à-dire la Réponse à l'auteur de *l'Oracle des philosophes*. Ils brûleront bientôt les édits *dudit seigneur roi;* mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les Halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Fernei. La petite Corneille contribue beaucoup à la douceur de notre vie; elle plaît à tout le monde; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle Fontenelle l'avait déshéritée? Mes chers anges,

[1] L'*Histoire du peuple de Dieu*, dont la troisième et dernière partie avait paru en 1758, et dont la seconde fut supprimée par un arrêt du parlement de Paris en 1756. — Lettre MMCLXX. (CLOG.)

[2] Probablement le *Précis du Cantique des Cantiques* déja brûlé en 1759. (CLOG.)

[3] Cette Défense, dont il est question dans le cinquième alinéa de la lettre MMDCCCCLIII, est mentionnée sous le titre d'*Oracle des anciens fidèles* à la fin de celle n° MMDCCCCLIX. (CLOG.)

permettez que je prenne la liberté de vous adresser ma réponse[1] à la lettre que son père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas son *Tancrède* à corriger? quand jouera-t-on *Tancrède?* pourquoi *la Femme qui a raison*, par-tout, hors à Paris? est-ce parceque *Wasp* en a dit du mal? *Wasp* triomphera-t-il? Comment vont les yeux de mon ange?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre sac, l'aventure de ce bon prêtre[2], de ce bon directeur, de ce fameux jansénisté, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'Egmont.

Maître Omer le prendra-t-il sous sa protection? requerra-t-il en sa faveur?

[1] Sans doute celle qui est datée plus haut du 25 décembre, et qui pouvait être restée quelques jours sur le pupitre du philosophe. (Cloc.)

[2] L'abbé Grizel appelé Brizet, plus haut, dans la lettre 2974. (Cloc.)

FIN DU DOUZIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.

VA 1 1525908

Digitized by Google

Digitized by Google